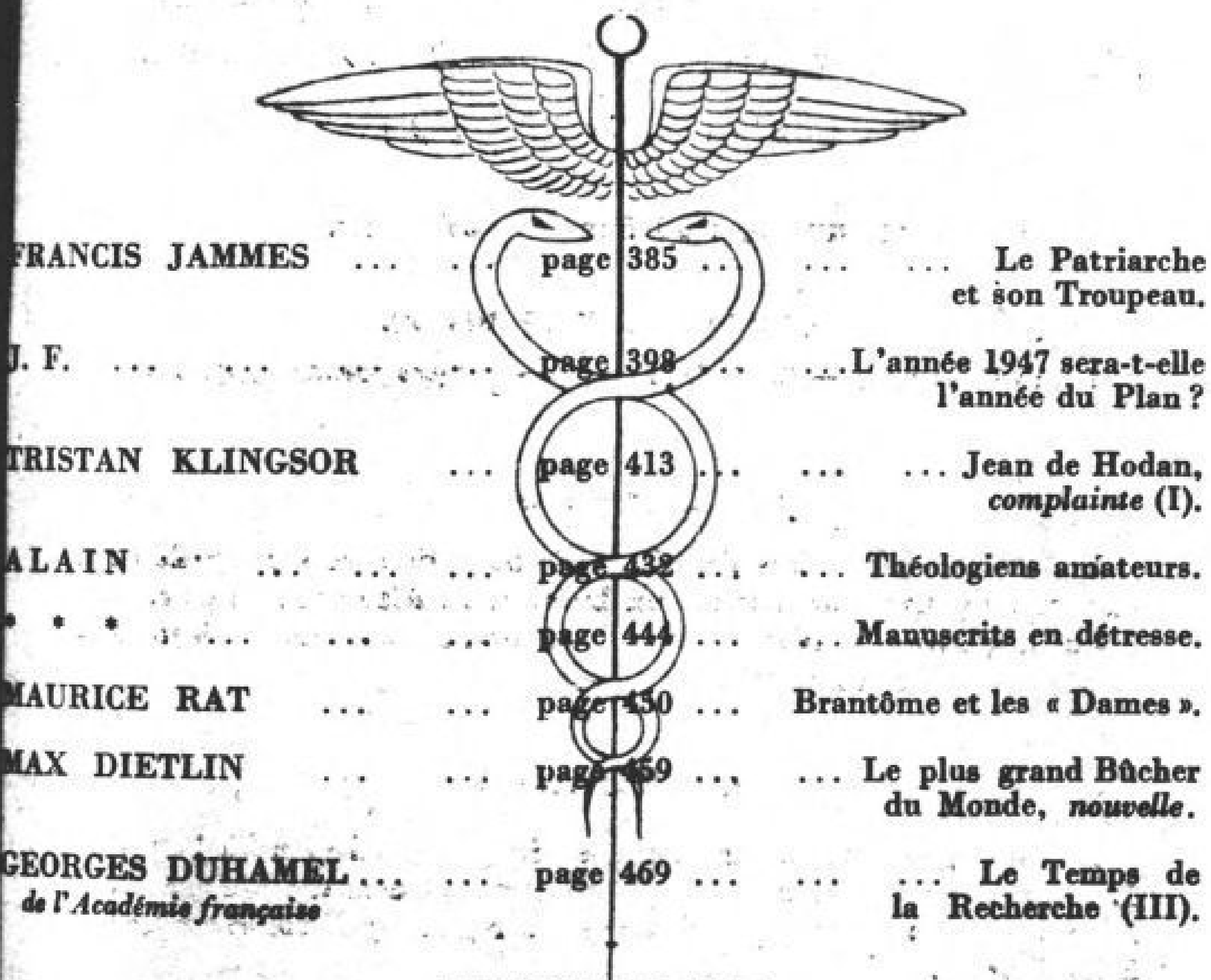
[N]UMÉRO 1003 1er MARS 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française		Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS :	un an	~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
	six mois	~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

LE PATRIARCHE ET SON TROUPEAU

par FRANCIS JAMMES.

Au mois de février de cette année 1926, au moment de ressaisir le fil de mes mémoires que j'ai laissé flottant, vingt années en arrière, tel un fil de la Vierge, sur la tombe d'Eugénie et Maurice de Guérin, j'ai eu ce songe qui servira de prélude à ce quatrième cahier, le dernier peut-être, car j'aurai bientôt la soixantaine.

Une moisson mûre m'entourait dans la plaine béarnaise, une moisson facile, généreuse, gaie, où l'azur et le soleil ardents faisaient éclater les chicorées, les boutons d'or et les coquelicots. La caille y appelait, le grillon y grésillait; non loin de là, dans le gave voisin, se mirait ma jeunesse blonde et rouge.

Ah! Je ressentais un attendrissement sans nom à me retrouver dans ce pays de mes pères, moi, père à mon tour, de tant d'enfants. Il me semblait que j'allasse, d'un ardent aveu, trahir ce pays basque où je suis installé depuis quatre ans et qui m'est, de toute manière, une seconde patrie. Dure patrie, par son sol accidenté, ses brutaux incendies allumés le soir par les bergers, ses ajoncs aussi durs et déchirants que les rochers où ils se découpent, son impassible attitude devant les choses de la mort. Mais, au moment que, dans mon sommeil, j'allais, tel qu'un homme qui doit choisir entre deux êtres, abandonner mon cœur à la riche pastorale que me jouaient les vallées d'Orthez et de Pau, ce sauvage cri que seul peut pousser un Basque s'élevait dans la mon-

tagné de Hasparren et me faisait frémir, arrêtant un reniement sur ma lèvre.

Non, je ne te répudierai point, province farouche qui fais la contrebande sur tes mules et l'amour dans tes ravins. Aussi bien, mes cendres seront mêlées aux tiennes et, suspendues ensemble dans la brise du soir, le soleil les empourprera du côté de la mer.

Tu m'auras vu mourir et je t'aurai vu mourir, car tu meurs, Eskualduna, tu te meurs, fille des anciens patriarches qui, jadis, gardais nu-pieds les troupeaux, tu te meurs de ton innocence et de ton péché, tu te meurs avec grâce, tu te meurs toute fine, toute exténuée dans une soie étrangère.

Tu te souviendras au ciel, que t'ouvriront les vieux prêtres basques, que ton cri m'a retenu, tant il était dépouillé, tant il était douloureux, et qu'à toi qui ne sais pas lire, pauvrette, j'ai dédié ceci que j'ai écrit chez toi.

★

Au mois de juin 1907 je m'en allai passer quelques jours à Burgos où l'une de mes cousines, Elisa Jammes, en religion Sœur Saint-Octave, expulsée de France, dirigeait avec beaucoup de savoir-faire et de cœur la maison de Saint-Maur, connue là-bas sous le nom de Las Francesas.

Je visitai la cathédrale où le sacristain me fit tout d'abord admirer l'ingéniosité du Cid dans une malle suspendue à la voûte, et que ce héros avait remplie de cailloux avant que de la confier à un Juif qui la pensait bourrée de joyaux. On devine la suite. Mais à côté de cet enfantillage et de tous les petits mystères que l'on relève pour quelques centimes afin de nous montrer une belle Sainte Vierge dorée, évasée comme une cloche, et qui au bout d'un gant laisse pendre un

mouchoir de dentelle qu'envierait une patricienne, la splendeur de ce vaisseau est sans nom. On dirait, de tant de merveilles, d'un soleil qui n'en finirait plus d'en engendrer d'autres plus éclatants à chaque fois. N'étant pas un Emile Mâle, je me résigne à ne pas tenter un tel inventaire mais je m'arrêterai devant le tombeau du Condestable n° 1 en me demandant jusqu'où le génie de la noblesse dans la mort a pu s'élever ici. Les statues de ce seigneur et de sa femme couchées sur leur tombeau sont si majestueuses qu'il semble qu'elles élèvent notre âme jusqu'au sein d'Abraham. Et il est vrai que si ce patriarche, quand il venait de parler à Dieu sous les chênes de Membré, eût sculpté, c'est ainsi. Devant le Christ horriblement sanglant et défiguré, que l'on dit être revêtu de peau humaine, des mantilles priaient. Je fis comme elles, me rappelant une méditation d'Adrien Mithouard sur ce sujet d'épouvante sacrée qui donne, dit-il, dans son réalisme suprême, la pire image de la défection corporelle. J'ajoute que c'est là, entre quatre clous, tout le champ de bataille de l'humanité.

Je fréquentai chez les capucins dont le froc ressemblait au terreau de leur potager, excepté que la bure de celui-ci se rattachait au ciel ardent de l'Espagne par l'agrafe précieuse d'un paon qui, je ne sais pourquoi, picorait dans cette misère. Je retrouvai à San Pedro de Cardena des moines du même ordre dont l'un, Français fort érudit, voulut m'intéresser, à coups de dates et d'anecdotes, à l'histoire de cette ruine imposante qu'ils habitaient au milieu d'une solitude aussi nue que la fortune de don Quichotte. Je n'en retiens qu'une couronne d'épines où se tenait en sentinelle, quand j'arrivai, une cigogne à la cime d'un mur; et, dans un souterrain, une source d'une telle froideur qu'elle est mortelle depuis qu'elle reçut le sang de quarante martyrs décapités.

Ce contraste de foi ardente et d'eau glacée, si espagnol soit-il, doit ravir toute âme chrétienne. Je visitai d'autres couvents, aussi pauvres, ou somptueux, l'un de ceux-ci de las Huelgas, abritant des cloîtrées cisterciennes qui, derrière leur grille, parmi des tombeaux royaux qui furent d'or massif, s'asseyent à la mode orientale ou déploient aux yeux du visiteur le riche étendard conquis sur les Maures par Alphonse VIII. Ces religieuses ont pour fonction de prier pour la famille régnante et leur abbesse mitrée avait jadis des prérogatives et juridictions considérables comme de permettre aux prêtres d'absoudre sur ses terres.

Un officier du roi se chargea volontiers de me donner accès dans la caserne d'artillerie. A peine présentés l'un à l'autre :

— Etes-vous marié? me demanda-t-il. Non? En ce cas il vous faut épouser une Espagnole. J'ai visité le monde entier, Monsieur. J'ai pu apprécier, à tout seigneur tout honneur, le charme infini de la Française, pétillant comme du champagne, bien que nous récoltions aussi, en Castille, un vin mousseux qui ne le cède en rien au vôtre. J'ai admiré la langueur vénitienne, longue et mate, et ces *incarnations* qui font la fierté de la femme anglaise. Ainsi de notre reine, qui est la plus belle d'outre-Manche, et que Sa Majesté Alfonso a épousée par amour alors qu'il aurait pu prétendre, chez lui, à des alliances suprêmes. En Allemagne et dans les Pays-Bas, les Rubens les plus plantureux foisonnent. Mais croyez-m'en, Monsieur : de toutes, sans excepter les Parisiennes, cela soit dit sans vous offenser, la plus parfaite de toutes les femmes, soit en beauté, soit en profonde intelligence, soit en fidélité à toute épreuve, est l'Espagnole. Et je ne dis point que, parmi les Espagnoles, il n'en soit pas une plus achevée, plus amoureuse, plus épouse en même temps et plus mère. Monsieur, elle est la femme de

Burgos, ville au climat salubre pour le corps et pour l'âme, d'une telle atmosphère spirituelle que je tiendrais pour tout à fait vicieux un homme d'ici qui commettrait en sept ans un seul péché mortel.

J'avoue que cette limite théologique me laissa rêveur. Mais j'avais affaire à un grand chrétien et grand d'Espagne et je n'en veux pour preuve que l'aisance magnifique de son geste lorsque, dans la cuisine de la caserne, il se saisit d'une louche qu'il plongea dans une chaudière fumante pour l'en retirer pleine de pois chiches qu'il me plaça sous le nez.

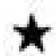
Je pris congé de ce caballero, invité par lui à toutes les parties de chasse qu'il donnait chaque année en Andalousie.

Comme je regagnais l'hôtel pour déjeuner, je vis, à la devanture d'un pâtissier, des œufs durs que l'on avait débarrassés de leur coquille, bandés de rubans bleus et roses artistement noués. Je trouvai cette idée tellement cocasse que j'entrai dans la boutique pour en acheter un. L'ayant saupoudré de sucre, le marchand me le suspendit au doigt à l'aide d'une des faveurs de couleur tendre, non sans m'avoir rendu ma monnaie à l'aide d'une machine-arithmétique, la seule que j'aie vue de ma vie, et dont je ne doute pas qu'elle soit la même qu'inventa Blaise Pascal. Tenant cet œuf par mon auriculaire j'entrai dans la salle à manger où j'eus pour commensal un Anglais gigantesque, porteur d'une barbe blanche que n'eût pas désavouée Robinson Crusoë, et qui me dit hanter les îles Canaries. Il venait d'explorer la cathédrale, et il me répétait : « La foi est là », en s'appliquant sur le front des coups de poing à tuer un bœuf.

L'un des instants les plus poétiques de la journée était, après souper, vers les neuf heures, quand sur le paseo del Espolou régnait la lune. Avant d'aller se mettre au lit, tout un monde léger allait, venait, s'évanouissait

dans le bleu. Les jeunes filles étaient si gracieuses qui se donnaient le bras que l'on eût dit qu'elles étaient faites de l'éclat et du parfum des roses qu'elles arboraient sur l'oreille.

Ma cousine me présenta à ses élèves. L'une des plus jeunes se nommait Lolita Caballero. Elle avait six ans. Elle était l'image de l'innocence. Je lui donnai un oiseau que j'avais recueilli. Elle m'écrivit quelque temps après qu'il était mort. Puis elle mourut à son tour.



La paternité a inondé mon âme de ce soleil de juillet qui devait désormais rayonner davantage sur certains de mes poèmes comme les *Géorgiques chrétiennes* et qui continue, quelque vingt ans après, à s'exalter avec une force que l'on veut bien reconnaître dans *Ma France poétique.* Il est deux âges de la Terre que j'avais portés dans mon cœur avec un amour intense : le printemps et l'été. Le printemps, pour moi représenté par le romantisme de mes trois héroïnes, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Pomme d'Anis, leurs boucles, leurs rondes épaules lumineuses sur le zéphire, les châteaux à tourelles, les rideaux de liserons, les ruches, les potagers dont les cloches à melons se dorent, les toiles de Jouy, les ameublements du roi Louis-Philippe, les vaisselles d'or, de bluets et de corail, ternies; la jolie forme des repas qu'agrémentaient les antiques personnes de bon ton. Et l'été, figuré par les splendeurs d'immenses moissons accablées dont je ne peux donner l'idée que par ce que j'en ai écrit moi-même et par, il est singulier d'invoquer un objet aussi réduit, le chapeau de moisson qui dans la *Lutte de Jacob avec l'Ange*, de Delacroix, semble un autre soleil dans l'ombre. Ne me cherchez point, si Français que je sois, dans la vie immédiate

de ce siècle; ni à Versailles, sauf avec La Fontaine; ni au moyen âge, à moins qu'avec quelques pèlerins épris de la bonne auberge; mais si vous sautez à pieds joints par-dessus la haie de mon printemps enfui et la mer, vous me trouverez parmi les champs à moitié endormis par leur fécondité, d'Abraham et de Booz. Je ne prétends pas au grand patriarcat. Je suis un propriétaire moyen, mais qui a tout de même du bien au soleil. Peut-être au temps biblique eussé-je épousé quelque petite parente de Laban.

Un plus grand patriarche que moi, c'est Paul Claudel, sorte de roi de Salem dont j'allai visiter la maison natale durant le dernier séjour que ma femme et moi fîmes dans l'Aisne. C'est bien plus qu'un hommage que je devais à ce grand poète. Plusieurs écartent avec soin, par je ne sais quelle vaniteuse ingratitude, l'influence de tel ou tel qui aida à leur conversion. Paul Claudel est l'homme que Dieu avait choisi pour me ramener, et n'est-ce pas assez dire qu'il m'a rendu la vie.

C'est avec émotion que je vis m'apparaître la maison natale de mon ami, alors consul à Prague. Imaginez-vous un gros pain de ménage tout à fait dans le style de l'homme, avec un trou pour entrer et sortir et deux autres trous pour livrer un jour avare. Cette massive demeure, comme pétrie à la main par quelque demi-dieu maladroit, s'élève à côté de l'église et sert de presbytère. Mais la famille de Paul Claudel en fit échange, peu après la naissance de celui-ci, contre une villa, tout auprès, poétique et douce, dans un jardin dont les lis alors en fleurs me parurent royaux comme certains drames qu'il a composés. Nous eûmes le plaisir de déjeuner avec ses père et mère déjà avancés en âge et sa jeune femme, fille de l'architecte de Fourvières, Sainte-Marie Perrin. Claudel, après les magnifiques pages qu'il avait consacrées aux cathédrales, pouvait-il faire autrement que d'épouser l'œuvre gracieuse

et vivante d'un de leurs grands constructeurs? Cette remarque appartient à notre commun ami, le Père Michel Caillava. Elle devait bientôt le rejoindre en Bohême. On me servit de ce vin d'Epernay, brut et fort, que j'aime. Je visitai la maison, puis le soi-disant cabinet de travail. Celui-ci n'était qu'une grange, nullement débarrassée de ses instruments aratoires, au sol de terre battue et où il se réfugiait pour être plus tranquille qu'ailleurs, assis sur un escabeau, écrivant sur un établi de charron. Peu avant son départ, comme il travaillait de la sorte, un énorme cheval de labour, son Pégase sans doute, attaché là, rompit sa corde et, d'un coup de poitrail, envoya drame, auteur, siège, écritoire et table rouler à quatre pas devant lui. Je relate cet accident parce qu'il est tout à fait dans le ton de mon ami qui n'avait point pris le soin de transporter dans ce lieu la bibliothèque familiale restée dans la maison. Mais en lui-même, ce meuble à livres présentait une bien autre singularité. Je veux parler de la méthode employée pour le classement des volumes, inventée un certain jour de pluie par Philippe Berthelot et son camarade diplomatique. Par exemple, il y avait un ouvrage sur l'Asie, on le plaçait à côté de l'histoire de l'Eglise sous prétexte que l'encens découle d'un arbre qui croît en Arabie. La *Chasse au lion*, de Gérard, figurait à côté de biographies de grands capitaines parce que l'on a parfois comparé certains d'entre eux à ce noble animal. Musset voisinait avec Flammarion à cause des *Nuits* de l'un et du télescope de l'autre. Enfin une thèse sur les hypothèques, dont M. Claudel père avait été conservateur, serrait de près les romans de Balzac dont l'existence s'était passée en partie à fuir des créanciers.

J'allai prier à l'église où, peu de semaines auparavant, avait été baptisé un Claudelien. De l'extérieur pénétrait au dedans, avec une force irrésistible qui descellait les

pierres, un lierre aussi gros qu'un boa qui s'enroulait autour du bénitier. Dans le jardin des morts, sur une dalle toute simple qui portait gravé cet étrange double nom :

Cerveau-Claudel

on lisait encore :

J'attends la résurrection des morts.

Tout cela, malgré le baroque des détails, me fut bien poignant, et je ressentis tellement l'absence de mon ami dans ces lieux qui m'en parurent désolés que, bien des années après, j'ai écrit en son honneur ce quatrain que je voudrais consacrer à la maison déserte que les Allemands ont ravagée :

Sur la demeure d'un poète

Tout est triste au jardin dans la belle journée.
J'écoute, le cœur gros, le silence des lis
Que ne troublera point la porte condamnée
Depuis que le grand homme a quitté son pays.

(*Quatrains*, Livre I, XXIX.)



Pion au lycée de Bordeaux, André Lafon, avec lequel j'avais déjà correspondu au sujet de quelques vers, tout brodés de fils de vierge des vergers de Gironde et tissés du lin des quenouilles de ses aïeules, pouvait avoir vingt-deux ans. Il portait un tel amour à ma muse pourtant bien plus âgée que la sienne que lorsqu'il me salua sa voix tremblait. Il revêtait cette pâleur extrême de la pierre, qui ne s'observe que chez les gens très bruns. La douleur et la dignité s'étaient unies pour imprimer le caractère fatal, sur un corps agile et bien pris, à cette face à bosse d'une grande beauté régulière. Habillé de noir, ce qui augmentait encore cet éclat marmoréen, il faisait songer à cette étrange vision qu'Alfred de Musset évoque dans sa fiévreuse nuit de décembre — et encore à tous les malades qui se sont promenés à pas lents dans

le parc de Millevoye, et à ces maîtres d'études d'Erckmann-Chatrian qui ne reçoivent sur leurs lèvres faites pour le front d'une fiancée que l'avare jour de la mansarde où ils couchent. Il me semble qu'ainsi j'ai bien fait le portrait d'André Lafon. Comme tant d'autres il vint en pèlerinage poétique à Orthez et fit partie de ce groupe que se plut à réunir autour de lui le vieux et beau philosophe Georges Dumesnil dans son château de Lassagne. André Lafon donc, Brémond d'Ars, Paul Claudel — mais celui-ci ne s'y rencontra pas à vrai dire en même temps que nous à cause de son temps toujours soumis aux fluctuations de la mer et du ministère.

La France, en Georges Dumesnil, a peut-être perdu le dernier de ces types dont l'enthousiasme patriotique ne connaissait aucune borne. Plus jeune et plus ardent qu'aucun d'entre nous, bien qu'il comptât vingt ou trente ans de plus, il nous catéchisait dans l'une de ces bibliothèques de campagne, si séduisantes que les rats

s'y font savants jusques aux dents.

Je ne réponds pas qu'il n'y eût au mur quelque panoplie, tomahawk, sabre d'abordage, et la rondache à la fougue duquel l'héroïsme de notre bon maître ne le cédait en rien. Bel homme, les cheveux gris, abondants et léonins, la barbe assez courte, la moustache aiguisée, les prunelles fulminantes comme des amorces — et qui donnaient, malgré cela, l'impression de la bonté la plus enfantine en même temps que la plus paternelle, — il décrivait sur lui, avant que de nous entretenir de ses projets, un large signe de croix. Calderon ne devait pas mieux le faire. Sur l'ordre de son verbe sonore qui, durant les cours de la faculté, faisait avec une douceur incomparable bourdonner sur ses lèvres l'abeille de Platon, il faisait jaillir comme des essaims, de ce vieux cabinet de Lassagne, d'éblouissantes et retentissantes

corporations. Il rêvait de les enrôler sous sa revue, la massive *Amitié de France*. Rien n'y manquait, pas même des bannières qu'il avait conçues avec leurs devises et bestiaires. Les veuves et les orphelins figuraient au premier rang, protégés par une garde d'honneur qui élevait l'oriflamme de Saint-Georges. Les artisans se rendaient à la cathédrale leurs outils sur les épaules; les poètes chantaient avec les maîtrises, et, si bizarre que nous parût cette communion des saints dans les métiers, l'utopie en était exposée par une voix si puissante et sincère que François Mauriac en demeurait penaud. Nul doute que l'âme de Dumesnil n'appartînt à un autre âge, celui de Louis IX par exemple. Il fût parti pour Damiette ou Tunis, aussi bien qu'il fût parti plus tard, si son âge le lui avait permis, pour Verdun. Et il est mort de la dernière guerre en m'écrivant que si la France était toute envahie il se ferait écraser contre le dernier rempart. Je vénère Dumesnil dans sa vie et dans sa mort.

Sa gentilhommière de Lassagne s'ornait de femmes aimables qui nous en faisaient les honneurs. Il y avait là beaucoup d'intelligence et une harmonie qui se traduisait, chez sa belle-fille, Mlle Lebaigue, par une science des plus élevées des chants religieux et chants populaires qu'elle nous faisait entendre.

Le plus singulier était de trouver cette école de sincérité dans un pays où l'on élève un trône au mensonge. Les uns après les autres, et plusieurs fois l'année durant, au cours de fêtes périodiques, les habitants de cette commune du Lot-et-Garonne s'asseyent sur ce siège en plein air, entourés d'un nombreux auditoire, et là ils faussent la vérité à qui mieux mieux. Qui a inventé, publié le plus de craques reçoit un prix, avec un brevet illustré, un cochon et une barrique de vin.

Tel est le pays où, tranchant avec lui, deux jeunes gens de notre compagnie faisaient voltiger sur la prairie

les reflets changeants de leurs chaussettes de saphir. J'ai nommé François Mauriac et Robert Vallery-Radot.

François Mauriac débuta jeune dans les lettres par, il me semble, une mince plaquette de vers, *Les Mains jointes,* signalée par Barrès à l'attention du public. D'aucuns voulurent voir dans ce recueil, un peu fragile, mais d'une extraordinaire sincérité, celle d'un petit garçon qui se confesse, une sorte de dégénérescence efféminée. Il n'y a là rien de ça. François Mauriac, tout simplement, sortait de l'enfance, et la robe prétexte que plus tard il devait passer sur son corps n'avait pas encore voilé la petite chemise dans laquelle il s'agenouillait au pied des saintes images de la chambre illuminée à Bordeaux. Nul plus tristement que lui n'a dû ressentir, quand il a pris contact avec le monde, l'horreur qu'inspire à celui qui a gardé un cœur de premier communiant l'anatomie brutale de l'amour. Ce qu'on lui reprochait n'était que délicatesse issue du catholicisme, peu admise même encore dans un monde des lettres qui tient que, pour être mâle, il faut beugler comme un taureau. Cette délicatesse, il l'a conservée intacte dans ses affections et l'amitié qu'il porta, par exemple, à André Lafon fut l'une des plus nobles et dévouées que je sache et lui a fait écrire un petit chef-d'œuvre. Bien qu'ils n'appartinssent pas au même monde on n'eût pas douté à les voir ensemble qu'ils ne fussent frères.

Mais dès que l'exhibition d'une certaine vie courante l'eut heurté, ce qui, à Bordeaux, ne se fit pas attendre, il prit tout naturellement ce pli d'une ironie parfois amère qui n'est qu'une pudeur servant à protéger la vierge aux liserons blancs que les adolescents de son espèce ont dans l'âme. Ils rejettent ainsi sans esclandre les propos bourrus des brutaux et des imbéciles; mais ils conservent parfois une vision bien sombre de certaines réalités qui, pour peu qu'ils soient psychologues, attisent dans la suite

leur curiosité intellectuelle, les porte à débrider les plus honteuses plaies avec, chez Mauriac, toujours la volonté sincère d'y verser le baume du Bon Samaritain. De là tant de reproches qu'une certaine critique lui a adressés, comme à Bourget d'ailleurs. Mais si, en effet, il n'est point excellent qu'une certaine littérature où sont analysés de tristes cas dont le monde, en s'y reconnaissant, peut vouloir guérir, tombe aux mains des filles d'un patronage, serait-ce une bonne méthode curative que de ne livrer à des gens pervers que les fadeurs que l'on prête à celles-ci? Je fais la part, chez mon ami, d'un certain snobisme, mais il a plus qu'il ne faut, s'il y échappe, pour atteindre de hautes régions. Douloureux dans des détails où il se déchire lui-même, il possède, en art, la vertu la plus haute : la probité.

Son ami et le mien, Robert Vallery-Radot, doit être situé bien moins dans le monde littéraire que dans l'ordre moral. Bien que, dans ses premières poésies et dans ses romans, il ait donné la mesure d'un parfait écrivain, ce n'est pas assez dire de lui. Il possède une vertu implacable dans ce monde : l'austérité. Quoi que l'on puisse dire, c'est généralement par un côté sensuel, autant qu'il soit dépouillé, qu'un Paul Claudel ou moi-même catéchisons. Encore que l'on ait reproché à Robert Vallery-Radot trop de détails réalistes, il me semble que tout ce qui passe par sa plume a subi l'épreuve du feu. La presse catholique ne lui a pas fait l'accueil qu'elle aurait dû. Il eût été le premier de ses critiques d'art religieux alors qu'elle en est si pauvre et que, laïcs, nous avons tant à souffrir de cet état. Mais je me tais au sujet de Robert. Il existe une montagne plus élevée en réalité que le Parnasse, le Calvaire. Il l'a gravie une première fois en soldat enveloppé du ciel gris de son uniforme et il la gravit à nouveau, pèlerin dont j'entends la voix basse et grave prier comme l'eau du Cédron.

L'ANNÉE 1947
SERA-T-ELLE L'ANNÉE DU PLAN ?

par J. F.

Les journalistes qui aiment les formules déclarent que l'année 1947 sera celle du plan.

Ils ont sans doute raison d'attirer l'attention de l'opinion publique sur un slogan. Il appartiendra au Gouvernement de faire en sorte que ce slogan devienne réalité.

Seul, en effet, le plan peut permettre à l'économie française d'assurer sa reconstruction dans le présent et sa prospérité dans l'avenir.

I

L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE AU SEUIL DE 1947

L'année 1946 se termine dans des conditions relativement favorables.

La production industrielle française a repris dans l'ensemble des secteurs. Elle atteignait à la fin de l'année 87 % de la production de 1938. Cette moyenne recouvre d'ailleurs des réalités différentes suivant les formes d'activité. La production de fer dépasse 60 %, celle de fonte 75 % et celle d'acier 87 %. En ce qui concerne l'énergie, l'électricité est à 145 % de 1938, le charbon à 110. Par contre, l'essence continue à plafonner dans les environs de 65 à 70 %.

L'indice général de l'industrie du bâtiment dépasse 85 %, la fabrication du ciment 126 %, celle des briques 98 %.

Par rapport à l'année dernière, un progrès très considérable a déjà été réalisé puisque l'indice général de la production dépassait à peine 60 %.

L'industrie des transports a retrouvé une activité proche de celle de 1938. Le total des parcours des trains représente à peu près 90 % des parcours effectués avant guerre.

Mais en matière agricole, malgré l'amélioration de la production et la reprise des échanges, le ravitaillement demeure

difficile. Le problème de la viande, malgré l'abondance du cheptel, demeure irrésolu. La consommation de viande à la ferme s'est développée considérablement et les préfets conservent une tendance fâcheuse à maintenir sur le territoire l'ensemble des animaux dont ils peuvent disposer.

Par contre, la production de lait s'effectue dans de bonnes conditions, mais le lait de consommation demeure toujours rare, ce qui ne cesse pas d'être assez inquiétant pour la nourriture des enfants.

Pour le blé, la récolte est actuellement satisfaisante, mais étant donné la fraude considérable (nourriture du bétail avec du blé, fraude généralisée), la soudure risque d'être délicate, sinon difficile.

Dans son ensemble, l'économie française se heurte à des difficultés certaines.

Les deux principales demeurent l'insuffisance de l'énergie et de la main-d'œuvre.

En ce qui concerne l'énergie, si la production de charbon a considérablement augmenté, les importations demeurent toujours extrêmement faibles et ne représentent que les 3/5 au plus de ce qui serait nécessaire à l'économie française. Les difficultés sociales américaines ralentissent les arrivées de charbon dans des proportions particulièrement importantes (plus de 50 % dans les derniers mois). Quant aux importations d'Allemagne, elles n'atteignent que les 2/3 de ce qui était prévu, par suite, à la fois, des difficultés d'extraction dans la région sarroise et des difficultés internationales pour obtenir le charbon des mines de la Ruhr. Enfin, la production anglaise qui, traditionnellement, était d'un appoint considérable sur le marché français subit actuellement une crise particulièrement aiguë qui ne permet pas d'espérer un apport suffisant dans les jours à venir.

Cette insuffisance de production de charbon conditionne toute la reconstruction française et toute la renaissance française. Elle a des répercussions sur les secteurs essentiels de l'activité : Reconstruction, rééquipement etc...

Le second problème auquel va se heurter la production française est celui de la pénurie de main-d'œuvre, qui déjà commence à se faire sentir, puisque le nombre de chômeurs ne dépasse pas 10.000 personnes dans l'ensemble de la France.

Le risque est assez grand de voir dans l'année 1947 l'ensemble des prisonniers allemands quitter la France, ce qui représenterait une perte d'environ 55.000 ouvriers dans les mines, 120.000 personnes dans le bâtiment et de 250.000 dans l'agriculture. Soit au total 500.000 personnes.

Dans l'avenir cependant, la situation démographique fran-

çaise sera assez bonne, puisque pour l'ensemble de l'année 1946 les naissances auront été d'environ 435.000 contre 324.000 en 1945, excédant de 130.000 les décès.

Pour l'ensemble de l'activité française, le problème essentiel et le plus grave demeure celui des salaires et des prix.

Au cours de l'année 1946, les prix ont suivi une course ascendante et sont passés, pour les prix de détails, de l'indice 460 sur la base 100 de 1938 à 870 au mois de décembre.

Cette augmentation constante du coût de la vie provoque une crainte généralisée sur l'avenir de la monnaie, incite les producteurs à garder leurs produits et détruit toute posssibilité d'une action économique coordonnée.

Elle rend très difficile la concurrence des produits français sur les marchés étrangers, alors qu'il importe de combler rapidement le déficit du commerce extérieur qui dépasse en 1946 130 milliards.

Elle risque de freiner les exportations dont le rythme va croissant et tend à se rapprocher de celui des importations.

Pour remédier à la situation actuelle de l'économie française mettre de l'ordre dans les salaires et les prix, rétablir l'équilibre du commerce extérieur, bien des solutions peuvent être envisagées, mais toutes ne sont pas réalisables.

S'il est, en effet, possible de revenir à la liberté généralisée des salaires et des prix, il ne paraît pas souhaitable de provoquer comme dans certains pays proches de nos frontières des conflits sociaux qui ne manqueraient pas de résulter du rationnement par les prix.

En Italie, où une liberté très large régit l'économie malgré les efforts du Gouvernement pour établir un rationnement, la majorité de la population meurt de faim devant des boutiques pleines.

Par ailleurs, dans un pays qui a été détruit comme la France, ruiné par trois guerres et cinq ans d'occupation, il importe d'éviter que la liberté laisse à chaque forme d'activité le soin de se rééquiper, au gré de ses désirs.

Le revenu national du pays est, en effet, la somme des revenus de l'ensemble des activités industrielles, agricoles, commerciales. Il dépend donc étroitement de la coordination exacte des efforts de chacune des branches d'industrie, en vue du meilleur rendement.

La France se doit d'harmoniser l'ensemble de ses ressources dans le cadre impérial et d'utiliser l'ensemble des éléments dont elle dispose au mieux de leurs utilités. Toute perte de temps, tout désordre dans l'organisation se répercute rapide-

ment sur le revenu national et conditionne immédiatement le niveau de vie de chacun des Français.

Pour coordonner l'ensemble des activités, pour rationaliser, suivant un mot laid mais qui fait actuellement fortune, c'est-à-dire en fait pour mettre chacun à sa place, il importe d'avoir un plan général qui indiquât à tous les producteurs leur activité pour donner à l'ensemble de la production du pays son maximum d'efficacité.

II

LES PROBLÈMES DE LA PLANIFICATION

Il était possible d'envisager à la Libération différents systèmes. L'un d'entre eux paraissait assez difficile à appliquer, étant donné les circonstances politiques du pays, et d'autre part, les conditions d'existence des Français : c'était la planification intégrale, comme en U. R. S. S.

En Russie, l'activité économique est dirigée administrativement par une Commission du plan.

Cette Commission du plan ou Gosplan dépend essentiellement du Conseil des Commissaires du Peuple et comprend des sections spécialisées (industrie, commerce, etc...) et des sections générales (recherches, statistiques, etc...), c'est-à-dire à la fois un organisme technique et consultatif qui détermine les objectifs à atteindre dans chacune des régions économiques de l'U. R. S. S., pour un délai déterminé de cinq ans.

Le plan est adopté définitivement par le Conseil des Commissaires du Peuple, organisme exécutif de l'U. R. S. S. dans chacune des républiques soviétiques.

Il existe également auprès de l'organisme exécutif de chaque République une Commission du plan, et dans chaque région, à côté du Conseil local, une Commission locale du plan qui en surveille l'exécution et donne son avis.

En fait, l'ensemble de l'activité collective est dirigée entièrement suivant les conditions du plan qui détermine à la fois la répartition des ressources, après les avoir inventoriées, les quantités de travail et de main-d'œuvre à utiliser et fixe le montant des capitaux indispensables.

Ces capitaux sont obtenus par l'intermédiaire des banques monopolisées, qui, pour ce faire, utilisent des procédés analogues à ceux des établissements de crédits capitalistes, c'est-à-dire après examen des conditions de fonctionnement de chacune des entreprises et à des taux variables suivant les activités et les risques.

Ils sont également fournis par l'épargne de la population sous la forme, soit des souscriptions libres à des emprunts, soit par des emprunts forcés, soit par des augmentations de prix de certaines marchandises qui les mettent hors de portée de certaines bourses.

Enfin, le plan fixe la consommation globale et détermine ainsi, par la marge qu'il laisse entre la consommation et la production, la quantité d'épargne disponible pendant une année.

Le plan est en définitive une sorte d'écran s'interposant entre la production et la consommation.

Il est bien évident que les conditions politiques en France ne permettent pas l'organisation d'un plan aussi précis, car cela suppose la collectivisation complète de l'économie française.

Il paraissait cependant indispensable, à la Libération, d'harmoniser et de coordonner les activités françaises.

Si la notion de plan semblait acceptée par l'opinion, pendant très longtemps elle fut relativement dédaignée.

M. Mendès-France créa une Direction du plan dès la composition du premier Cabinet de Gaulle. En fait, le Ministre des Finances (qui devint plus tard en même temps le Ministre de l'Économie Nationale) ne se préoccupa point de donner à cette direction les moyens d'action, ni de lui insuffler une vie et une autorité suffisantes pour qu'elle puisse obtenir des résultats satisfaisants.

Il exista en 1944-45 ce que l'on appela assez pompeusement un plan Monnet et qui n'était, en fait, qu'un plan d'importation d'ailleurs assez partiel et relativement peu étudié préalablement, puisqu'il fut réalisé très rapidement.

III

LE COMMISSARIAT AU PLAN

Après la constitution du nouveau Gouvernement de Gaulle, le problème du plan prit une nouvelle ampleur. Il fut à ce moment-là décidé de réaliser en France un plan qui permît de coordonner et de diriger l'activité économique française suivant les procédés et vers des objectifs qui lui seraient désignés.

Assez longue à mettre en route, l'organisation du plan commença réellement lors de la formation du Gouvernement Gouin.

Il avait été précédé de nombreuses discussions au cours

desquelles avait été débattu les limites exactes de ce que devait être un plan pour la France.

Après discussion, il fut convenu que le plan devait être essentiellement relatif à la modernisation et à l'équipement économique de la Métropole et des territoires d'Outre-Mer.

Un décret du 3 janvier 1946 précisait que ce plan devait avoir pour objet :

1° de développer la production nationale et les échanges extérieurs, en particulier dans les domaines où la position française est la plus favorable;

2° d'accroître le rendement du travail;

3° d'assurer le plein emploi de la main-d'œuvre;

4° d'élever le niveau de vie de la population et d'améliorer les conditions de l'habitat et de la vie collective.

Il s'étend à la reconstitution des outillages et équipements publics et privés, endommagés ou détruits du fait des événements de guerre.

Un commissariat du plan fut créé dont la direction fut confiée à M. Jean Monnet. Un Conseil du plan, présidé par le Président du Gouvernement, devait réaliser les objectifs définis ci-dessus.

Le Conseil du plan comprend tous les Ministres intéressés, 5 représentants des industries, 5 représentants des syndicats ouvriers, 4 représentants des agriculteurs, 2 représentants des territoires d'Outre-Mer, 1 représentant de la recherche scientifique, 1 expert.

Pour l'aider dans son action, 18 Commissions de modernisation furent créées : celles de l'*énergie*, comprenant les houillères, l'électricité, les carburants, celles des *industries de base*, comprenant les matériaux de construction et de bâtiment et des travaux publics, sidérurgie, celles des *industries de transformation* comprenant la machine-outil, l'automobile, les machines agricoles et les textiles, celles de l'*agriculture* comprenant l'équipement rural, la production animale et la production végétale. Enfin il existe des commissions des transports intérieurs, de la main-d'œuvre, de la consommation, du cinéma et des territoires d'Outre-Mer.

Chacune de ces Commissions comprenait des Chefs d'entreprises, des représentants des syndicats, des cadres, des experts et des membres de l'Administration.

79 Sous-Commissions furent créées. Au total 1 millier de personnes prirent part aux travaux du plan. Le Commissariat au plan ne comprenait par lui-même qu'une quarantaine de membres.

Les résultats des travaux des Commissariats au plan ont été distribués en novembre dernier. Ils se présentent matériellement sous la forme de rapports très analogues à ceux qui ont été établis avant guerre par le Conseil National Économique.

Ont été jusqu'à ce jour distribués, outre le rapport général spécial sur l'électricité, les transports, la sidérurgie, les carburants, la main-d'œuvre, les matériaux de construction, l'équipement rural et la production animale.

Ils représentent un très gros effort de documentation et de synthèse.

En effet, les uns et les autres font le point de chacune des industries de la situation actuelle. Ils ont le mérite de définir exactement les conditions présentes de l'activité française, les difficultés à vaincre et les objectifs à atteindre.

★

La situation française, en effet, ne permet pas de choix : ou bien la France acceptera de se moderniser afin de relever la productivité de travail individuel de ses habitants, ou bien elle continuera sur la route de son déclin avec un abaissement constant du niveau de vie de ses habitants.

La guerre 39-45 laisse, en effet, 477.200 bâtiments totalement détruits, contre 368.600 en 1919 et 1.363.000 partiellement endommagés contre 569.000. Il est donc urgent et indispensable de moderniser l'industrie du bâtiment et celles que commande son activité : la sidérurgie, le matériel de construction, transports, etc...

La France doit donc produire davantage. Avant guerre un travailleur français produisait 3 fois moins qu'un travailleur américain et 1 ½ moins qu'un travailleur anglais.

Par ce fait même, le revenu réel par individu était avant guerre :

en Nouvelle-Zélande.	de 1.702 dollars
aux États-Unis..	de 1.485
au Canada	de 1.352
en Grande-Bretagne..	de 1.275
en France	de 641 seulement.

Notre pays ne venait qu'au douzième rang, après l'Allemagne (828) et tous les pays du Nord de l'Europe, dont la majorité ne possède aucun des avantages naturels (minerai de fer et charbon).

Mais la productivité est fonction du nombre et de la qualité de la population. C'est pourquoi une politique démographique

est indispensable pour permettre, en diminuant l'âge moyen des travailleurs, d'améliorer leur rendement, donc le niveau de vie de tous.

La France ne peut, en tout état de cause, assurer son indépendance économique, puisqu'elle était avant guerre tributaire de l'étranger (25 millions de tonnes de houille; 8 millions de pétrole, 96 % de son coton, 60 % de corps gras, etc...). Mais elle doit s'efforcer de limiter le volume de ses importations car elle ne dispose plus comme avant 1914 d'un portefeuille de valeurs étrangères importantes.

Elle a vécu pendant longtemps sur l'épargne des générations passées. Elle doit maintenant vivre sur elle-même. Pour obtenir l'équilibre de la balance commerciale elle doit vendre à l'extérieur, et pour accepter la concurrence il lui est nécessaire ou d accepter une baisse des salaires, ou de se lancer dans la voie de la modernisation de l'outillage.

Sans cet effort de modernisation la France se trouvera bientôt dans une situation telle que quatre ou cinq heures de travail français équivaudront à une heure de travail américain.

Le niveau de la production sur la base 100 de 1938 y était de 78 en juillet dernier. En Suède il était de 110, au Canada de 190, aux États-Unis de 196. Il faut donc agir vite.

Le plan se propose d'être un moyen d'action efficace.

a) PRINCIPES DIRECTEURS

Le plan est essentiellement une « méthode de convergences dans l'action et le moyen pour chacun de situer son effort par rapport à celui de tous ».

Il est autant un plan d'orientation qu'un plan de direction.

Le potentiel français existe. Toutes les industries peuvent, moyennant un effort continu, être mises sur une base de concurrence mondiale. Mais il faut en moderniser les moyens de production.

Le Conseil du Plan propose de porter la production française en 1950 à un niveau moyen supérieur au maximum atteint en 1929 suivant ces étapes :

1946,	niveau	de 1938
1948,	»	de 1929
1950,	125 %	de 1929.

Ce résultat serait obtenu grâce à l'élévation de la production de charbon à 65 millions de tonnes et de l'énergie hydraulique de 13 à 24 milliards de Kwh. Cela assurerait une somme d'énergie de 2,1 tonnes à 2,9 tonnes par habitant, ce qui d'ailleurs nous

laisserait encore en arrière des États-Unis où elle est de 5,1 tonnes et du Royaume-Uni où elle est de 4,1 tonnes.

Par ailleurs, il est prévu une amélioration de la production d'acier qui couvrira les besoins et passera de 6 millions à 11 millions de tonnes.

Le plan prévoit en outre l'augmentation de la production du ciment, des machines agricoles (avant guerre, il y avait en France un tracteur pour 200 agriculteurs, contre un pour 22 en Angleterre et un pour 43 aux États-Unis), et celle des Transports.

b) PREMIER PLAN DE MODERNISATION

Le plan fixe les objectifs de production pour les branches principales de l'Économie. Il engage l'action nécessaire pour assurer les ressources essentielles en énergie, en métaux ferreux, en devises et en main-d'œuvre, détermine des programmes annuels et définit des méthodes.

Les objectifs de production sont définis pour les 6 secteurs de base. Ils ont un caractère impératif.

Ils ont un caractère simplement indicatif pour les autres activités que l'on divise en industries utilisant des matières principalement importées (carburants, textiles), et industries utilisant principalement des matières nationales (automobiles, machines-outils, industries chimiques et mécaniques).

Le plan dresse le bilan de l'énergie et des métaux ferreux, d'autant plus nécessaire que l'acier est une matière rare dont dépendent les autres industries.

Il précise aussi que les ressources en devises indispensables au financement du plan devront être trouvées pendant la période de transition où la balance des comptes restera déficitaire. Les dépenses à l'étranger s'élèveront à 1.370 milliards de francs de 1946 à 1949, dont :

approvisionnements : 920 milliards;
équipement : environ 240 milliards;
frets et autres règlements commerciaux divers.

Les exportations seront développées et notamment celles de textiles, de la construction mécanique, de la sidérurgie, de l'industrie chimique, des produits agricoles non essentiels. Enfin le tourisme.

Le déficit de la balance des paiements sera couvert par des prélèvements sur une partie du capital français à l'étranger et par des crédits extérieurs.

La principale difficulté à laquelle se heurte la réalisation du

plan sera l'insuffisance de main-d'œuvre. Il faudrait que soient mis en place :

en 1947, 480.000 ouvriers;
de 1948 à 1950, 220.000;
et enfin, que 500.000 prisonniers soient remplacés;
au total 1.200.000 personnes.

Pour y parvenir, il sera nécessaire de réduire les effectifs militaires, d'accroître l'immigration algérienne, de récupérer sur la population non active (femmes, etc...) et d'accroître l'immigration étrangère dans les conditions suivantes :

immigration algérienne....... 85.000 personnes
immigration collective........ 300.000 personnes
récupération sur le secteur non actif, féminin ou non directement productif de........ 335.000 personnes

Par ailleurs, une politique d'orientation de la main-d'œuvre, de formation professionnelle, d'augmentation d'heures de travail et de la productivité par la création d'un organisme chargé de la marche de cette productivité sera indispensable.

c) L'EXÉCUTION DU PLAN

La limite des investissements possibles est fixée par la production courante, puisque c'est sur elle qu'est prélevée la consommation. La différence entre l'une et l'autre constitue l'épargne. Les achats à l'étranger ne sont qu'un appoint limité.

Cette limite représente à peu près 3.000.000.000 en quatre ans. Sur ce total, il faudra prélever le minimum nécessaire pour l'entretien des outillages et bâtiments soit... 750 milliards environ.

Sur les 2.250 milliards restant, 720 milliards seront destinés à la modernisation (dont 270 pour les machines agricoles et 174 pour les barrages), 1.100 milliards à la reconstruction et 430 à l'entretien différé.

Ces prévisions ne comprennent ni les investissements nécessaires aux dépenses militaires ni ceux d'Outre-Mer.

Les ressources ne peuvent être obtenues que si les Français épargnent une somme correspondante à la valeur des investissements.

Le revenu national pour 1947 ayant été évalué à près de 3.000 milliards, le pourcentage des investissements devra être au cours des prochaines années de 23 à 25 %.

Ces investissements devront être dirigés par priorité vers

certaines industries : notamment les productions alimentaires, les articles d'utilité sociale, de consommation intérieure, notamment, pour les textiles et les cuirs.

En tout état de cause, l'épargne paysanne, n'ayant plus à s'investir dans les emprunts d'État destinés à financer le déséquilibre du budget, pourra supporter les demandes de crédit agricole.

Dans l'industrie, une partie importante sera fournie par l'auto-financement.

Enfin les épargnants et l'État seront mis à contribution.

Le crédit bancaire sera indispensable, mais son expansion sera limitée par le volume des ressources matérielles disponibles chaque année et par la nécessité de ne pas financer des stocks excessifs.

La condition fondamentale du financement du plan est l'équilibre du budget des dépenses courantes de la Nation. Elle ne peut être réalisée que par la distinction entre dépenses de reconstruction, d'investissements et autres dépenses, et, d'autre part, grâce à l'équilibre rigoureux du budget courant (sans lequel l'épargne est utilisée à couvrir par l'emprunt les dépenses publiques) et l'équilibre financier des entreprises nationalisées (ou à défaut le chiffrage de leur déficit).

Pour 1947, les prévisions d'investissements seraient les suivantes :

440 milliards dont 70 d'auto-financement;
150 milliards de crédit étranger;
250 milliards demandés à l'épargne.

Le plan prévoit également des mesures d'exécution :

Dans les secteurs nationalisés, l'adoption du plan vaut ordre d'exécution.

Dans les entreprises concentrées, l'exécution devra faire l'objet d'accords contractuels avec les intéressés. A défaut d'accord, il pourra être fait application de la loi du 26 avril 1946 sur les programmes de production. D'ailleurs les allocations de matières et crédits seront faits en fonction de règles ainsi définies.

Pour les entreprises dispersées, les programmes seront élaborés par des commissions de modernisation et transmis aux échelons régionaux, tels que les Offices Agricoles Départementaux par exemple.

Enfin des organismes consultatifs décentralisés seront créés à l'échelon des cadres pour étudier pour l'ensemble de l'activité la règle de l'application du plan.

La répartition des ressources **exigera une révision des règles** de répartition, en avantageant ceux qui produisent et vendent suivant les indications du plan.

Ce dernier marque enfin la nécessité de définir une politique fiscale et équitable et claire, facilitant l'expansion de la production et de la modernisation et de déterminer le secteur libre et le secteur nationalisé.

d) PROGRAMME 1947

1946 fut l'année de remise en route de l'activité française.

1947 doit être le début de la reprise. Cette année décidera de l'orientation du pays pour une très longue période, car c'est pendant son cours que seront engagés les premiers efforts de modernisation.

Dans l'agriculture, la fourniture de moyens de travail plus abondants : semences, engrais, machines est prévue.

Dans les secteurs industriels, les objectifs ci-après sont prévus :

HOUILLÈRES	55 millions de tonnes au lieu de	50 millions en 1946
ÉLECTRICITÉ	26 — de Kwh — —	23 — —
SIDÉRURGIE	7 — de tonnes — —	4,2
CIMENT	6 — — — — —	3
MACHINISME	12 milliers — — —	1,7 milliers
CARBURANTS	4 millions contre	2,8 millions
AUTOMOBILES	120 milliers de tonnes contre	27 mille
CONSTRUCTIONS NAVALES	200 — — —	80 milliers
INDUSTRIES TEXTILES		
Coton	220 milliers de tonnes contre	150 milliers
Lin	28 — — —	18
Laine	120 — — —	110
		etc...
POUR L'AGRICULTURE	72 millions de quintaux contre	66 millions
En avoine	35 — contre	36 —
Pommes de terre	120 — contre	104 —
Betteraves	75 millions de quintaux contre	63
En vins	40 mille Hl. contre	40 mille
		etc.....

La quantité de nouveaux travailleurs à mettre en place (si les 56.000 prisonniers de guerre ne s'en vont pas) est fixée comme suit :

4.000 dans l'énergie
25.000 et plus dans les Transports et Communications
81.000 et plus dans l'industrie et les métaux
33.000 dans la sidérurgie
44.000 dans les machines agricoles
23.000 dans les automobiles
5.000 dans les matériaux de construction
45.000 dans les textiles
60.000 dans les Travaux Publics
au total 250.000

Enfin dans chaque branche d'activité, des décisions précises

déterminent les objectifs de production, les investissements et la main-d'œuvre.

Un tableau distinct d'utilisation du charbon donne les différentes disponibilités suivant la production : 65.000 ou 73.000 tonnes.

Il est issu des travaux des commissions de modernisation qui font le bilan des ressources et des besoins de chacune des formes de l'activité économique française.

Une commission spéciale s'est penchée sur les problèmes de la consommation et de la modernisation sociale. Elle a estimé qu'il serait désirable d'obtenir une augmentation de 10 à 15 millions d'habitants pour les vingt-cinq prochaines années, afin de donner à la France sa population optima.

Elle a défini des normes alimentaires (notamment l'augmentation de la consommation des produits laitiers) et, pour la jeunesse, fixé des normes pour la formation technique, des colonies de vacances de l'Éducation Physique, de logement et d'équipement médical social.

★

Pour la France d'Outre-Mer, des travaux préparatoires ont commencé.

Une évaluation provisoire des investissements à réaliser dans les colonies a été dressée. Elle prévoit notamment :

31	milliards	pour l'équipement
66,4	—	pour l'énergie
10,6	—	pour les forêts
15,9	—	pour l'Agriculture, etc.....

Les colonies favorisées seraient par ordre :

A. O. F.	38 milliards	4
A. E. F.	14 —	7
MADAGASCAR..	11 —	5
CAMEROUN	11 —	2

puis, Djibouti, la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, la Réunion, la Nouvelle-Calédonie, l'Océanie, le Togo et Saint-Pierre et Miquelon.

★

Il paraît très difficile de critiquer une œuvre qui a d'abord le mérite essentiel d'exister. Jusqu'à ce jour on avait beaucoup parlé de plan. Maintenant, il existe. Il permettra dans l'avenir de donner à ce pays, non seulement des objectifs sur le plan technique, mais aussi et surtout, si la propagande en est bien faite, cette mystique de la production qui permettra à la nation française de « s'enlever » dans une atmosphère d'enthou-

siasme, et de considérer comme de grandes victoires nationales, au même titre que la Marne ou Austerlitz, la construction de barrages, le développement d'hôpitaux, la transformation et la reconstruction des logements, de grandes cités.

Cette mystique de la production doit redonner à la France sa vitalité.

Il est possible cependant de porter quelques critiques sur l'ensemble des travaux.

Les différents rapports sont de valeur extrêmement inégale.

Les uns sont extrêmement fouillés, celui des houillères et de la métallurgie notamment, les autres font une part beaucoup plus large à l'imagination.

Il est visible que les conclusions ont été très différentes suivant les personnalités qui faisaient partie des Commissions. Sans doute, faut-il choisir, donc renoncer.

Mais il n'en demeure pas moins que certaines personnalités ont eu une influence certaine sur l'orientation du plan vers certaines politiques.

Ainsi dans les houillères, le chiffre des capitaux consacrés à la construction des logements est extrêmement considérable.

Ceci n'est pas une critique, mais une constatation de fait et cela entraînera par là même des conséquences sur l'ensemble des travaux ultérieurs.

En ce qui concerne le plan en général, plusieurs critiques peuvent être formulées.

Tout d'abord il n'est pas absolument certain encore que l'on ait réellement « un plan ».

A cet égard, on a beaucoup plus l'impression d'une série de plans qui ont été harmonisés, mais auquels manquent une direction générale.

En la matière, il serait d'ailleurs vain de s'attarder à des critiques excessives, car dans un premier travail, il paraît difficile d'obtenir tout de suite la perfection.

Il s'agit avant tout d'une œuvre gouvernementale et si le plan manque peut-être d'une épine dorsale très forte, c'est que jusqu'à présent le Gouvernement ne lui a pas imposé ses vues très fermes, mais au contraire a accepté les propositions qui lui étaient données.

En ce qui concerne l'équilibre définitif de la production, de la consommation et des investissements, le plan demeure assez vague. Il n'a pas encore ce caractère chiffré qui devrait permettre de connaître le revenu national actuel et de prévoir le revenu national futur.

Il serait à cet égard intéressant de connaître les entreprises

qui, par essence, sont déficitaires et celles qui seraient excédentaires. Un plan comptable est encore à créer.

Mais en fait, il s'agit d'une constatation générale qui résulte de l'insuffisance de la statistique française par rapport à la statistique générale.

Enfin une autre difficulté demeure à résoudre.

C'est celle de l'application du plan en France et à l'Empire.

En effet, le plan est une œuvre qui maintenant doit passer dans le domaine de l'application, et à cet égard il est important de savoir quelles sont les conditions dans lesquelles ces décisions deviendront exécutoires.

Or, ceci pose la question la plus importante, sans doute de l'autorité respective du Commissaire au Plan et du Ministère de l'Économie Nationale.

Tant que ne sera pas définitivement tranchée la question des attributions de l'un et de l'autre, tant qu'un Ministère de l'Économie Nationale coiffant tous les Ministère économiques, Finances, Production Industrielle, Agriculture, Travaux Publics, n'aura pas autorité sur eux pour leur donner une impression générale, il sera matériellement impossible ou extrêmement difficile de donner au plan sa pleine valeur.

★

L'œuvre de déflation, actuellement entreprise par le Gouvernement, a dans le présent un intérêt incontestable. Mais elle est essentiellement d'ordre psychologique, car elle tend à rendre confiance dans la monnaie.

Il y aurait intérêt à ce que d'autres mesures visent à atteindre les causes mêmes du désordre dont souffre la France, l'incohérence dans la direction économique, qui n'est que la conséquence de l'incertitude dans la direction politique.

En régime d'économie dirigée, on pourrait dire : « Faites-moi de bonne politique, je vous dirigerai convenablement l'Économie ».

20 *janvier* 1947.

JEAN DE HODAN

par TRISTAN KLINGSOR

A Philéas Lebesgue

A vous qui connaissez bien ce village de Hodenc où j'ai vécu dans ma jeunesse et que, pour éviter d'erronées prononciations, j'écris Hodan comme Raoul de Hodan, à vous qui êtes resté dans votre coin de La Neuville et à qui sont familiers tous ces noms de bourgs et de hameaux de notre pays d'Oise, Savignies, Marissel, Le Détroit, Lhéraule, La Place, Hanvoile, Villembray, à vous grand paysan et grand poète, à vous à qui nous devons tant pour avoir au-delà des frontières porté haut le renom de France, à vous qui maintenant vous courbez sous le poids de tant de difficiles jours, j'offre ce que puis offrir, ce campagnard bouquet de rimes, en signe de vieille et fidèle amitié.

Et je le fais ce jourd'hui, 5 avril 1944, sans attendre que paraisse ce livre, car qui sait quand il paraitra, si jamais il parait.

I

Roulez, affûts; roulez dans le brouillard :
Un essieu grince contre un mur
Et la rose oubliée tombe dans la poussière;
Un artilleur qui s'arrête pour boire,
Ebloui par l'azur
Lève son quart;
Le galop des chevaux s'accélère
Et dans le creux du val
Le convoi bleu s'égare;
Jean de Hodan dormant sur son cheval
S'en va-t-en guerre.

II

Jean de Hodan a tout trop long
De la racine du cheveu
Jusqu'au talon,
La jambe pour le pantalon
Et le bras pour la manche;.
Jean de Hodan a tout trop long
Mais il n'en a cure;

Et bien calé sur l'étrier
Dans son dolman haut boutonné,
Il regarde le monde entier
De ses yeux purs,
Et sans vergogne laisse pendre
Autant qu'il veut
Entre ce couple de pervenches
Le fuchsia vivace et tendre
De son nez.

III

La route tourne entre bouquets
De bois, de trèfle et de prairies,
Et puis s'engage le long de maisons
A pignons et lézardes;
Le trompette éclabousse le bourg sans raison;
Les fanions dansent aux mousquets
Et les soldats ensommeillés feignent l'entrain;
Tranquille sur son cheval gris
Jean de Hodan ferme l'arrière-garde
Sous les regards de trois gaillardes;
Mais Jean de Hodan ne s'attarde à rien.

IV

L'invalide coiffé
De son bonnet à gland
Brandit sa béquille et ne rêve
Que plaies et bosses;
En caressant son pot
De bière
Au petit café
Le clerc de notaire
Fanfaronne et piaffe;
Au trot caracolant
Du fantasque carrosse
De la fée Carabosse
On franchit mers, fleuves et grèves;
On se rit du Mont Blanc,
L'Everest n'est plus qu'une fève
Et le Vésuve qu'une rose
Ou qu'un coquelicot;
Un adjoint héroïque
Sans réplique dispose
De tous pays d'Europe,
D'Asie et d'Amérique,

Comme d'œufs à la coque;
Et sur les cartes coloriées du plus beau rose
Des géographes,
Des doigts diligents piquent
De victorieux drapeaux.

V

« D'où es-tu? — De Hodan. — Et toi? — De Savignies. »
Tous deux se taisent
Joyeusement surpris,
Et sentant aussitôt le prix
De se savoir voisins au pays d'Oise,
Déjà les deux compagnons d'armes sont unis.
Celui de Savignies dégoise :
« Vivent les garçons!
Tous les autres sont bons
A lier! »
Pour un instant Jean de Hodan se tait,
Puis gauchement d'un vieux carnet bruni
Tire un portrait,
Un portrait neuf de blanche mariée.

VI

On bivouaque, on repart, on va sans savoir où;
A refaire demain le chemin fait hier
On tournique autour de la terre;
Un percheron gris pommelé s'ébroue,
Se cabre et fait la roue
Dans le ciel;
Un brigadier qui grogne accourt
Avec sa trique;
Celui de Châteaudun se cramponne à la selle
Et Jasmin d'Avignon rêve mélancolique :
Que font donc celles
En gracieuses nippes,
Laure, Jeannette, Annie,
Qui dansaient sur le pont tout le jour
Et la nuit?
Le capitaine en tête de la compagnie
Fume sa pipe.

VII

Voici le pays plat
Avec des voiles dans les champs;
A peine un arbre çà et là,
Et là-bas un moulin à vent;

On fait halte au bord du canal;
Jean de Hodan
Avec celui de Savignies
Entre à l'estaminet paré de volets verts;
Les pots tintent contre les verres;
Les jurons qui se croisent s'encanaillent;
L'aubergiste s'affole et la fille rougit;
Mais nul Français n'entend
Le ramage des bonnes gens.

VIII

On chevauche toujours.
Dans le ciel fin
Et verdissant de mars
Un oiseau roux s'enfuit à tire-d'aile;
Les casques pèsent,
Les doigts aux rênes sont plus gourds
Et sous les nez en fleur les moustaches s'enchâssent
De pendentifs de glace.
Trimballant une masse
De matelas, de chaudrons et de chaises,
Une charrette à foin
Cahote et passe;
Un paysan soufflant mène sa haridelle;
L'ennemi n'est pas loin.

IX

Alors Jean de Hodan regarde en sa pensée
Les arbres bien taillés tout autour de la place
De son village;
Il regarde le toit de tuiles
Et la croisée aux géraniums;
Il regarde le pot de grès
Ainsi qu'à l'ordinaire
Empli de cidre blond,
Et la faïence bleue entre les pommes jaunes;
Il regarde la flamme écarlate
Et le beau cou penché
Portant si beau visage.
Ainsi tranquillement cheminant
Jean de Hodan longtemps rêvasse,
Mais tout à coup dans l'air éclate
Un coup sourd comme un coup de tonnerre
Et son cheval qui tremble fait un bond :
« Allons, Joyeux, murmure-t-il,

Allons, allons!»
Et ce disant il serre les jarrets,
Puis doucement caresse les poils frissonnants
De la crinière.

X

Où allez-vous, beaux régiments de Flandre,
De France et d'Angleterre,
Où allez-vous en houppelandes
Couleur de feuilles mortes,
De couleuvre et de rat?
Où allez-vous, gais escadrons d'élite
Dans la brume de la campagne;
Et vous ceux d'Allemagne
Avec vos cœurs en cuir de bottes
Dessous le vert-de-gris de vos dolmans gris-vert,
Où allez-vous si vite?
Où vas-tu, toi qui portes
Dévotement et levant haut le bras
La pourpre du drapeau;
Où allez-vous, farauds enseignes,
Affrontant vos soies d'or, d'émeraude et d'ébène;
Et vous, où allez-vous, étourdis fossoyeurs,
Soudards, servants et fantassins,
Prêts à creuser vos propres trous?
Voici le temps des aveugles sans nom
Bourdonnant en farouches essaims;
Voici venus du bout du monde tous les fous;
Voici le clair matin où tinte le canon;
Voici que sonne l'heure
Des assassins :
Mon Dieu, dormez-vous?

XI

L'azur est plein de tourterelles
A qui les obusiers font des nids de fumée;
Toute bise du Nord est apaisée;
Du plus profond des creux
De la plaine,
Les artilleurs sur chaque armée
Lancent leur grêle
De dahlias et de fusées;
Et juchée sur l'oiseau magique de métal
Qui fait tourner en rond sa queue,
La reine décrépite du bal,
La Mort dans le ciel se promène.

XII

Jean de Hodan est derrière une butte,
Au milieu de la lande
De genévriers et de romarins;
Le givre brille,
Et bien que le coteau monte fort peu,
On ne découvre rien
Que la dentelle bleue
Et les fines volutes des brindilles.
Le canon mince danse son lent va-et-vient,
Comme un nigaud de sarabande
Haussé sur ses orteils,
Et le lieutenant pointe on ne sait quoi.
Pourtant tous les servants s'affairent,
Quatre à quatre.
Pour le savant quadrille
Des bracelets d'acier et des solides croix
De fer,
Et le vacarme roi crève les fleurs d'ouate
Des oreilles.
Mais tandis que là-bas les fusils claquent,
Que les obusiers lourds grondent dans leurs repaires
Et que les folles machines à coudre
Des mitrailleuses
Dévident leur tic tac,
Bien allongé par terre
Et posé sur les coudes,
Très longuement Jean de Hodan s'amuse à voir
Une bête inconnue et merveilleuse,
Un insecte tranquille et superbe
Dans sa cuirasse d'or cloutée d'étoiles noires,
Monter jusqu'à la pointe d'un brin d'herbe.

XIII

Et lors au beau milieu
Du grand jeu de tonnerre
Des tambours de la Mort,
Jean de Hodan entend hennir Joyeux.
Car mordillant leurs mors
Et secouant à l'envi leurs lanières,
Tous les chevaux de l'escadron
Au bois voisin s'agitent
Et sous les arbres font
Des pas de gigue.
Par la ravine

Jean de Hodan s'en vient vers eux :
« Hé! là, hé! là, mon fils joli,
Hé! là, Joyeux,
N'as-tu pas honte d'être si peureux?
Ne sais-tu pas que je suis près de toi? »
Et il passe et repasse ses gros doigts
Tout le long de la tête fine
Aux larges yeux
Humides de tendresse et de mélancolie.

XIV

Chevaux, percherons bleus ou noirs arabes,
Humbles valets de ferme,
Fiers palefrois de damoiselles
Ou voltigeurs de haute école,
Chers muets camarades
Qui trouverez demain le terme
De vos caracolades,
Et plus jamais n'aurez besoin d'avoine,
Méritiez-vous tel carrousel?
Joyeux regarde encor son maître qui s'éloigne;
Il le voit s'enfoncer au loin contre la pente
Presque insensible de la crête;
Il le voit dans l'air gris disparaître,
Et puis baissant pensivement le col,
Il rentre en son attente.

XV

Mais quand Jean de Hodan revient,
Son cœur s'arrête :
Sur les feuilles jaunies,
Très pâle avec du rouge éclaboussant la tempe
Un canonnier gît étendu,
Et c'est celui de Savignies.
Jean de Hodan tout en souci
Près de lui s'est agenouillé :
« Qu'est-ce que tu as, mon vieux? M'entends-tu?
C'est moi ton copain de Hodan;
Tu ne vas tout de même pas crever ici
Comme un chien? »
Et il lui verse entre les dents
Le vin de son bidon rouillé.
Or l'autre qui relève un peu la tête
Répond mi-souriant et mi-songeant :
« Ne te fais donc pas tant de bile, Jean;
Ce n'est qu'une écorchure, ce n'est rien. »

XVI

Et cependant de son oiseau
Mécanique,
La vieille garce en joie,
La Mort avec sa paire de lunettes
Suit la bataille.
C'est un jeu de marionnettes;
Les mortiers ont l'air de fétus
De paille;
Les armées plient comme roseaux;
la fourmilière en ses paniques
Au clair soleil tournoie,
Et seuls les chars aux carapaces
De scarabées et de tortues
En grosseur passent
Panurge et font la nique
Au père Ubu.

XVII

Quel clerc subtil soutient que rien ne vaut
Le don de se griser
D'une rose,
Ou de sentir glisser en soi
La fraîcheur du matin ou la douceur du soir?
Est-il encore au monde un enfant assez sot
Pour le croire,
Ou pareille vieille oie?
Allons, accourez tous,
Seigneurs, bourgeois ou paysans,
Et toi aussi puceau qui n'oses
Oublier un baiser :
Bon vent vous pousse :
La Mort vous offre sans compter
Ses fastueux présents,
Le bonheur d'être en terre porté
Au son de la trompette et des fifres agiles,
Ou le précieux sort de pourrir sous l'argile
Soldat sans nom déchiqueté,
Ou mieux, l'unique gloire
D'être à jamais sous le portique usé
Le héros inconnu qui repose
Dans son lambeau de soie.

XVIII

De la Sambre à la Meuse
Et de la Marne au Rhin

S'illumine le bal des ardents;
Tous les cymbaliers ivres du Néant
Rythment la danse;
Les généraux charmés en s'inclinant
Reculent, puis s'avancent;
Les artilleurs ravis fauchent les blés
Des baïonnettes,
Et battant de nouveau le refrain
Dès que la place est nette,
D'infatigables boute-en-train
Recommencent;
A chaque salve des canons les rangs
Des régiments se creusent,
A chaque salve croulent tours et boulingrins,
Et comme dans une pavane bien réglée,
Bien en mesure cent mourants
Font leur dernière révérence,
Puis sur ces pantins gris la nuit féerique étend
Son linceul étoilé.

XIX

Plus rien ne bouge dans la plaine,
Il se fait tard,
Et si quelques fusils qu'éveille le hasard
De temps à autre aboient aux carrefours lointains,
On les distingue à peine;
L'écho seul en prolonge
Le sabbat ténébreux,
Et les veilleurs ensevelis dans le brouillard
Ne voient venir vers eux
Que la patrouille aux armes d'or éteint
De leurs songes.
Mais tout au fond de la campagne
Et fleurissant une croisée
De sa rose de feu qui chancelle
Au dehors
Et lentement se fane,
L'unique chandelle
Persiste à s'user
Alors que tout dort.

XX

Quelqu'un est là sur la table accoudé
Dont l'ombre tout le long du mur monte;
Un reste de pourpre entre les landiers
De fonte

Flambe à demi,
Vacille et meurt;
Sur la terre battue
Quatre artilleurs
Sont endormis.
Un ronfleur a troublé le silence;
La chandelle danse,
Un papillon bariolé tremble
Et la souris trotte dans son coin,
Mais le rêveur assis ne les voit pas.
Il étend sous la table ses jambes,
Empoche son cornet de tabac
Et dans son mouchoir jaune se mouche;
Puis le nez contre un bout de papier
Il fignole avec un tendre soin
Le réseau de ses pattes de mouches.

XXI

« Ma chère maman :
Je vais bien, je n'ai pas froid, la soupe est bonne;
Le pain est comme du gâteau
Et nous buvons tous du vin pur;
Ainsi ne te fais pas de tourment.
Je suis logé dans un château
Magnifique,
En pleine Argonne;
Les matelas sont un peu minces,
Mais on est entre de bons murs
Et nous dormons comme des princes.
Je me goberge en compagnie
D'une clique
De francs lurons;
Il y en a même un de Savignies.
Tu peux bien croire qu'avec des gaillards comme eux
Jamais les autres ne passeront;
Sois donc tranquille à la maison, maman,
Et sûre que je ferai de mon mieux
Pour que tu n'aies pas chez toi d'Allemands.
On se bat tous les jours
Et même la nuit on se bat;
On tire tant à tour de bras
Que je serai sans doute à moitié sourd
Quand je reviendrai.
Mais si je ne revenais pas,
— Je sais que ce n'est là qu'une sottise —
Demande je t'en prie au curé

De dire en notre église
Trois messes basses
Pour ton enfant;
Demande je t'en prie à ma femme
De ne pas trop vite m'oublier;
Et surtout souviens-toi que je te défends
De pleurer.

Adieu, maman : ton fils qui t'aime et t'embrasse. »
Et laissant une ligne
En blanc sous une larme,
Dans un paraphe entortillé
Jean de Hodan signe.

XXII

Madame à son balcon regarde
Le beau feu d'artifice lointain
De minuit,
Voit dans le ciel descendre une lune blafarde,
Voit sa ville qui luit
Et mire ses murs clairs dans le fleuve d'étain,
Voit s'allumer partout des hérissons de poudre
Et des lampions multicolores,
Voit l'éclat des obus au cœur de la Grande Ourse
Et le clignotement d'yeux magiques dans l'ombre,
Voit une fusée verte au terme de sa course
Se défaire soudain en parachute d'or
De jonquille et de pourpre.

Madame à son balcon s'attarde,
Et malgré le tambour de la Mort
Déroulant le ronron de son trémolo grave,
Et la musique sourde
Des bombes,
Elle frissonne à peine
Sous le pyjama bleu.

Cependant tout s'apaise peu à peu;
Le veilleur aux oiseaux décroche son fanal,
Et seul tout au fond de la plaine
Et fleurissant le décor noir,
L'incendie brûle encore.
Alors avec un bruit ronflant d'hélice
Un chasseur allemand s'en revenant du bal
Au-dessus des toits glisse
Serré dans son corselet gris,

Et Madame perdant toute gloire
Se sent prête à s'enfuir à la cave
Comme souris.

XXIII

Noir et rouge.
La pie est sur le peuplier,
La grange brûle.
Le paysage vermillonne;
Autour du pendu
La flamme se tord
Et tous les rats courent.
Contre l'arbre lié
Celui qui désormais ne pourra voir
Personne,
Le grand paysan mort
Garde les yeux ouverts.
Cuisse à l'air
Et menton dans la boue
La fermière
Comme une dinde dans sa cour
Est étendue.
Un oiseau sifflote, une fille hurle
Et des voix chantent dans un bouge;
Rouge et noir,
Noir et rouge :
Dans la sérénité du soir
Le clairon sonne.

XXIV

Fuyards. Soldats sans fusils. Guimbardes.
Tous les gens du monde sur la route,
Bourgeois bourrés d'or et piteux drôles,
Porteuses de marmots et de hardes,
Bancals et perclus
Blessant leurs pieds meurtris
Aux couteaux des cailloux.
Seuls les pourceaux vont en carriole;
La chèvre broute
La pointe des buissons fleuris
Et l'âne l'herbe des talus;
On dirait un cortège de joie
Où le bonheur flâne et s'attarde
Au milieu des fous.
Mais brusquement brisant les rêveries

Claque le vacarme de la mitraille;
Des paquets de bonshommes choient
Comme poupées molles de paille :
Trouant de son fuseau le ciel de soie
Un bombardier joue.

XXV

Par un chemin perdu sous bois,
Sans un seul mot,
Sans un seul chant,
Vont chevauchant
Un lieutenant et trois tringlots.
Après la débandade.
Cavaliers aux tristes figures
Et cœurs maussades,
Ils s'affaissent de tout leur poids
Sur la selle de leurs montures.
Oreilles à terre
Et faisant parfois sonner son grelot,
Un basset sans maître
Les suit.
La vie vaut-elle maintenant
Plus qu'une fève?
Où sont tes rêves, lieutenant?
Le pas des chevaux dans l'herbe se perd;
Mais n'y a-t-il nul autre bruit?
Le chien aboie
Et tous s'arrêtent;
Celui de Savignies pose un doigt
Sur ses lèvres.

XXVI

Un invisible ennemi bouge;
Feuillages froissés,
Branchages qu'on brise,
Et tout aussitôt rafale
De mitraille et de balles.
Et comme le lieutenant tourne bride,
Un habillé de vert
Surgi du bois
Se jette au mors;
D'un coup de mousqueton
Jean de Hodan l'abat;
Les chevaux sautent par-dessus le mort,
Et tout enveloppé des mouches grises

D'acier,
Le peloton
Rosée aux fers
Détale.

Mais tout le jour Jean de Hodan revoit
Son Allemand aux cheveux rouges
S'écroulant les mains vides
Au travers du sentier.

XXVII

Ainsi vont-ils
Pris aux fils
Du destin hasardeux,
Se tenant tous cois
Quand le basset jappe,
Devinant embusqués en tous coins
Mille assassins
Masqués de soir et de velours,
Sachant que tout est piège à sots,
Bouquets fins d'arbrisseaux,
Murs obliques
Et buissons
De cornouillers,
Sachant que toute route est chausse-trappe
Et que la Mort est là qui rôde
Et qui ruse autour d'eux;
Mais quoi?
Un déclic,
Et visages et roses s'effacent
Pour toujours;
Une chiquenaude,
Et voici déjà finie la chanson,
Et voici déjà la farce
Des rires, des bouteilles et de l'amour
Sans rémission jouée.

XXVIII

Avec une tulipe de pourpre au poitrail
Et l'agonie au fond des yeux,
Un cheval est gisant sur le pré.
Et c'est Joyeux.
Agenouillé Jean de Hodan le panse en vain
De son bouchon de paille;
Celui de Savignies qui l'entend soupirer

Répète : « Viens, Jean, viens. »
Libre, l'autre cheval se grise d'herbe.
Mais Jean qui voit Joyeux dans un sursaut dernier
Raidir l'arc des jarrets,
Ne peut absolument l'abandonner.
Il songe aux étourdis départs
De jadis;
Il songe aux cavalcades dans la plaine
Ou la forêt,
Aux haltes à l'auberge ou près des mares,
A l'épuisante randonnée
Où de Lorraine en Picardie
Cheval et cavalier
Par l'effort et l'amour magiquement liés
N'étaient plus qu'une bête à six pieds.
Et longtemps regardant
Celui qu'il vient de perdre,
Son loyal compagnon à jamais immobile,
Jean de Hodan,
Un pleur récalcitrant perlant aux cils,
Dans sa peine inutile se morfond.
Mais à la fin celui de Savignies l'entraîne,
Et l'un tenant les rênes,
L'autre en croupe, sans selle,
Et la jambe pendante, ils s'en vont.
Un vol de corbeaux tourne dans le ciel.

XXIX

Jean de Hodan dormant sous les étoiles rêve :
Avec son escadron, en son village il passe,
Et les quatre tambours battant à qui mieux mieux,
Sans nulle peur que leur peau d'âne crève,
Fiers comme des paons bleus, font le tour de la place.
Derrière, au premier rang, droit sur ses étriers,
Trois galons d'or au bras, car il est capitaine,
Suivi de l'adjudant,
Des brigadiers
Et des gais maréchaux des logis,
S'en vient Jean de Hodan.
Son village est là tout entier
De joie et de drapeaux enrubanné.
Salut et révérence aux plus anciennes,
Et franc sourire aux plus jolies.
Au milieu des visages cherchant
Celui de sa Julie,
Jean de Hodan s'avance

Et tout à coup la découvrant s'arrête,
Et son cœur entre en paradis :
Il n'est pas de marquise pareille.
A vos affûts, servants et canonniers,
Et vous, sonnez aux champs,
Trompettes!
Un vibrant tintamarre écorche les oreilles,
Ramage d'éclats et bruits sourds :
Bataille ou fête?
Jean de Hodan encor tout engourdi
Ouvre les yeux au jour;
Vingt ou trente Allemands l'entourent :
Prisonnier!

XXX

Dès lors, te voici traînant la godasse
Par monts et vaux,
Par routes et ravins,
Tout comme un fantassin,
Tes grosses mains ballant le long de tes échasses,
Entre Potiron et Bidasse,
Pauvre artiflot.
Trois par trois, nez en fleur et l'âme en peine,
Et tous gardant regards à terre,
Tirant l'un après l'autre un pas
Qui n'a plus l'air trop militaire,
Troufions simples mêlés aux sergents,
Vous allez où l'on vous mène
Sans fifres ni branle-bas,
Et c'est la fin de l'histoire.
Enfants d'Arras et de Quimper,
De Carpentras et de Béthune
On vous a cueillis comme prunes,
Ou poires,
Et vous êtes en male fortune
Au rendez-vous sans gloire,
Les Thomas, Les Jacques et les Jean
De la lune;
Il n'y manque même pas
Lidoire.

XXXI

La route est longue assurément jusqu'en Bavière
Ou jusqu'en Brandebourg;
Pendant des jours

Et des semaines
En file interminable de dindons
On a marché.
Les souliers sont fleuris de poussière,
Les semelles fourrées de chardons
Et les fémurs rentrent dans l'abdomen.
Mais à peine découvre-t-on
Le paysage en deuil;
En leurs pensées
Les prisonniers moroses
Déjà sont enfermés;
Villages sans clochers,
Cheminées sans fumée,
Maisons sans vitres ni vivants,
Croisées sans roses,
Arbres sans feuilles,
Cadavres, cendre et pourpre adossés aux fossés,
Autant en emporte le vent.

XXXII

Enfin le vert.
Après tant d'écarlate et de suie,
De giroflée, d'ocre et d'étain.
Jamais on n'avait eu tant désir qu'il pleuve
Sur cette lande desséchée de toute sève,
Sur ce terrain sans fleur
Et désolé d'enfer
Eteint.
Mais vous voici soudain,
Azur et vert
Versant sur tous les cœurs
Et sur les lèvres
La rosée de votre fraîcheur.
Le chemin creux dans l'herbe suit
Le bord d'un large fleuve.
Est-ce le ciel ou l'eau?
Dans le brouillard se croisent
Les oiseaux des bateaux,
Et sur la rive lointaine s'élève
Un pays de fantômes taillés dans l'ardoise :
Châteaux forts dans la brume massés
Avec au centre
Tours à créneaux et murs de ronde
D'où commence à descendre
La sombre troupe étincelante
Des géants prêts à fondre

En armures d'acier.
Mais dans l'air embué que le soleil irise
Les fantasmagories s'évaporent;
Et tandis que le rideau épais
S'écarte peu à peu,
Le merveilleux monarque
Au masque d'or
Fait du paysage un bouquet
Rose et bleu.
Le pont par-dessus le fleuve lance son arc
Et la ville sur l'autre quai
Se dresse éblouissante avec ses trente églises.
Alors le cortège des croquenots
Sur l'arche lentement s'engage
Et par-dessus le parapet
Jean de Hodan regarde au fond de l'eau
Remuer les images.

XXXIII

Cage à pourceaux roulante :
Voyageurs désormais sans billet
Les prisonniers avant décès
Encaqués par paquets là dedans,
Les froussards et les as,
Les éveillés et ceux qui ronflent
Se trimballent sur le ballast.
Ou roule : pour quel autre triomphe?
Nul ne s'en vante.
On roule : depuis combien de temps?
Nul ne le sait.
Perçant le ronron sourd
Une roue grince et crie;
Il fait noir comme dans un four
Et ça ne fleure pas l'œillet
Ni le benjoin.
Par la fente
De la paroi
Celui de Savignies voit au dehors
Ce qu'il voit :
Vert, rouille et gris,
Haies défilant sur vingt-cinq rangs,
Arbres qui courent,
Forêts, plaine et collines chavirant;
Emeraude, tourterelle et perdrix.
Quelqu'un gémit sans halte dans un coin;
Jean de Hodan sur quatre brins de paille dort.

XXXIV

« Ne geins donc pas comme un enfant de troupe,
Grégoire,
Et ne grogne pas sans cesse
Parce qu'il n'y a que de l'eau à boire
Et que tu trouves plus d'eau que de graisse
Dans la soupe.
Allons, ne fais pas l'iroquois :
Que t'importe qu'autour de ta panse
Ta ceinture soit un peu raccourcie;
Te plaît-il tant d'être à l'étroit?
Demain nous partirons du pied droit,
Demain nous tirerons notre révérence
Aux agneaux de ce pays-ci
Avec leurs triques, leurs fusils
Et leurs pitances;
Et vive la République,
Grégoire,
Ou vive le roi,
Comme tu voudras :
On ne se bat plus en France.
Mais quoi, vous tous, mais quoi?
Ne pouvez-vous m'en croire,
N'as-tu plus d'oreilles, sergent,
Es-tu devenu sourd, mon fils?
Et toi, ma vieille bourrique,
Et toi, qu'en dis-tu donc, Jean? »

Mais en ses larges mains plongeant
Son long crâne au poil rouge emmêlé,
Jean de Hodan ne répond rien.
En tenue de grenouille aux yeux ronds
La sentinelle, cartouchière au ceinturon,
Monte la garde;
Derrière le réseau du barbelé
Le soir se farde
Ainsi qu'un comédien pour un théâtre chimérique;
Puis peu à peu l'heure des songes vient,
Et sur le camp barré de l'étendard prussien
L'aigle noir de la nuit met sa griffe d'argent.

(à suivre.)

THÉOLOGIENS AMATEURS

par ALAIN

« *HISTOIRE DE MA VIE* », *DE GEORGE SAND*

Le 19 août 1943. — Je puis à peine écrire ce que je pense de l'auteur de *Consuelo;* je lui trouve du génie, et encore plus dans ce vaste tableau de son temps qu'elle nomme *Histoire de ma Vie.* Je ne peux m'empêcher d'y voir comme un roman de Balzac. Ce qui m'a porté à faire ce rapprochement, c'est que Balzac est, parmi les auteurs contemporains, celui qui est ici le plus largement représenté. Le portrait de Chopin est encore supérieur. Mais que dire de l'ensemble?

J'y trouve une abondance de style et d'idées admirable. J'y vois deux parties. D'abord la biographie privée de George Sand, où il y a un tableau fort agréable du Couvent des Anglaises, notamment un récit de la vie et des vertus de sainte Hélène, la sœur converse. Je recommande ce passage et les environs à ceux qui s'intéressent à la théologie intime. Ces difficiles questions sont secouées avec vigueur par la sœur Aurore; et cela fait penser au *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Toutefois, dans le livre de Mme Sand, je n'ai pas eu le plaisir de voir traiter cet auteur, essentiellement traître, comme je le voudrais. Au reste, il n'est pas trop loué, on y voit son patelinage de vieux critique.

La deuxième partie devient un travail d'histoire très largement fait, et orné de portraits sublimes, comme celui de Marie Dorval. C'était une actrice de mélodrame. Tout cela m'a enlevé d'enthousiasme. J'y étais préparé, car ma vieille amie, Mme L..., admirait George Sand à fond et ne se trompait point. A coup sûr, George Sand fut une femme de génie, qui resta modeste dans son petit coin. J'ai ailleurs écrit avec bonheur sur *Béatrix.* J'ai aimé Félicité des Touches sans penser que j'avais d'autre part sous ma main les Mémoires

de Félicité, qui sont l'ouvrage dont je parle. Il y avait de quoi sauter (littérairement parlant); car qui ne voudrait avoir cette espèce d'intimité avec Camille Maupin? Au reste, cette partie historique est entrecoupée par les fantaisies de Mme Dudevant et de sa noble mère. Sans compter que tous les personnages du socialisme français suivent cette histoire et conseillent utilement la naïve Aurore Dudevant, toujours affairée autour de ses deux poussins.

LES SERMONS DE BOSSUET

Le 20 août 1943. — Je me suis jeté courageusement dans les *Sermons* de Bossuet, qui me sont revenus de la campagne. C'était un peu difficile, mais je suis habitué de longtemps à ces lectures-là. Après tout, Bossuet n'est qu'un cartésien mystique, tout préparé aux paradoxes de la foi par les paradoxes de la philosophie. Mais enfin on est moulu, comme après une ascension.

Si je me recueille un peu maintenant, je trouve à remarquer dans Bossuet non pas du tout une démarche majestueuse et de hardies périodes (« Celui qui règne dans les cieux », etc...), mais au contraire une nudité et une naïveté qui écrasent. On se prépare à un effort, et il s'agit d'une pensée enfantine. Chose étrange, Bossuet prend tout à la lettre; et la lettre, ce sont les plus subtils des Pères, et les plus tendres et les plus confiants, tels saint Augustin et Tertullien. Certes, ils ne vont pas par quatre chemins. Mais cette doctrine gallicane que je vois se dessiner est bien isolée parmi les hommes et au-dessus de la pensée ordinaire. Il est certain que George Sand, cette intrépide théologienne, est bien au-dessous de Bossuet. Toutes mes notions sont changées. Un bénéfice à remarquer pour la République, c'est que Bossuet, quand il parle au roi, c'est-à-dire toutes les fois que le roi est présent (on sent par le ton si simple que chacun s'y attend et le roi lui-même), alors Bossuet est d'une franchise assez rude qui est très noble, et absolument comme si le roi n'était qu'un petit collégien, à M. de Meaux confié. Or il s'agit d'abaisser la Cour devant l'Eglise, et de montrer le plus franc mépris pour les puissants de ce monde; le roi est sommé de monter au ciel et d'abandonner sa majesté. C'est lui qui, par cette démarche d'un vrai chrétien, doit, dans les crises, accomplir la séparation des ambitions et des projets de la terre, et guider son peuple vers la vie éternelle.

Et cette vie éternelle n'est qu'abandon et humiliation volontaire devant le Christ. Les leçons du Calvaire sont développées sans aucune précaution. Le Christ nous a donné l'exemple de quoi? De la souffrance, du supplice et de la faiblesse. S'il a fait ainsi, c'est qu'il l'a voulu. « Croyez-vous, dit-il, qu'il ne m'était pas facile de faire venir quelques légions d'anges? » Il ne l'a pas voulu. Il a refusé cette gloire militaire qui aurait enthousiasmé les fidèles. Il ne l'a pas voulu; pourquoi? Parce qu'il prévoyait le péché d'orgueil qui se serait élevé dans l'Eglise naissante. Et à vrai dire j'ai été très surpris quand j'ai compris qu'il ne faisait aucune concession aux âmes faibles qui voudraient bien un peu de pompe et de gloire terrestre. Certes, il est bien dur, ce Dieu qui ne permet pas même l'ivresse du triomphe de la vertu. Mais ici je ne peux que décrire; lisez les textes qui sont violents et monotones; je n'ai pas pu encore prendre cette fureur des prophètes et ce mépris des grands de la terre pour mon compte. Il me faudrait la sévérité bien connue du Maître. Mais elle s'est affaiblie peut-être, et je ne vois que le terrible Lagneau qui puisse penser encore à humilier le garçon triomphant par ses propres moyens et ne pensant qu'à insulter les pouvoirs.

Je reprendrai cette idée. Il est clair que dans nos temps et depuis la Croix il s'est fait un renversement des valeurs, qui a annulé en moi des sentiments que je croyais nobles. Il est clair que quand je me suis irrité de voir que Lagneau n'aurait pas une faveur, j'étais faible et idolâtre. Je le savais et je me domptais, et, soyons franc, c'est alors qu'a commencé la gloire de Lagneau. Oui, c'est alors qu'elle a commencé par la peinture d'un plein mépris, dans ce grand homme, pour ses propres triomphes. Et la pensée, c'est cela même. Ainsi par un mouvement impétueux, imité par Léon Letellier, nous avons tous été délivrés de vanité et d'orgueil. Car notre Maître ne permettait pas qu'on tînt compte de l'opinion des puissants, même favorable. C'est ainsi que je ne puis pas dire qu'il ait jamais fait, ni même supporté dans son propre silence, l'éloge de Boutroux. Pas plus l'éloge de Jules Lachelier; mais ici il y a plus à dire, c'est que l'inspection d'un homme si évidemment favorable est devenue une discussion assez aigre sur Platon (*Le Sophiste* et les plus hautes catégories, être et non-être, un et multiple, etc.). La force de Lachelier fut toujours de bien connaître les

textes, comme un bon élève qu'il était. Lagneau fut donc battu (récit de Marcel Renault, qui attendit en vain le triomphe militaire de l'Esprit). Remarquez que l'Esprit méprisa tout par sa présence incontestable sur le front immense et architectural. Et que voulait donc de plus Marcel Renault? Il ne devait rien vouloir; mais plutôt il devait savourer l'excuse continuelle du disputeur, qui penchait son front docile et affectueux; mais l'Esprit ne le regardait seulement pas! L'Esprit se jetait dans la modestie infinie; l'Esprit craignait le pédantisme, et faisant comprendre tout cela à trente enfants, rien ne pouvait atteindre ni diminuer l'admiration en eux, non pas de la dispute, mais du haut et modeste Maître. Et voilà un tableau bien nuancé du mépris de Lagneau pour soi; ce qui atteignait tous les autres. Alors on comprenait que Lagneau n'obtiendrait jamais rien. Entendez-vous cela? Je crois en vérité qu'il aurait refusé le poste que je désirais pour lui à l'Ecole Normale. Partout où je vois notre Maître, je le trouve animé de fureur devant toutes les ambitions. Nous voulons que les valeurs triomphent; mais Lagneau veut que les valeurs triomphent par ceci qu'elles sont méprisées par essence (car l'essence est supérieure à l'accident). Me voilà sur la limite de la subtilité. Vais-je louer Lagneau de ce qu'il ne savait pas faire la classe? Sa gloire était logée justement ici. J'avais tristement raison quand, poussé par Léon Letellier, j'étais forcé de publier la leçon sur l'existence de Dieu; laquelle, certes, n'est pas bien faite, mais éclate d'un éclair : « Dieu ne peut être dit exister. » Cela suffit bien à sauver cette leçon, et c'est par là que mon travail eut sa récompense. Mais comprendra-t-on assez combien je jugeais ce travail insuffisant? Car il est vrai que j'eus de l'orgueil; mais il était sauvage en moi; cela je le sais; si je l'avais su de même de tout effort de conscience (je le savais d'Hamelin, dont il existe un *Descartes* nul!), j'aurais été le vrai penseur de tout cela. Je m'arrête ici, au bord d'un abîme de subtilité.

On trouvera dans mon *Journal* un chapitre sur le *Manceau,* qui est bon. Je veux y faire comprendre comment mon grand-père et mon père jugeaient sans façon que la désapprobation ne comptait pas pour eux. Je suis ainsi; je connais la question. Ce n'est pas que je me méprise moi-même; non! C'est que je n'estime pas beaucoup l'autre. Mais encore oui! Je l'estime beaucoup; je le veux mon égal et mon frère. Que pourrait-il souhaiter de plus? Eh bien! Là se trouve en fron-

tière l'impartialité incorruptible et l'impossibilité de flatter. On n'y pense seulement pas. Et c'est ce genre de fidèle qui fait l'Eglise de l'Esprit (si j'ose dire); en sorte que la fureur de l'Esprit se divise et passe dans les fidèles, d'où elle revient déchirer son autre part, et louer le Maître, si elle pouvait, par des invectives silencieuses. C'est là que se trouve le niveau de la gloire.

Ces remarques peuvent éclairer la charité en effervescence. Toujours est-il assez clair que les crises de l'esprit tiennent toutes à un effort d'impartialité et à un besoin de louer les jeunes. Mais cela les irrite, d'où la menace de nouvelles injustices. Et nous n'en sortirons jamais. Mais plutôt éternellement nous en sortons. Eternellement nous nous délivrons du repentir. Voilà le grand mot. Le repentir offense l'Esprit; il semble croire que l'Esprit a besoin d'un pardon; mais cette apparence est commune à toutes les gloires. Je pense que tout est clair maintenant et que mon Bossuet se trouve bien campé devant Louis XIV.

Un Père de l'Eglise a dit que « tout pécheur est ennemi de son âme ». Autre manière de dire encore la même chose, c'est que tout homme a horreur de penser; il s'en croit indigne; mais il doit pourtant penser. Il n'y a qu'à se représenter l'union étroite de l'Esprit et des plus sales parties du corps pour comprendre la réflexion, suivie de si près par sa sœur la fureur. Il faut entrer dans l'éternel, ce qui est oublier. L'âge nous y conduit, à nous pardonner. C'est cela que nous apprenons le dernier. Les jeunes ne savent pas se pardonner. Il leur semble que l'Esprit offense l'Esprit, dans ces petits espaces où la cause produit des milliers d'effets. Dès qu'on a conscience de cela, on ne peut plus se pardonner la moindre pensée. Et ce fond d'irritation est dépeint par Bossuet avec une application et des répétitions qui font voir que la chose est encore obscure pour lui. Tel est le foyer de charité. Ici encore les méprises sont faciles. Un jour que j'expliquais très innocemment à Jules Lachelier je ne sais quoi de la pensée des animaux : « Que savez-vous des animaux? » me dit-il avec fureur. Alors je conclus qu'il ne m'aimerait jamais. Je me trompais, car il me fit généreusement ma part plus de vingt fois. C'est une grande prétention que de vouloir être aimé d'un Esprit.

LES CARNETS DE JOUBERT

Le 22 août 1943. — J'ai lu les carnets de Joubert; c'est un livre que j'ai reçu de Gallimard il y a déjà longtemps et qui m'avait intéressé. Je me suis donc mis à le lire. C'est très facile à lire, car ce sont de petites pensées en dix lignes. Cette philosophie est toute claire et directe; Voltaire a passé par là. Mais Joubert a cela de bon qu'il dépasse toujours. Et j'ai cité autrefois une idée de lui sur Dieu à peu près ainsi « qu'on le loue de ce monde qu'il a fait; et quand il ne l'aurait pas fait, ce serait bien beau d'y avoir mis l'homme avec cet esprit qui peut penser tout cela »! Cette pensée donne le genre d'élan qu'on trouve en lui. Sur les auteurs, il a des appréciations qui me frappent beaucoup. Par exemple, sur Platon, il dit des choses exquises. Il dit qu'il a su intéresser ses lecteurs aux incorporels ou idées et qu'ainsi il est le promoteur de toute la philosophie. J'ai trouvé que Joubert connaît bien Locke, et je n'avais connu que moi pour avoir lu réellement cet auteur et en penser comme Joubert qu'il est sans portée et qu'il n'a d'autre mérite que d'avoir fait lire une philosophie négative. Et dire qu'il y a pourtant dans ces *Carnets* une étude sur Kant qui est exacte et qui suffit pour commencer! Ce qu'il fait là, c'est justement ce que j'ai voulu faire dans *Idées* et autres ouvrages. Il évite le jargon; il voit très bien où il va. Par exemple, il définit la vérité d'un objet par l'idée que Dieu en aurait, ce qui ne le mène pas loin de Malebranche.

Le hasard m'a fait tomber ces jours-ci sur un certain nombre de philosophes amateurs, par exemple George Sand, et j'ai ce bonheur de les comprendre très bien et de ne pas les mépriser, ce qui m'avance moi-même sur un chemin difficile et qui est celui de tout le monde. Notez bien que je ne compte pas Bossuet parmi ces amateurs, mais au contraire j'ai trouvé en lui, à ma grande surprise, un maître très subtil qui va au delà du mystère. Enfin! Qu'ai-je demandé à la vie, sinon de m'instruire pour mon plaisir? Une chose m'étonne de mon Joubert, c'est qu'il est très réservé à l'égard de Spinoza; et pourtant il n'a pas peur de Descartes. J'apprends ainsi des choses, et que la grandeur de Spinoza peut bien échapper à quelques-uns. J'ai vu aussi en quoi Joubert s'est trompé, car il lui reproche d'avoir en idolâtrie la méthode

géometrique. J'avoue que l'apparence y est et qu'elle peut tromper. Voici ce qui m'est arrivé bien des fois et ce que mes cagneux entendaient de moi (pour en rire un peu). Je lisais et j'expliquais un scolie; je veux dire que je l'expliquais très bien, j'en trouvais toutes sortes de bonnes raisons. Et je disais : « Serrons les preuves. » Mais à peine avais-je remonté jusqu'à une proposition, après en avoir examiné la démonstration, qui me renvoyait à d'autres propositions, puis à des axiomes et à des postulats et à des définitions (et c'est la méthode que recommande Spinoza à ses disciples), donc, rassemblant toutes ces preuves serrées et les faisant briller aux yeux, j'avouais pour finir que je n'y comprenais absolument rien. Mouvements de gaîté dans l'auditoire! D'où je vins peu à peu à considérer directement toutes les formules de Spinoza, et à les considérer, comme dit Joubert, comme l'expression de l'idée que Dieu en aurait. Et je suis ainsi arrivé par ce moyen à un Spinoza qui n'est pas ordinaire, et qui, plongé en Dieu et se fermant à toute autre voix, consulte la Suprême Sagesse telle qu'elle doit se communiquer à un homme qui sait ce que c'est que l'entendement.

J'ai écrit jadis un petit livre sur Spinoza. Ce *Spinoza* est manqué; c'est pourquoi je l'ai laissé. Toutefois il signifie que j'ai épuisé ce genre de pensée. Je m'en étais tenu à la forme, si tyrannique dans l'*Ethique,* qui est une sorte de logique. Or, pour réparer cette erreur, il faudrait revenir à mon inspiration ancienne, commune à tous ceux qui ont touché à Spinoza. On sait quel est le dessin de l'*Ethique.* Elle commence par les abstractions, et de preuve en preuve, traversant l'étude du vrai, du faux et de la recherche, elle arrive aux passions, qu'elle juge alors d'après les idées, et, s'en affranchissant, l'âme va au bonheur. Hé bien! il faut commencer par les passions, et s'y perdre d'abord, car c'est en allant des passions aux idées que l'on conçoit les idées. Il y a une sorte de salut par les passions, comme Descartes l'a su; et en cela Spinoza est un bon cartésien. J'avoue que cette marche est difficile, car il s'agit de découvrir le vrai des passions de façon à aimer le vrai par-dessus tout.

La seconde partie de l'ouvrage traiterait donc du vrai et du faux, de l'erreur, du doute et des idées. Là se trouve le centre du Spinozisme. Là se découvre le dieu jaloux. Là seulement paraît la redoutable substance (ce qui est en soi et par soi et n'a besoin d'aucune autre chose pour être conçu),

la substance qui occupe aussitôt tout le domaine de l'être. Ici il faudrait considérer Spinoza comme un de ces théologiens amateurs qui remplirent l'Occident et multiplièrent les hérésies. Seulement Spinoza nous rappelle qu'il n'y a qu'une vérité, et que, comme disait Lagneau, quand il y aurait une multitude de dieux, le vrai Dieu serait toujours « l'incompréhensible unité de tous ». D'après ces idées directrices, unité, vérité, nécessité de Dieu, Spinoza essaie de concevoir les idées et y parvient en écartant avec la fureur mahométane la moindre trace de la liberté cartésienne. Sous ces réserves, il explique l'homme de cette terre, les passions et le salut par elles. Arrivés là, nous jugeons que la pente de l'*Ethique* est assez adoucie et nous livrons le lecteur aux délices du panthéisme, à l'éternité et à la fatalité.

Mais tout n'est pas fini. Il faudra encore passer par les subtilités du *Traité théologico-politique* et l'empire de l'imagination. Il faudra suivre un peu les théologiens amateurs dont j'ai parlé et avec Malebranche chercher ce que Dieu pense, ce qui est le vrai. D'où une solitude thébaïque et des lumières plus accessibles aux penseurs. On conclura sur l'aversion presque violente de Spinoza pour le catholicisme, et sur l'histoire du Spinozisme, dont Lagneau, par exemple, est un représentant, et qui a toujours corrigé l'individualisme de nos pays. Il resterait encore à expliquer, selon les papiers de Lagneau, l'étrange *méthode expérimentale* que cherche Spinoza selon lui. Je traiterais cette affaire pragmatiquement. Il s'agit, comme pour les moines, de trouver le bonheur en ce monde. Au fond, c'est revenir à Descartes, le plus profond des empiristes.

Mon *Spinoza* était un sommaire assez bon de la sagesse enseignée dans l'*Ethique*. Mais ce n'est pas complet; cela ne va à rien; cela est sans usage. Il faut donc, après avoir patiemment conçu la substance et la nécessité, après avoir construit les passions d'après la liaison entre les idées, et surtout d'après ceci que toute modification de notre corps favorise ou contrarie plus ou moins la puissance d'agir de ce corps, ce qui, par joie et tristesse, et aussi par mémoire et imitation, nous donne entrée dans les passions, tout cela fait, il faut considérer de plus près l'usage que l'on peut faire des affections et reconnaître que ces affections peuvent toutes être l'occasion d'affections agréables ou pénibles, et cela par l'arrivée incessante jusqu'à notre corps des vagues

qui nous viennent du fond de l'univers. C'est ici qu'il faut apprendre à consulter seulement l'expérience. En fait, il y a des affections qui sont efficaces contre le malheur; il s'agit de s'habituer à se les donner selon le besoin. En fait, il existe beaucoup d'apprentissages de ce genre, certifiés par des hommes attentifs et de bonne mémoire. En d'autres termes, il y a un art de l'imagination. Comme le beau l'indique si clairement dès que l'on pense à tel ou tel objet beau. Par exemple, telle musique produit en nous une affection efficace contre le malheur. Une procession solennelle est peut-être de même une pratique qui affranchit. Autres exemples : l'arc de l'Etoile, Saint-Pierre de Rome, les tableaux de Raphaël, etc... En général, les religions existantes offrent de ces secours contre la mélancolie, et même contre les raisonnements faux. Il appartient à chacun d'essayer ces remèdes avec l'aide de gens expérimentés. Mais d'abord il faut considérer dans les religions tout autre chose que les belles légendes et leur demander le beau présentement. Je citerai, parmi les moyens les plus puissants, la prière, la communion; car nos actions et nos attitudes changent nécessairement beaucoup le cours des humeurs et des esprits animaux; il faut se garder de mettre plus de pensées que cela dans la pratique religieuse. Il y a donc un autre moyen que l'entendement pour éviter le malheur. Mais l'*Ethique* ne traite que de la sagesse qui suit l'entendement.

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN

Le 23 août 1943. — Mes lectures se succèdent avec une sorte de raison. Ainsi, comme j'en étais à la révélation qui s'est faite en Spinoza, je vins me jeter dans les *Confessions* de saint Augustin, que je ne connaissais guère; et j'y ai retrouvé cette même théologie, mais cette fois en action. Car ce saint, dans ce livre, ne cesse de tourmenter son Dieu, de lui exprimer ses doutes; et quoique Dieu se taise, ce qui est assez beau, on comprend bien que Dieu répond, c'est-à-dire qu'Augustin trouve en son Dieu intérieur la sagesse qu'il cherchait. Cette prière continue est très émouvante, et l'on se sent en amitié avec saint Augustin. C'est qu'on ne risque jamais d'être méprisé de lui; il n'est pas rude comme Spinoza et Descartes; il nous donne le portrait, rare, d'un homme qui est heureux de penser. Au livre XII, l'analyse

du temps comme concept est d'une ampleur et d'une subtilité admirables. Les nuances y sont jusqu'à la mémoire de l'oubli. D'où il nous conduit à comprendre très bien le transcendantal du temps, ce qu'est notre pensée en elle-même avec Dieu. Je veux remarquer que ce livre de saint Augustin fut certainement fort lu à une époque que je vois à peu près au XVIIe. Dans la suite, cet ouvrage fut sans doute lu par les grands maîtres, par exemple par Kant. Il faudrait dans l'histoire de l'Esprit distinguer des périodes par certains livres, et demander toujours : « Que lisait-on alors? » Je citerai parmi ces livres d'époque le *Télémaque* de Fénelon, les *Mille et une Nuits;* mais en donner la liste et les ranger en montrant comment ils s'encastrent, et conduisent les lecteurs de l'un à l'autre, c'est un travail que je ne veux même pas esquisser. Je suis content d'avoir entrevu l'importance philosophique des *Confessions* d'Augustin.

A propos, il me vient l'idée que les *Confessions* de Jean-Jacques sont aussi un livre d'époque. Mais il faut qu'on sache que les deux ouvrages ne se ressemblent que par le titre. Et c'est le livre d'Augustin qui est surtout trompeur, car il se confesse à Dieu et son discours ne fait nullement connaître sa vie ni ses fautes. J'insiste ici, car je me suis bien trompé là-dessus. Quand je lis ces *Confessions,* je suis en présence de doutes, et non point d'un pécheur, sinon tout à fait généralement. Et les phases de cette confession sont les suivantes. Il avoue qu'il ignore jusqu'à son ignorance. Ensuite il prie Dieu bien éloquemment. Enfin il le remercie et décrit son bonheur, qui est un paradis anticipé. Je reconnais que cette succession est la description de la Conscience humaine, peut-être la plus exacte qu'on ait faite. La conscience s'accuse. Ensuite elle prie. Enfin elle est heureuse. Voilà de la psychologie! Telle que je la voudrais; car par elle on entre dans l'esprit; on sait ce que c'est que l'esprit. C'est une dialectique sentimentale, une suite d'oppositions à soi; tristesse et joie; élan et désespoir; où il arrive que le monde perd de son poids et que l'âme naît à elle-même. Cela est très platonicien, et c'est une initiation à la philosophie. D'après cela je comprends qu'Augustin est soupçonné d'hérésie, comme tout théologien amateur doit l'être. Et c'est alors que l'on comprend le Pape infaillible et les conciles. Il faut remarquer aussi qu'au premier temps de sa pensée, Augustin est un païen. Cela est difficile à exprimer exactement. Le livre est comme un mouvement

impétueux de païen à chrétien. En fait, Augustin ne se convertit que dans ce mouvement même. Il tourne autour de l'Eglise comme s'il se méfiait. D'où cette démarche d'hérétique, qui s'est communiquée à tout le jansénisme comme une maladie de croissance de l'Eglise. Cette histoire est à faire. Mais les théologiens orthodoxes feront semblant que c'est l'histoire ecclésiastique, que tout le monde connaît. Et en effet il ne faut point dire que l'Eglise ait changé. Je conçois alors très bien l'enivrement de la Mère Angélique, et ce fanatisme qui a gagné jusqu'au portier, jusqu'à la cuisine, jusqu'aux ménagères. Evidemment M. de Meaux n'y pouvait entrer; et Louis XIV eut peur jusqu'au ridicule, comme on voit dans Saint-Simon qu'il préférait un athée tout franc à un janséniste. Et il se peut que cette défiance vienne des *Confessions* de saint Augustin.

Cela me fait penser que nous négligeons l'Histoire de l'Esprit, qui est la clef de toute l'histoire. Pourquoi Louis XIV? Parce que cet homme orgueilleux a voulu réduire sa pensée jusqu'à rien. A la messe, dit Saint-Simon, il récitait son chapelet et n'en sut jamais plus long. D'où vient une autorité qu'on n'avait encore jamais vue, et un orgueil tout plein d'humilité. Si cette analyse n'est pas faite, tout est incompréhensible, et notamment le mariage Maintenon, qui fut pourtant un fait énorme. Ma foi, je laisse là mon commentaire, non sans remerciement à saint Augustin. Pourtant, j'écrirais plusieurs volumes sur ces *Confessions,* conduit par l'idée lumineuse (c'est une idée Hégélienne) de l'Histoire de l'Esprit, et cherchant à comprendre dans toute l'histoire des problèmes d'Esprit et non point de Physique. Et quoi d'obscur dans saint Augustin? Surtout qu'il parle comme un païen, et de l'Eglise comme d'une conquête rapide du paradis. Comme avec cela il est un professeur génial de rhétorique, il semble offrir à Dieu sa rhétorique. Le devoir du chrétien n'est pourtant pas de composer des sermons. Mais, en lisant saint Augustin, on ne sait plus s'il faut dire oui ou non. Ce qui est mis hors de doute, c'est que c'est la pensée métaphysicienne (vision en Dieu) qui fait l'histoire; je veux dire cette métaphysique des ignorants qui ne cesse jamais d'agir sur les peuples et les jette à toutes leurs grandes entreprises, par exemple aux croisades. Seulement, il faut reconnaître que ceux qui interprètent la civilisation ont souvent des idées nulles ou très nuisibles; parmi ces idées est justement celle-ci

que ceux qui mènent les affaires manquent de l'instinct du peuple et prétendent conduire l'Esprit dans sa belle entreprise (l'Histoire, dit Hegel, est l'Odyssée de l'Esprit). Montesquieu aurait dû séparer la vraie histoire de l'histoire fantomatique et négliger les ministres et les rois. Le véritable Esprit des Lois, c'est l'Esprit des Peuples. C'est bien ce qu'a expliqué ce divin auteur. Chose à remarquer, il le fait très bien par la géographie, la profondeur des estuaires anglais expliquant la voilure des vaisseaux. Et par ce moyen, il en vient à la pensée des artisans et des ouvriers, mais par ce détour qu'ils sont, de tous les hommes, ceux qui sentent le plus intimement la pression géographique. Ici encore il faut reconnaître que la religion n'était pas à la hauteur du siècle et qu'elle était aussi aveugle à sa manière que le charpentier construisant le vaisseau, et proportionnant les mâts au tirant d'eau. J'espère m'être tiré sans déshonneur de toutes ces singulières lectures; et à mon tour, je puis, comme Augustin, en louer le Seigneur Dieu, que j'aime mieux appeler l'Esprit Humain.

MANUSCRITS EN DÉTRESSE

par ***

A voir le nombre de sottises — et qui s'impriment, — on peut se demander s'il en est de pires parmi les ouvrages que le public ne connaîtra jamais. Ne reste-t-il point dans les limbes quelques chefs-d'œuvre injustement ignorés?

Seuls le savent les discrets « lecteurs » des maisons d'édition. Personne, ou presque, ne nous connaît. Heureusement. Sans quoi, nous serions en proie aux sollicitations et séductions de toutes sortes. Voire aux menaces.

Un étrange auteur — je n'invente rien — avait joint à son envoi sa carte de visite. Le bristol précisait : champion d'escrime et de tir au pistolet.

J'en tremble encore.

★

Et pourtant, quel désir nous anime, de la « trouvaille »! Cela devient, si j'en juge par mes propres sentiments, une sorte de passion maladive, de vice... L'état d'âme du chercheur d'or. L'entêtement du joueur incorrigible. L'espoir sans cesse renaissant du client de la loterie nationale.

...Mais les belles choses sont les plus rares. Platon le disait déjà, et Valéry l'a répété.

★

Veuillez considérer que jamais le directeur ne nous confie les manuscrits signés de noms illustres.

Ce n'est pas juste : il diminue nos chances. J'aimerais découvrir du talent à ceux que personne ne discute.

★

Singulier destin. Je ne sais si je dois en ressentir de l'orgueil ou du dépit. Je lis des œuvres, chaque semaine et depuis

des années, que personne ne lira, sauf ceux qui, comme moi, y sont obligés. Non, personne ne les lira, ne les a lus, vraiment *lus.*

Pas même la dactylo qui les a « tapés ». Neuf fois sur dix, il est visible qu'elle pensait à autre chose.

Quant à l'auteur, il n'a certainement pas relu son manuscrit, son machinoscrit, sôn dactylogramme, — comme il vous plaira de l'appeler. Sinon, il l'aurait corrigé, espérons-le.

Il n'est pas rare de voir en moyenne douze fautes de « frappe » par page, des erreurs, des omissions, qui rendent le texte opaque.

Dans un roman bien sage et d'une honnête médiocrité que j'examinai ces jours derniers, cueillons une phrase au hasard, dont je respecte, en la recopiant, jusqu'à l'absence de ponctuation :

« Enfin enhardi rose par la chaleur de la voiture belle des yeux qui prennent les siens ravi il accélère »...

★

Peut-être y a-t-il des lecteurs maudits. Comme il y a des poètes maudits...

★

Puisqu'il existe à Paris des Cliniques du Vêtement — j'ai même rencontré naguère une Clinique du Briquet — pourquoi ne pas ouvrir une Clinique des Manuscrits?

On y recoudrait les passages incohérents, remplacerait les adjectifs usés, rectifierait la ponctuation. Un stoppage habile redonnerait aux verbes leur conjugaison traditionnelle, et à l'orthographe son aspect classique.

De « petites-mains » s'emploieraient à rafraîchir, en changeant la couverture, les vieux manuscrits-clochards, épuisés, effilochés et tachés par trop de courses vagabondes...

Mais que de difficultés pour recruter un personnel compétent! Et puis ce genre de clientèle n'est pas toujours d'un commerce agréable...

Le génie rend nerveux.

★

Beaucoup de fous écrivent. Un dixième des manuscrits émane de francs aliénés. Certaines semaines, j'ai l'impression qu'un émule de Paul Masson (Lemice-Terrieux) s'est diverti

à nous en envoyer tout un lot. Comme l'autre se procurait des adresses de bègues ou de tiqueurs, et conviait ceux-ci dans un restaurant pour un banquet imaginaire. Afin de voir ce que cela donnerait.

De tels écrits ne sont pas toujours ennuyeux. Et puis, au moins, nous sommes vite fixés. Un poème épique sur les vers intestinaux, source du Mal dans le monde, où l'auteur vous révèle à brûle-pourpoint que le Serpent de la Genèse fut un ténia géant, voilà qui nous évitera de douloureuses incertitudes quand nous rédigerons la « note de lecture ».

Même remarque pour ce traité philosophique où nous voyons Dieu préoccupé avant tout de ne pas laisser refroidir l'Univers. Le texte était d'ailleurs rédigé au verso de factures d'une usine de chauffage central... J'en passe, et des meilleurs...

★

Infiniment plus nombreux, et moins réjouissants à vrai dire, sont les « littérateurs du Dimanche ». Peut-être un éditeur s'avisera bientôt, si ce n'est déjà fait, de mettre à la mode la *Littérature naïve*, puisque nous avons déjà la *Peinture naïve*.

Moi, je veux bien. Aux snobs amateurs de candeur, je souhaite seulement de tomber un jour sur un dentiste ou un pédicure naïfs, voire sur un chirurgien naïf...

Pas plus...

★

Les versificateurs ne chôment guère. En province surtout. Hélas! sauf d'honorables exceptions, comme c'est mièvre et démodé! Les moins mauvaises pages semblent des pastiches de nos poètes mineurs des années quatre-vingts...

A chacun d'eux, si j'en avais les moyens, j'offrirais le livre salutaire de Georges Duhamel : *Les poètes et la poésie*. Ils auraient profit à le méditer. Parmi tant de pensées pertinentes, je détache celle-ci, qui va bien illustrer mon propos :

« Le nombre de personnes capables de grouper les mots en vue d'édifier un sonnet correct ou une ballade redoublée est au moins aussi considérable que le nombre de celles qui se tirent heureusement d'une partie de Nain-Jaune. »...

★

Rendus timides par leurs échecs répétés auprès des éditeurs, maints « poètes » nous adressent désormais de minuscules échantillons de leurs produits. Ainsi procédaient autre-

fois les négociants en vins... Ils sollicitent la commande d'une barrique. Ou tout au moins d'un petit fût.

« ... Vous avez édité Francis Jammes, Le Cardonnel, Moréas, Henri de Régnier, Samain, Rimbaud, Verhaeren, écrit l'un d'eux. Je vous envoie ci-joint quelques spécimens de mes poèmes, dont je tiens à votre disposition plusieurs recueils. Veuillez me communiquer l'impression résultant de votre analyse »...

. . . .

Comme pour l'urine.

★

Parmi les auteurs de manuscrits partout refusés, on compte bon nombre d'officiers, de retraités et de professeurs. Utilisation des loisirs. Courteline, je crois, disait en substance : on pardonnerait plus facilement aux femmes leurs faiblesses, si l'on devinait ce qu'il reste en elles de la petite-fille.

Chez les hommes l'universitaire est celui qui montre les plus étonnants exemples d'un retour à la puérilité ou à la trouble adolescence. On en voit de chevronnés qui composent romans ou nouvelles avec le style endimanché d'un garçonnet candidat au brevet-élémentaire, — et une pauvreté d'invention à faire pleurer. Tel autre, tenaillé de pensers érotiques, nous soumet deux énormes romans d'une obscénité laborieuse et d'une niaise perversité. Marquis de Sade et comtesse de Ségur...

On croit connaître l'humain, et il ne cesse de vous déconcerter par ses contrastes, ses loufoqueries, son *inattendu*. Le manuscrit, à cet égard, est une confession. Et la plus grande cruauté, parfois, serait de le publier.

★

On ne s'improvise pas romancier. C'est un métier difficile. Heureusement pour ceux qui en vivent.

Colette déplore qu'une nouvelle soit un assassinat de roman. Il advient plus fréquemment encore qu'un roman soit le délayage fastidieux d'une nouvelle. Celle-ci est un genre, à tout prendre, moins difficile. Tel exécute un vigoureux croquis et ne saurait peindre une fresque.

★

Au nombre des romans évincés, j'en ai lu qui m'ont bouleversé. Presque des chefs-d'œuvre. Au moins *en partie*. Pour

ceux-là, je ne suis pas très inquiet. Ils trouveront à se « placer ». C'est égal, il en est dont les personnages me hantent comme des fantômes. Et les discussions sont parfois vives, au sein du comité.

On se surprend, de temps en temps, à refaire mentalement un chapitre, à supprimer un épisode, à redresser une situation. On se désole devant l'œuvre manquée. Il y avait tant de bonnes choses. Quel dommage! On espère que l'auteur fera lire son ouvrage par quelque ami sincère et bien avisé, capable de discerner les erreurs.

Et pourtant, un véritable écrivain ne doit-il pas savoir se relire lui-même en se mettant à la place du connaisseur, s'armer de sens critique, se juger? S'il n'a pas assez de goût pour y réussir, craignons qu'il n'ait pas assez de modestie pour écouter les conseils...

★

Les gens de lettres, même débutants, ont, pour la plupart, un sentiment démesuré de leur valeur. Et, disait un bon juge, « la vanité naturelle à qui tient une plume s'exaspère encore chez celui qui la tient mal ».

A moins d'exceptions gracieuses, l'éditeur n'a guère l'habitude ni le désir d'entreprendre, avec le postulant, une refonte de l'œuvre. C'est à celui-ci de comprendre la leçon des refus multipliés, d'en chercher les motifs — on les lui indique à l'occasion — et de remettre son livre en chantier, sur nouveaux frais. S'il souhaite une collaboration bénévole, qu'il s'adresse ailleurs! Et s'il est incapable de mieux faire, tant pis pour lui. Il aura la consolation de jouer les génies méconnus.

★

Quand un éditeur, chez nous, refuse un manuscrit, il s'en acquitte avec politesse. Mais ce n'est rien auprès des éditeurs chinois. J'ai recopié autrefois, pour mon plaisir, cette lettre divulguée par un confrère. Elle émane d'une grande revue du Céleste Empire et est adressée à un jeune écrivain cantonais, en lui retournant un conte :

« Nous avons été enchantés de lire votre manuscrit. Nous jurons sur les cendres de nos aïeux que nous n'avons jamais rien lu d'aussi élevé. Des perles littéraires de cette sorte se trouvent une fois par millénaire. Si nous publiions ce texte

dans notre modeste revue, jamais nous n'oserions donner quelque chose à côté, et il ne nous serait pas possible de soutenir désormais la comparaison avec une production aussi remarquable. C'est pour cette raison que nous prenons la liberté de vous le retourner. »

... Voilà comment il faut parler aux auteurs.

« Chacun d'eux, disait Francis de Miomandre, est persuadé qu'il est unique, irremplaçable. Ne le détrompez point. Comme il est, en général, tout seul de cet avis, c'est déjà bien assez triste »...

★

Mais il n'y a pas que des voyageurs fourvoyés, des amateurs incapables, gens de faible culture et de grande prétention. Il n'y a pas que de vieux Brichanteau de la littérature, des *Mathulusalem*, ou de jeunes ignorants qui ont la rage d'écrire sans expérience ni souvenirs...

Il y a aussi des écrivains pleins d'avenir et de talent. Nous les guettons, nous les accueillons avec une fièvre joyeuse. Nous les lisons comme ils méritent d'être lus : fraternellement. Leur succès sera notre fierté. Comme si nous y étions pour quelque chose...

BRANTOME ET LES « DAMES »

par MAURICE RAT

L'an de grâce 1584 fut néfaste à M. de Brantôme; au début de l'été il perdit son maître, dont il était chambellan, et qui n'était rien de moins que Mgr le duc d'Alençon, héritier éventuel de la couronne de France; puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, un jour d'automne, tandis que M. de Brantôme chevauchait, pensant peut-être, comme il avait coutume, à ses affaires pour lors mal en point, et roulant dans sa tête maint dessein mirifique, il fit une chute, et si malencontreuse — la monture s'étant renversée sur son cavalier — qu'il dut, « estropié et perclus » de ses membres, garder le lit, puis la chambre, pendant plus de dix-huit mois.

Au cours de ces longs jours d'inaction douloureuse, Pierre de Bourdeille put méditer dans son château de Brantôme sur les vicissitudes du destin et dire adieu à tous ses projets. Considérant qu'il n'avait rien à attendre du roi régnant (1), rien à espérer non plus du duc de Guise (2), n'envisageait-il

(1) Déçu depuis l'avènement au trône d'Henri III, qui n'avait point su reconnaître les services autrefois rendus au duc d'Anjou, Brantôme s'était jugé lésé, non à tort, quand le roi avait consenti que la charge de sénéchal de Périgord, résignée par André de Bourdeille, passât au sieur d'Aubeterre et non à lui. En vain avait-il protesté, « plutôt en colère qu'en pitié » : c'était le 2 janvier 1582; Sa Majesté dînait. Elle répondit à Brantôme qu'elle ne pouvait revenir sur sa décision. Le sieur de Brantôme part, dépité, rencontre des compagnons, raconte tout, proteste que, quand il aurait cent mille vies, il n'en emploierait jamais une seule au service des rois de France; puis « maugréant le ciel » et « détestant la grâce du roi », détache de sa ceinture la clef dorée de la chambre royale et, du quai des Augustins où il se trouve, la lance dans la rivière. Encore qu'il ne faille pas prendre à la lettre les détails donnés par Brantôme, — car, s'il a jeté dans la Seine la clef dorée qu'il portait ce jour-là, il en possédait au moins une autre puisqu'une même clef, liée à un cordon mi-soie, mi-argent, figure dans l'inventaire de sa chambre, lors de sa mort. — toujours est-il qu'entre le roi et lui tout attachement fut dès lors rompu.

(2) La reine de Navarre, qui avait quitté Nérac dès le mois d'août, recrutait pour le duc de Guise; nul doute qu'elle ne fît des offres à Brantôme. Mais, en dépit des séductions de Marguerite, le Périgourdin ne se laissa point tenter : « De long temps, écrit-il, je cognoissoys le naturel

pas, lorsque mourut le duc d'Alençon, de vendre ses biens, de quitter la France sans esprit de retour, et d'offrir ses services à Philippe II, « très illustre et noble rémunérateur des services qu'on lui faict, sans aucunes importunitez ni sollicitations? » A la réflexion, maintenant que l'accident coupait court à ce beau rêve, notre Périgourdin se rendait compte qu'il n'eût été guère facile de l'accomplir — car comment vendre et trouver de l'argent au milieu des troubles de la Ligue? — et il s'apercevait par surcroît que l'idée manquait de noblesse, si bien qu'en définitive cette épreuve que Dieu lui avait ménagée le gardait de compromettre cette réputation de « galant homme de bien et d'honneur » qu'à défaut d'avantages matériels et de « riche établissement » il s'était depuis toujours acquise auprès de « quiconque ».

« Possible, a-t-il écrit lui-même comme pour se consoler des traverses du sort, si je fusse venu au bout de mes attentes et propositions, j'eusse faict plus de mal à ma patrie que n'a jamais faict renegat d'Alger à la sienne : dont j'en fusse esté maudit à perpétuité des dieux et des hommes. » M. de Brantôme, dans sa déconvenue, a sans doute quelques illusions sur l'importance des dommages qu'il eût pu causer à son roi et à sa patrie : n'est pas Bourbon qui veut; mais il lui fallait bien, en se flattant quelque peu, s'accommoder et se résigner.

Incapable, même lorsqu'il est convalescent, même une fois guéri, de recouvrer jamais sa vie alerte d'antan, de suivre la cour ou de courir les camps, il ne quitte plus guère sa province que pour de hâtifs déplacements. En janvier 87, il revoit la reine mère à Cognac; fait ensuite un court séjour à Paris, sans y pouvoir trouver ses compagnons de jadis égaillés dans des rangs ennemis (catholiques, ligueurs, protestants); est rappelé au château de Matha pour y protéger la veuve de son frère, Jacquette de Monbron, contre les gens d'armes du prince de Condé; semble être resté en province pendant cette tumultueuse année 1588, qui vit au mois de mai Henri III chassé de sa capitale et, en décembre, la tragédie de Blois; assista pourtant le 7 février 1589 au baptême, à Paris, de l'enfant posthume du Balafré; puis, considérant peut-être que Paris est « une bonne ville pour y vivre, mais non pour y mourir », fit définitivement retraite dans ses terres, d'où il ne sort que pour aller saluer à Usson Marguerite de Valois,

d'aucuns de ceste maison qui sont prompts à rechercher les personnes et aussi soudains à les quitter quand ilz en ont faict. »

la reine de « sçavoir et beau dire », cette princesse, « la merveille du monde », à qui il dédie peu après sa traduction des harangues que Lucain met en la bouche de César et de Pompée avant la bataille de Pharsale, et qu'elle-même, par « gentilz et briefz motz », selon sa coutume, encourage Brantôme à écrire.

★

Le sieur de Bourdeille n'avait guère besoin d'un tel encouragement. A la cour et dans sa jeunesse, il avait toujours eu un goût très vif pour conter et « dire le mot ». Maintenant que l'âge et les infirmités étaient venus lui apprendre qu'il était « engagé dans les avenues de la vieillesse » — où l'action fait place au souvenir — M. de Brantôme qui avait déjà commencé, durant sa maladie, à dicter au sieur Mathaud l'aîné un « recueil d'aucuns discours, devis, contes, histoires, etc. », continua la tâche entreprise. Ni les troubles de la Ligue, ni quelques démêlés domestiques, ni les deuils : la perte de sa nièce Mme d'Aubeterre (en 1593), celle de sa bien-aimée belle-sœur Bourdeille (en 1598), ne le distraient pendant plus de quinze ans de la rédaction de ses ouvrages, « que j'ay faictz, dit-il, et composez de mon esprit et invention, et avecques grande peine et travaux escrits de ma main ».

Comme Montaigne, son compatriote, enfermé dans sa « librairie », mais avec moins de références livresques et beaucoup plus de souvenirs vivants, M. de Brantôme, — tantôt dans son abbaye, tantôt dans la maison des Bourdeille, tantôt dans son château de la Tour-Blanche, tantôt enfin dans cette seigneuriale demeure de Richemont qu'il a fait construire sur le tard et qui marque le quatrième coin de son domaine, — M. de Brantôme conte et rédige, ou dicte, en songeant à ses belles années, « ces jeunes ans, au prix desquels tous empires et royaumes ne sont rien ».

Où est le temps où Pierre de Bourdeille soupirait et rimait pour les filles d'honneur de la reine mère? Ce doux temps de la vingtième année où il aima et « servit » dix mois Mlle de la Guyonnière qui fut plus tard Mme de Lignerolles?

Amour, quiconque dit que Vénus soit ta mère
A qui tu dois porter tout respect et faveur,
Il en ment faucement, car tu as eu cet heur

D'avoir esté conceu au sein de Guionnière (3)...

Où est l'été brûlant de 1564 où il disputait à son ami Talard les faveurs de la belle Rouet, à qui Antoine de Bourbon, roi de Navarre, avait fait un enfant, ce qui lui vaut aux rimes de Brantôme d'être appelé « le butin de nos rois ». Qu'elle était belle le soir « quand le bal s'accommence », dans sa hardie démarche, dans son « port audacieux » ! Et « sur sa face » quelle « douceur portraite », quelle « grâce »

Avec un beau parler tout plein de majesté (4) !

Où est cette divine Diane, « jeune de vingt ans » (Diane de Cossé? Diane d'Estrées? Diane de La Mark? Diane Babou? Diane de Clermont? on ne sait) (5) que M. de Brantôme « servit » sans doute l'an 1565, autant fier « d'estre son serviteur »

Comme si j'eusse esté ou Roy ou Empereur (6)

— « pris d'Amour » qu'il était, « si jamais homme fut »,

D'une qui porte nom et beauté de la Lune (7) ?

Quand M. de Brantôme, l'âge venu, évoque ces belles années, cette la Guyonnière et cette Louise de Rouet et cette Diane mystérieuse dont on ne sait que le prénom, il n'a garde d'omettre sans doute Mlle de Chasteauneuf, la rayonnante Renée de Rieux, à l' « œil si beau », au « parler si doux », qui fut la maîtresse du duc d'Anjou avant l'avènement de celui-ci au trône de Pologne, de 1570 à 1573, mais que Brantôme aima, lui, quelque trois ans plus tôt, en l'été et l'automne de 1567, au moment où Louise de Rouet perdant son teint vermeil (Cueillez, cueillez votre jeunesse !) « se cachait tout à coup et passait sa carrière »

Alors que Chasteauneuf nous montre son soleil (8).

(3) Brantôme, *Recueil d'aulcunes Rymes de mes jeunes Amours*, XI. — Au folio 41 du manuscrit des poésies de Brantôme (1re partie), on trouve un sonnet où il est question aussi de Mlle de La Guyonnière :

> *Tenye au doux regard, et vous La Guiyonnière,*
> *Qui de l'un de vos yeux pouvez fayre pasmer*
> *Tout cela que l'on voit, et la terre et la mer...*

(4) Id., *ibid.*, XL.

(5) Cf. L. Perceau, note 2, p. 99, de son édition des poésies de Brantôme.

(6) Brantôme, *l. c.*, XLII.

(7) Id., *ibid.*, XXXVII.

(8) Id., *ibid.*, LIII.

Il accorde aussi une pensée à cette demoiselle de Grandmont, qui, après l'avoir fait languir quelque peu, ne lui fut pas cruelle, si l'on en croit du moins le distique :

Et ces deux A, l'un contre mont,
M'ont tourmenté comme Grandmont

et la variante mise ensuite au second vers de la main même de M. de Brantôme :

M'ont fait grimper dessus un mont (9).

Il n'oublie pas non plus cette autre fille d'honneur de « l'escadron volant », Rose de Montal, qui était marquise de Rochebrune et fut l'épouse du grand sénéchal de Guyenne, François d'Escar :

C'est au son de mon cœur qu'incessamment soupire
Et sanglote tousjours, pour trop aimer Montal (10).

Ou encore il songe peut-être à ces deux Catherine, qu'il aima en même temps :

Je n'aime plus qu'un nom de Catherine,
J'en aime deux portant ce mesme nom... (11)

l'une dont il jouit (Catherine de Négrepelisse, qui devint la maréchale de Lavardin? Catherine de Marcilly-Cypierre? Catherine... Il y avait six filles de la reine mère portant ce prénom) — et qui lui inspira la seule pièce « libre » qu'il ait écrite; l'autre pour qui, semble-t-il, il ne fit que brûler.

Il avait brûlé aussi pour la plus belle de toutes, pour la « Dame si grande » (12), fille et sœur et femme de rois de France, « que l'on eût plutôt dite déesse du ciel que reine en terre », pour cette Marguerite de Valois, aussi spirituelle et gracieuse qu'elle était belle et bonne, et qui l'avait poussé, qui le poussait toujours à écrire! Est-ce parce que de toutes les beautés dont il fut « serviteur », la seule reine Margot, qui n'était pas farouche, sut rester inaccessible à Brantôme, que celui-ci lui voua un culte plein de ferveur que rien ne put altérer, ni l'âge, ni les vicissitudes de la vie et du sort?

(9) Brantôme, *ibid.*, LXXXVII.
(10) Id., *ibid.*, XXXVIII.
(11) Id., *ibid.*, XLIX.
(12) Id., *l. c.*, XLII.

Toujours est-il que les vers consacrés à Marguerite par Brantôme ont un ton différent de ceux des autres *Rymes*... Sauf le passage un peu hardi — mais qui n'est peut-être qu'une réminiscence de Chastellard ou de Flaminio de Birague (13) — où M. de Brantôme s'impatiente jusqu'à dire :

Bref, que vous sert la fraîcheur de vos ans,
Pour dormir seule et froide comme glace (14)?

— partout ailleurs, l'estime et le respect (15) se mêlent à l'admiration et à l'amour.

Comme le blanc, qui était la couleur de Marguerite, lui seyait bien (16)! Et quelle parure ne lui seyait point! Quand M. de Brantôme évoque telle robe, tel voile ou tel manteau que portait certain jour — et il lui en souvient après des années! — sa divine princesse, M. de Brantôme sent encore un choc dans son cœur :

Ah! quel heur ce me fut quand j'entroy dans la salle,
Que je la vis ainsi, avec son manteau blanc... (17)

Une autre fois, il se rappelle la parure qu'elle avait « le jour que la reine mère fit un festin aux Tuileries aux Polonais ». Marguerite « était vêtue d'une robe de velours incarnadin d'Espagne, fort chargée en clinquant, et d'un bonnet de même velours, dressé de pierres et de pierreries ». A la voir si brillante, si éblouissante, M. de Brantôme dit à M. de Ronsard, qui était près de lui — et comme lui amoureux et admirateur de la princesse — : « Dites le vrai, Monsieur, ne vous semble-t-il pas de voir cette belle reine en tel appareil comme paraît la plus belle aurore (18)? » Et M. de Ronsard fut de l'avis de Brantôme, et, sur ce, fit le beau sonnet :

Amour, qui as ton règne en ce monde si ample...
Vois son corps des beautés le portrait et l'exemple
Qui ressemble une Aurore au plus beau du matin... (19)

(13) Cf. L. Perceau, *l. c.*, p. 47, note 1.
(14) Brantôme, *l. c.*, IV.
(15) Id., *ibid.*, XLII :

Et me mit en avant de vous aymer, Madame,
Que j'estime et je crains plus que toute autre Dame.

(16) « Je me souviens que, passant à Cognac, elle parut vêtue fort superbement d'une robe de toile d'argent à la boulonnaise, manches pendantes, coiffée richement, avec un voile blanc, ni trop grand ni trop petit, d'une majesté si belle... » Brantôme, *Dames illustres*, V.
(17) Brantôme, *Recueil d'aulcunes Rymes*, XVIII.
(18) Brantôme, *Recueil des Dames illustres*, V.
(19) Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, II, 3.

Ah! si Pierre de Bourdeille avait sur la lyre le talent de Pierre de Ronsard! Il eût pu, alors, écrire pour Marguerite des vers dignes d'une telle Déesse (20) :

Vous me dites un jour que j'escrisse de vous;
Et quel esprit, Madame, en pourroit bien escrire?
Un Ronsard y faudroit avec sa belle lyre,
Un gaillard Maisonfleur (21) *avec son style doux...* (22).

Pour elle pourtant, pour cette rare princesse qui était « la fleur de la cour », M. de Brantôme a écrit jadis des vers plus nombreux que pour aucun autre de ses « jeunes amours », et maintenant qu'il l'a vue à Usson, retirée à l'écart, en butte à mille embûches, il voudrait être un Ogier, un Yvon, un Roland, un Renaud, pour rompre valeureusement des lances en sa faveur! Il s'étonne, surtout à cause d'elle, que « le royaume de France n'appelle pas à soi les filles de France »! Il déplore la mésentente qui sépare Marguerite d'Henri de Navarre devenu le roi Henri IV. Et c'est un peu pour répondre à ses invites qu'il s'est mis à écrire; c'est parce que le tente l'image de la « divine » qu'il écrit ce *Recueil des Dames* — illustres et galantes — qui demeurera son meilleur ouvrage...



A vrai dire, Marguerite, à qui il dédiera, en mars 1604, ses *Capitaines étrangers,* n'a fait que l'encourager à un projet qu'il méditait depuis fort longtemps, et où l'incitaient par surcroît le malheur des temps et les circonstances qui le confinaient dans son Périgord. Jadis, en sa jeunesse, il caressait déjà l'idée de poursuivre l'œuvre d'un Froissart ou du véronais Paul Emile, le « chroniqueur du roi Charles VIII ». Un jour, son ami Strozzi ne l'avait-il pas trouvé dans son logis de la rue de Grenelle-Saint-Honoré — il nous le rappelle lui-même dans une page du *Discours sur les retraites de guerre* (23) — penché sur un exemplaire des *Chroniques* (de

(20) Brantôme, *Recueil d'aulcunes Rymes,* XLVI.
(21) Jérôme Lhuillier, seigneur de la Maisonfleur, La Fortelle et Bois-Ramort, gentilhomme de Henri II et de François II, écuyer tranchant de Catherine de Médicis, capitaine et poète. C'était, au dire de Brantôme, *Discours sur la reyne d'Ecosse,* l'un des trois poètes favoris de Marie Stuart, les deux autres étant Ronsard et du Bellay.
(22) Brantôme, *l. c.,* XII.
(23) Produite pour la première fois par M. Roger Gaucheron, dans la préface aux morceaux choisis du *Recueil des Dames* (Payot, éd.).

la belle édition de Jean de Tournes) à la page où Froissart raconte la bataille livrée en 1396 à Nicopolis par les Français de Jean de Bourgogne et du sieur de Coucy aux janissaires de Bajazet? Et comme Strozzi, s'étonnant d'une telle lecture, montrait une préférence pour « les histoires romaines », M. de Brantôme prit à témoin M. de La Noue, qui avait accompagné Strozzi, de la beauté des faits d'armes français, « qui n'en doibvent rien aux autres ».

M. de Brantôme, qui avait toujours aimé la lecture, aimait aussi les vertus guerrières et les jeux de l'intrigue, les camps et la cour, les duels, les aventures, les gais devis et les contes galants, où, sous les voiles levés par l'agile médisance, se découvrent les secrets de l'alcôve. Il avait déjà beaucoup de livres, rue de Grenelle-Saint-Honoré; dans ses logis périgourdins il vit désormais avec eux, car il en a le temps et le loisir : historiens, conteurs, voici, pour employer un terme de M. de Montaigne, dont les *Essais* figurent également sur sa table, son « gibier » préféré : Plutarque, Guillaume de Tyr, Commynes, Froissart, Paul Jove, Machiavel, Guichardin, sans oublier les *Histoires du marquis del Pescaro* de Vallés, si remplies d'anecdotes, et les *Commentaires* du vaillant seigneur de Montluc, voisinent avec Boccace dont Chapuis vient de traduire le *Fiametta* et Sevin le *Philocolo,* avec l'Arétin, Rabelais, Bouchet et ses *Serées,* Bonaventure des Périers et ses *Joyeux devis,* avec le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville et les *Propos rustiques* de Noël du Fail.

A ces ouvrages ainsi qu'à certains livres espagnols, comme la *Conquesta de Africa* de Diego de Fuentes, et aux traductions contemporaines du latin de Suétone, de l'*Histoire auguste,* de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal et de Martial, et du grec de Lucien et de l'*Anthologie,* M. de Brantôme a souvent recours, tantôt recopiant de sa svelte et si nette écriture tout un passage à quelques mots près, qu'il insère sans vergogne dans son propre récit; tantôt modifiant le texte, soit qu'il le cite peut-être de mémoire, soit qu'il l' « arrange » et y brode maints détails pour donner plus de saveur ou de piquant à son conte.

★

Au reste, encore qu'il ait des lectures, — et il en a beaucoup plus qu'on ne croit — on aurait tort sans doute de voir en Brantôme un conteur avant tout livresque. La plupart de

ses « sources » sont orales. Et son art de conter, qui est grand, vaut par les qualités du « bien dire » plus encore que par celles de la stricte écriture.

Si l'*Heptaméron* de la reine de Navarre est peut-être le livre qu'il a le plus pratiqué — celui du moins dont on retrouve le plus de traces dans les discours des *Dames* — c'est qu'avant Marguerite de Valois qui stimule son zèle, il doit sans doute beaucoup à cette Louise de Daillon, sa grand-mère, qui savait « dire le mot » elle aussi, et qui ayant tenu l'écritoire de Marguerite de Navarre, quand celle-ci parcourait en litière les routes de son duché, connaissait d'origine les « nouvelles » du recueil, et quelques autres encore qui n'y furent pas écrites. Pierre de Bourdeille tenait de la vieille sénéchale son goût des friandes histoires et maints renseignements sur l'ancienne cour, comme il devait sans doute une partie de sa verve malicieuse à son oncle La Chasteigneraie, dont les brocards étaient restés célèbres. Lui-même avait une réputation bien établie de conteur alerte et disert auprès des gentilshommes de son bord. Il avait souvent dit et sans doute couché par écrit quelques-unes de ces lestes histoires qu'il essayait ensuite sur ses compagnons, capables de deviner, sous le voile d'un anonymat prudent et habile, les noms des gentes dames et des gentils héros qui en étaient les protagonistes à esclandre, ou, plus souvent, en catimini, se faisaient les meneurs sournois de ce jeu si divers, tantôt doux, tantôt cruel, mais toujours pittoresque, qui a pour nom le Plaisir et parfois pour surnom l'Amour.

LE PLUS GRAND BUCHER DU MONDE

par MAX DIETLIN

Cent villes, leurs faubourgs, les campagnes — un peuple entier — venaient de voter pour le Chef. L'inconcevable unanimité prit le lieutenant du district au dépourvu. Le plébiscite décrété, voilà cinq jours, il s'était évertué à le préparer, n'avait trouvé un moment pour organiser la manifestation qui illustrerait le succès du parti. En d'autres temps, il eût improvisé une expédition punitive, quelque pogrome. L'absence d'opposants lui interdisait d'user de l'arme que l'école de propagande lui avait enseigné à manier pour venger les défaites ou célébrer les victoires : la haine. Mais il ignorait, sans elle, l'art d'exciter ou d'apaiser les passions. — C'est pourquoi il ordonna d'élever un bûcher : on y consumerait, en effigie, ces adversaires que les efforts, les luttes, les sacrifices de sept années venaient d'anéantir.

A peine il achevait de donner ses instructions, le haut-parleur retransmit la proclamation, radiodiffusée du gymnase de la capitale, du Chef. Il écoutait, depuis deux heures, entouré, dans la salle d'honneur de la mairie, des responsables locaux. Ils apercevaient, à leur gauche, par la porte-fenêtre, débordant l'appui du balcon et les pointes dorées de la grille, le bûcher dressé, au centre de la place Haute, par les hommes de la section de jour : ceux-ci y hâlaient un mannequin lié à un poteau. Le soleil, presque au zénith, déversait, d'un ciel bleu, sur eux, sur les villas à l'entour, dans la rue du Sud et la ville qu'elle traverse, ses rayons d'avril.

Cependant le Chef, à son habitude, terminait son discours par une invocation au Tout-Puissant. Les ondes qui propageaient sa voix : « Rendons grâces à la Providence de nous avoir choisis pour montrer à la face du monde ce que nous savons faire », les pénétrèrent. Un fluide, du fond de leur être, draina leur adhésion — ils mêlaient leurs cris à ceux de millions de camarades invisibles.

Mais d'énormes rumeurs couvrent leurs acclamations : leurs concitoyens ont bondi hors des maisons et des salles publiques, ils font irruption sur la place — les habitants des villas se massent sur les balcons — tournoient autour du bûcher, soudain s'élancent sur la mairie, la cernent, survolés de mains levées, de leurs vivats. Débordant d'adulation, ils veulent s'offrir au lieutenant, se rassasier de sa vue. Cependant leur foule continue d'affluer — des policiers flottent, impuissants, et rient — monte, gagne les fûts des réverbères, les premières fourches des arbres, les perrons des villas ou les chaperons de leurs murs de clôture — quelques avisés grimpent sur les traverses de la haute porte à claire-voie de l'entrepôt de vins. Des commerçants, qui ont baissé leurs rideaux de fer, escaladent des échelles. Les rumeurs, la presse redoublent : quatre ou cinq garçons, se hissant après les barreaux de la grille, en enjambant les pointes, se laissent glisser, prêts d'enfoncer le portail. Le lieutenant ouvre la porte-fenêtre — des rafales de cris, frappés d'air pur, s'engouffrent — s'avance, encadré par les responsables, sur le balcon. Les têtes se lèvent, les voix mollissent, dévient de leur lancée, foncent avec une vigueur régénérée sur leur nouvel appât. Les escaladeurs de la grille abandonnent une serrure à demi crochetée, courent se poster sous le balcon. Unissant leurs hurlements à ceux de la foule, ils se tournent vers celle-ci, l'exhortent à redoubler ses vivats, dont ils scandent, avec force gestes et mimiques, la répétition. Le lieutenant, au garde à vous, le bras tendu, salue.

Là-bas, dans la capitale, les milliers de camarades — leurs applaudissements ont soudain cessé de déferler, l'on entend distinctement, comme plaquée sur le brouhaha de la sortie, la respiration haletante du Chef — les milliers de camarades vont exhaler leur délire en quelque exubérant défilé — ah! la fanfare de la garde du Chef — l'un des responsables allume à peine puissance le poste récepteur — sonne le rassemblement des drapeaux. La foule des concitoyens, consciente de sa propre part au fabuleux triomphe, le veut aussitôt célébrer sur-le-champ. Elle mue ses vivats en sommations joyeuses, réclame l'holocauste du mannequin. Le lieutenant sourit, il articule, du coin de la bouche, ses instructions aux responsables. Ceux-ci disparaissent. Les meneurs cessent bientôt d'ordonner la mesure, la foule de s'y conformer, ils se précipitent sur la serrure, elle déchaîne son enthousiasme, se hausse pour voir mieux : les responsables, par rangs de trois,

drapeaux en tête, sortent du bâtiment. La grille est enfin ouverte. Ils la franchissent, sont assaillis par la foule. Un instant désunis, ils reprennent aplomb, marquent le pas.

Le micro, maintenant celui d'une voiture radio, du cœur du cortège, transmet les trois coups annonçant le démarrage. En bas, les hommes des sections de jour, des policiers se sont frayé, à coups d'épaules, passage. Adossés à la foule, ils se prennent par les mains, évasent son étreinte. Ils forment, jusque derrière le bûcher, une double haie mouvante et ballottée. Le cortège — les cuivres éclatent, projettent des lambeaux de clameurs — s'ébranle. Les drapeaux émergent et roulent comme une mâture. Les responsables des files extérieures s'échelonnent, à intervalles réguliers, le long des haies — ceux de la file centrale suivent, jusqu'au pied du bûcher, les porte-drapeaux. Ceux-ci font halte — ceux-là, les passant alternativement l'un par la gauche, l'autre par la droite, l'encadrent.

Le lieutenant, de son balcon, le bras encore levé, commande, au sifflet, la seconde phase de la manœuvre. Les responsables pivotent à gauche et à droite, les porte-drapeaux, lui-même, font demi-tour. Ils font face, eux à la mairie, lui à l'intérieur de la salle. Il module le commandement préparatoire à la marche, hurle celui d'exécution en enfourchant, de sa jambe projetée, la cadence d'un hymne militaire, abaisse son bras devant soi, entonne le refrain d'appel à une légitime agression. Les porte-drapeaux démarrent, les responsables lèvent le bras. Cette parade provoque un nouveau remous — la foule n'en veut point perdre le spectacle — elle comprime ses rangs, pèse de tout son poids sur les hommes des haies, elle va les submerger, rompre leur chaîne. Mais la musique attaque le couplet dédié aux guerriers morts. Elle se prend aux paroles funèbres, les chante. Leur ferveur, la solennelle lenteur du rythme, la gravité de sa propre voix, l'emplissent de la conscience de sa dignité. Elle desserre son étreinte, s'écarte — ses derniers rangs jaillissent un peu plus haut, atteignent les couronnes des réverbères et les corniches des entresols, les avisés perchés sur les traverses de la porte du dépôt de vin se juchent sur le linteau : les porte-drapeaux passent. Ils parviennent à la grille à l'instant que le lieutenant, escorté de deux porteurs de torches, paraît sur le seuil de la mairie. Tous s'immobilisent. De son bras toujours levé il salue — les drapeaux s'inclinent. La foule, émue, se tait.

Mais le lieutenant s'avance vers la grille, les porte-drapeaux la franchissent. Le premier s'arrête, les seconds se portent derrière lui. Un souffle martial, que le haut-parleur propage au rythme impétueux d'une charge, agite la foule, se mue en rafale au défilé du nouveau cortège, emporte émotion et dignité. Elle passe, sur-le-champ, son délire antérieur, comme si elle n'eût consenti l'accalmie que pour reprendre haleine.

Cependant, sur un signe de l'un des responsables, deux hommes se sont détachés de la haie, ont grimpé sur le bûcher. Ils relèvent le poteau au mannequin lié. Celui-ci se dresse contre ses vainqueurs. Goguenard, insolent, il tient d'une main une faucille croisée d'un marteau, de l'autre un sac gonflé de lingots — un monocle de carton, un nez crochu de masque, les attributs d'autres adversaires, peints sur la jaquette... tant de provocations indignent.

On le prend à partie : les plus proches lui crachent dessus, l'un des deux hommes — le second a sauté à terre — du poing lui cogne le visage : le haut de forme, le monocle tombent, le nez est écrasé. On applaudit le coup en connaisseur — on siffle le mannequin qui se retient au poteau. Le boxeur ramasse le chapeau, le lui tend en se confondant en excuses grotesques. Il le lui met sur la tête, lui caresse les joues, tout soudain le lui enfonce jusqu'aux oreilles. On s'esclaffe. Mais l'autre lui présente le bûcher en l'invitant à entendre que, bientôt, les flammes le rôtiront — lui souhaite bonne chance, saute à son tour. On rit, soulagé : en vérité il n'échappera point les flammes.

Précisément, le lieutenant saisit une torche, l'approche du bûcher. Un plaisant se précipite, index brandi pour signaler un oubli. Il fait face au condamné, joint les mains, penche la tête de côté, grignote une oraison à grimaces — se tourne vers le lieutenant, lui prend la torche des mains, en use, comme d'un goupillon, pour donner l'absoute, la lui rend d'un air contrit, s'esclaffe et s'écarte en faisant un geste obscène. Le lieutenant rit largement — il entre dans le jeu, le perfectionne en mettant le feu aux fagots qui marquent chacune des extrémités de son signe de croix, passe la torche à un responsable qui la donne à un troisième — le reste suit, allumant de nouveaux foyers. Les flammes se cherchent, se concertent — tout ce côté du bûcher devient leur proie, elles le dévorent avec application. Le bois pétille, des étincelles fusent.

Bientôt les flammes ont absorbé la plate-forme — elles

s'élancent maintenant sur le mannequin. Elles le flairent, le lèchent — l'une d'elles — d'un bond elle s'est dressée, éclairante, à hauteur du visage — le pique, se replie derrière une fumée épaisse. D'autres, à leur tour, estocadent et rompent — certaines atteignent le mannequin dans le dos. Elles rampent jusqu'à ses talons. Enfin, les unes et les autres, surgissant de rouleaux de fumée, bondissent sur lui dans une charge éblouissante. On aperçoit sa silhouette entre les oscillations des flammes ou quand elles se baissent pour reprendre élan. Mais elles sautent, crépitant, sur les bras en croix, y happent aliment : leurs ailes, dressées à la verticale, à l'instant croissent. Le mannequin disparaît sous leur dais.

Ce spectacle déchaîne un nouvel enthousiasme — on se dépouille d'autres vivats. Ceux des balcons sont parmi les plus excités. Ils trépignent et rient — d'aucuns agitent des drapeaux, débouchent des bouteilles. Les avisés, assis, à califourchon, sur la porte du dépôt de vin, entre deux balcons de buveurs, font mine de trinquer avec ces derniers. Mais l'un d'eux, soudain inspiré, se retourne et saute, en ululant, de l'autre côté de la porte, dans la cour du dépôt — déjà il essaye d'enlever la barre de fer cadenassée — ses compères l'y rejoignent. La foule voisine les acclame. Un vieillard, appuyé sur une canne, apparaît sur le seuil du magasin, dans le fond de la cour, les interpelle, accourt en boitant, menaçant de sa canne. La foule le conspue. Il s'agrippe à l'un d'eux — celui-ci s'en débarrasse à coups d'épaule — le vieillard tombe. Quelques-uns, dans la foule, protestent. Mais la porte est ouverte. On fonce, on renverse le vieillard qui, un genou à terre, ramassait sa canne, on envahit le dépôt, on le vide à l'instant.

Dix, quinze, vingt, cinquante tonneaux, un haquet tiré et poussé par des volontaires — un postillon, grimpé sur le timon, braille, en faisant claquer son fouet, des menaces de charretier — passent la porte. Les premiers, escortés de porteurs de baquets, brocs, seaux, pichets, par mille mains roulés, parsèment la place, le second, dirigé par hues et par dias, embouquant les interstices de la foule, s'arrête, le long du bûcher, devant le lieutenant. Des prévoyants, armés de tarières, débouchent les tonneaux, le postillon perce le foudre — le vin coule. Le lieutenant emplit une coupe d'argent, la foule ses récipients. Un chacun, sur la place, sur les balcons, porte son toast. Des goulus plongent leurs mains jointes

dans les baquets, les portent à leur bouche, protestent, coudes écartés, contre les bousculeurs — certains, allongés sur le sol, boivent à même les jets.

Cependant, les flammes ont terrassé le mannequin. Accrochées à sa carcasse, oscillant légèrement, frangées de vapeur, le ronflement amplifié de leur souffle développant l'étreinte de leurs muscles, elles la retournent, elles la broient, elles l'absorbent — d'un bond fulgurant se redressent, défiant, pour proclamer l'instant d'un triomphe désormais total, l'éclat du soleil au zénith.

On les célèbre par d'autres exclamations et d'autres rasades. On rythme les premières, on harmonise sur elles les secondes. Le lieutenant, lui-même monté sur le haquet, participe au chœur et porte, en mesure, la coupe d'argent à ses lèvres. Le foudre, les tonneaux sont bientôt vidés.

Mais les flammes, excitées, lancent, en une fantasia pétulante, leurs pointes, s'y unissent et s'y nouent en une géante, ascendante torsade — atteignent le soleil, impudemment l'enfument. Eclipsé, suffoqué, celui-ci s'est écarté, décroît. On s'exclame, transporté à l'instant par d'exaltantes ambitions. L'irrépressible besoin de « montrer à la face du monde ce que l'on sait faire » bat les tempes, les pensées se fixent sur la précise volonté de supplanter le soleil — la voix du lieutenant, en hurlant, la formule, promet son accomplissement, jette des ordres. Des responsables sautent sur le haquet, soulèvent le foudre, le culbutent, dans un dernier effort, sur le bûcher. Des centaines de brandons s'écartent. Un tumulte insensé les souffle : les tonneaux sur-le-champ renversés, de toutes parts roulés, au pied du bûcher menés, haussés et passés aux responsables sont la proie des flammes. Mais l'on fait volte-face, on vole vers les villas qui bordent la place, on les assiège — seuls restent autour du bûcher le lieutenant, les responsables et les porte-drapeaux. Des portes, des volets claquent : les exaltés des balcons se retranchent hâtivement. On les hue, on se précipite contre les portes. L'une d'elles, à demi verrouillée, cède aussitôt, culbutant un bourgeois épouvanté — trois ou quatre autres sont bientôt enfoncées.

Ceux des premiers rangs s'y engouffrent, rabattent, peu d'instants après, les volets. Ils crient qu'on prenne garde, signifient que l'on s'écarte, déjà ils jettent des combustibles — chaises, tabourets, tiroirs, tombent sur le pavé. On les ramasse, on les passe, à bout de bras, derrière soi. Cent mains

se tendent — aussitôt emportés, ils dérivent rapidement, filent droit dessus le bûcher. Des responsables, tournés vers la foule, reculent de quelques pas, les attrapent au vol, les lancent aux flammes qui les happent. Le lieutenant, debout sur le haquet, poings sur les hanches, menton en avant, un large sourire d'orgueil possessif et satisfait sur les lèvres — ainsi campé sa ressemblance avec le Chef est certaine — surveille le déroulement des opérations. De temps à autre il stimule des porteurs, moque des maladroits ou désigne un endroit où étager les charges. Cependant les chercheurs de combustibles ont vidé les pièces des matériaux les plus maniables. Ils s'évertuent maintenant à les délester des plus encombrants. Des armoires, des lits, des bahuts, des buffets, sont, malgré l'entrave de femmes suppliantes, expédiés par les fenêtres. Ceux qui pillent le contenu des placards et bibliothèques ou ont décroché les tableaux ou rideaux repoussent pareillement ces femmes. Elles s'agrippent à eux — une partie des butins choit — les griffent, les mordent. Ils lâchent leur faix, empoignent les femmes par les bras, les épaules ou les cheveux, les secouent, les insultent, les envoient rouler et ramassent et déversent linge, livres, vêtements, papiers, tapis.

Quelques-uns, qui ont relevé les rideaux de fer de boutiques d'alimentation alignées à la suite l'une de l'autre, portent le jeu à sa perfection. Ils ont déménagé rayons, étagères, éventaires, et autres pièces inflammables, ils ordonnent maintenant aux commerçants, jusqu'alors encore complices, à la fois par lâcheté et par obséquiosité professionnelle, de sortir comestibles et liquides. La stupéfaction de ces mercantis déchaîne l'hilarité. Ils prennent à témoin les photos du Chef placées dans leurs vitrines, se recommandent du lieutenant dont ils sont fournisseurs attitrés — on n'a cure de supplications déplacées, de recommandations qu'on n'entend pas. D'ailleurs, des commis, pleins d'un zèle qu'ils supputent confusément qu'ils le justifieront en le baptisant patriotique, exécutent cette peu banale commande : ils emplissent leurs tabliers de mottes de beurre, de pains, de graisse, de quartiers de viande, de bouteilles d'huile, de sacs de grains, de fromages ou de charcutailles, bousculent le patron sur sa porte et en vident le contenu devant lui... on les encourage à grands cris afin qu'ils expulsent, avec encore plus de générosité, tout ce qui est emmagasiné — ils le font avec le plus complet désintéressement.

Mais des cris véhéments attirent l'attention sur la dernière des villas enfoncées : des énergumènes ont poussé un piano sur le balcon. Ils l'ont dressé sur un côté et adossé à la rambarde, ils le soulèvent, l'inclinent à l'horizontale, le font glisser — le piano oscille, pique et s'écrase dans un fracas de dissonance empoussiérée.

Ce haut fait exalte l'envie d'autres victoires. Les hurrahs par quoi on le célèbre se changent en huées menaçantes pour les habitants, barricadés à temps, de la villa voisine. Mais ceux-ci ont, de derrière les volets, assisté au pillage. Ils jugent prudent de donner des gages de leur loyauté. Ils entr'ouvrent une persienne, lâchent deux, trois objets quelconques.

On s'enthousiasme d'un tel succès. Son attrait tient autant à l'exercice d'un pouvoir qu'il illustre comme à la faiblesse de l'adversaire qu'il révèle. Déjà des furieux s'attachent à s'en donner de nouvelles preuves en s'emportant contre la parcimonie des donateurs. Ces habiles prennent peur. Ils envoient d'autres objets. On leur en sait gré mais ils ne sont pas quittes. On n'admet point qu'ils interrompent leur distribution. Ils tâchent du moins d'en ralentir le rythme. On s'en aperçoit, on fait mine de se jeter sur leur porte. Apeurés, ils lancent à pleines brassées tout ce qui tombe sous leurs mains. Ils ne prennent pas garde, dans leur affolement, qu'on ne leur demande plus rien, qu'on en veut maintenant aux villas voisines.

En effet, un chacun brûlant de participer à la fête, on s'est réparti devant chacune d'elles, on les assiège toutes. Bientôt une compétition excite l'émulation des groupes voisins : c'est auquel fera jeter le plus grand nombre d'objets, les plus inattendus ou les plus suggestifs. Des voix en crient les noms — on s'empare de l'un d'eux qu'on reprend en chœur, on le répète jusqu'à ce que l'objet réclamé soit tombé, on gronde s'il tarde à l'être et, tout en s'écartant pour laisser passage aux ramasseurs, l'on se gausse de ces effrayés qui le vont dénicher, sourient d'un air contraint aux acclamations qui accueillent sa chute, et s'efforcent à saisir le nouveau nom qui plaît, désolés s'excusent s'ils n'en possèdent point la contrepartie, craintifs se hâtent de prévenir la déconvenue et le mécontentement en compensant le choix par la quantité et la diversité. Ils en arrivent ainsi, soit qu'on exige d'eux des choses de plus en plus extraordinaires, soit qu'ils ne distinguent plus, dans le bruit croissant, celles qui sont demandées,

à vider leurs maisons. Quelques-uns, pris de rage à la vue d'un tel désastre, n'attendent plus que les prochains ordres soient formulés : ils saisissent pêle-mêle leurs derniers biens et, bras désordonnés, yeux hagards, bouches hurlantes ou serrées, ils les précipitent sur le sol.

Objets et denrées s'y amassent. Des agent de voirie, des balayeurs municipaux trouent la foule, poussant ou escortant un tombereau à ramasser les ordures. Ils s'arrêtent devant un tas, le chargent. On célèbre, par un triple ban, l'initiative des représentants de ce corps de métier. Le tombereau déborde — les agents de voirie le vont déverser sur le bûcher. Les balayeurs présentent les armes à l'aide de leurs pelles et balais — puis ils préparent, en formant et en alignant des monceaux selon les règles de leur art, les prochains déblaiements. Mais le tombereau, à peine ramené, est rempli. On s'ingénie à le suppléer. Les uns s'emparent de quelques objets et s'appliquent à les transporter à la main ou dans leurs bras, les autres en entassent dans des voitures d'enfants, des brouettes ou des bassines qu'ils tirent par la poignée. On n'a plus cure que d'activer l'acheminement des combustibles vers les flammes. Dressées, plus vives que jamais, sans trêve elles harcèlent, réalisant l'ambition du lieutenant — il dirige du haquet leur engouffrement — le soleil. Celui-ci, enfin, se retranche derrière les toits — elles l'acculent entre deux cheminées. Poulpe sanglant il darde, protégeant sa retraite, ses tentacules, disparaît. Enfourchant un vent complice, exhaussant leur lumière en clarté rayonnante, elles le traquent, le forcent. Il jette la nuit comme une encre.

D'immenses clameurs s'ébauchent, s'enlèvent, se brisent en de folles écumes de mains agitées. Des milliers de cris giclent. Transporté hors de lui-même, promu maître de l'univers et des âges, le lieutenant découvre que Dieu l'invite à proclamer, à leur face, que sa puissance n'a plus de bornes : le bûcher éclairera la nuit comme jamais le soleil ne le fit.

Il saute du haquet, saisit, des mains d'un adjoint, une torche. A peine on enregistre, dans un éclair — pour l'éternité! — son image héroïque, la distension hurlante de sa bouche, la détente irrésistible, l'envol conquérant de sa charge, déjà on le suit, déjà on le précède, déjà on l'a compris — « A nous! Pour le Chef! Pour la ville! » les cris de ralliement, tels des lassos, sur les villas, s'abattent. Marquées au feu du bûcher, elles perpétueront une victoire magique. Des brûlots surgis-

sent, reflétant, dans la nuit, les torches du lieutenant et des adjoints, l'identité des volontés. Le lieutenant, engravé, son bras émergeant, dans la foule, les porte-drapeaux, pressés, poussés, refoulés, soulevés et lancés, repris et déposés, abordent la façade d'une maison éventrée. Une lueur surgit dans leur dos. Elle sort, de la nuit, leur groupe, le sculpte : des porteurs de torches et de brûlots les rejoignent, tirent l'ombre sur la foule derrière eux un instant éclairée. Les torches, tenues à hauteur des visages, creusent les orbites. Elle dépolissent les façades des maisons, y projettent les ombres mouvantes de balcons aux fenêtres béantes. Incrustées de feux des vitres rutilent, des volets s'empourprent. Les drapeaux, ondoyants dans une fumée aux reflets rougeâtres, semblent hissés dans une gloire de bataille.

Cependant, le lieutenant, hissé sur des épaules, est conduit devant une fenêtre. Des citoyens émergent, chargés de bidons d'essence ou de pétrole, de la cave. Ils grimpent sur l'appui, les déversent dans la pièce. Le lieutenant se penche vers l'intérieur de celle-ci, baisse son bras — une flamme jaillit. Il se redresse, fait face, élevant sa torche, à la place. Hérissée en une houle de corps vociférants, illuminée d'ombres vives, elle se rue à l'assaut des maisons voisines : arrosées par d'autres pétroleurs, incendiés par d'autres porteurs de brûlots, celles-ci flambent. Les flammes, se coulant par les fenêtres, escaladent les murs, assaillent les fenêtres des étages supérieurs. Des silhouettes se penchent, épouvantées reculent. Elle réapparaissent, peu d'instants après, aux lucarnes. Les flammes, appâtées, y atteignent. Les silhouettes enjambent le rebord. Elles s'allongent sur les corniches, rampent vers les gouttières. Cette voie même est coupée. Quelques-unes sautent dans le vide, les autres grimpent vers la crête du toit. Les flammes s'y hissent, s'y plantent — des étincelles d'une détente se rivent au ciel — flottent comme des pavois. Elles fixent, dans leurs éclairs, la foule qui hurle et gesticule.

Celle-ci, haletante, reflue sur le bûcher. Un chacun s'empare de tisons, les brandit par-dessus sa tête. Vingt cortèges s'infiltrent dans les dernières villas qui s'enflamment, en ressortent, confluent — un fleuve de feu, par la rue du Sud, à travers la ville, se déverse...

Le soleil se leva sur des ruines fumantes.

LE TEMPS
DE LA RECHERCHE

(suite) (1)

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

CHAPITRE VIII

DÉCLIN DE L'ABBAYE. SÉJOURS AU PAYS DE JEAN RACINE. TRISTE RETOUR A LA VIE INDIVIDUELLE. L'ODEUR DE L'HOPITAL. UNE VILLE DANS LA VILLE. CONCESSIONS A L'EMPIRISME. SUR L'EXISTENCE D'UNE MÉDECINE PURE. POÈME ÉPIQUE, SÉANCES DE POSE ET SILENCE NOCTURNE.

Il devint évident, dès l'arrière-saison, et même dès mon retour à Créteil, que notre communauté connaissait de graves déboires et qu'elle allait péricliter. Nous ne pouvions guère imprimer qu'un livre par mois; le bénéfice d'une telle opération était tout à fait insuffisant pour payer nos fournitures, assurer notre subsistance et couvrir les frais généraux de l'entreprise.

L'automne, de nouveau, allumait ses brasiers funèbres dans notre parc; mais nous regardions sans les voir ces tableaux qui nous avaient, un an plus tôt, jeté dans le ravissement. La maison, tous feux éteints, était humide et morose. Il nous fallait quereller à propos du terme avec les propriétaires. Nous avions édité une quinzaine d'ouvrages et nous cherchions d'autres commandes, sans espoir ou plutôt sans conviction. J'ai gardé, de ces derniers mois, un souvenir poignant. Vildrac, je l'ai déjà dit, s'était, de longtemps, retiré avec les siens dans la petite maison des jardiniers. Pour alimenter le

(1) Voir *Mercure de France*, 1er janvier et 1er février 1947.

ménage, sa femme, Rose, personne énergique et de franche décision, jetait à Paris les fondements d'une nouvelle entreprise, individuelle cette fois. Vildrac, le soir, travaillait tard à l'atelier, le composteur au poing, gagné petit à petit par la tristesse. C'est à lui que je pense toujours quand j'évoque cette chute de notre maison de Créteil. Non, certes, que les autres n'en aient point souffert : je ne relis jamais sans déchirement les lettres de ce temps-là.

Tous, pressés par le menaçant avenir, cherchions au dehors quelque surcroît de ressources. Depuis longtemps, je ne demandais plus aucun secours à mon père qui, lui-même, environ ce temps, songeait à quitter Dourdan pour chercher et poursuivre à Paris la fuyante fortune. J'étais fort avancé dans mes études médicales; pour vivre et payer mes frais scolaires, je comptais uniquement sur les petits honoraires que j'obtenais à remplacer des médecins. Assez vite, j'avais trouvé mon champ d'activité et m'y tenais. J'avais été, pendant quelques jours, suppléer un médecin de la Ferté-Milon qui s'appelait Collard. C'était un excellent homme, sans vice et sans éclatante vertu, ce qui est, à l'ordinaire, reposant pour tout le monde. Il habitait, avec sa femme et ses enfants, une de ces grandes maisons bourgeoises dont les jardins verdoient au long de l'Ourcq. La Ferté-Milon est un bourg assez considérable pour retenir deux médecins. Reçu chez le docteur Collard, je fis la connaissance de son confrère. C'était un médecin d'origine grecque, mais gagné, dès les études, à la nationalité française. Il s'appelait Pettidi et vivait avec sa femme dans une maison voisine de celle où demeurait son confrère. Par une chance bien surprenante, les deux praticiens étaient amis. Je fus amené d'abord à les remplacer tour à tour; par la suite, il leur arriva de s'absenter tous deux en même temps et de me laisser tout seul à la garde sanitaire de la ville et des villages voisins.

Rien de plus français que ce paysage de l'Ourcq et comme je comprends que la Ferté-Milon soit la patrie de Jean Racine! La vallée est verte et fertile, enchantée par le concert des peupliers à la feuille mobile. Au nord du bourg, commence la belle forêt de Villers-Cotterets, où naquit Dumas le Père. Au sud et à l'est, s'étend une riche plaine cultivée qu'il faut traverser tout entière pour atteindre Château-Thierry; on peut y visiter la maison de La Fontaine. La ville de Milon est construite partie dans le val, où les maisons patriciennes sont rassemblées, partie sur le coteau, où gîte le menu peuple.

comme on disait autrefois. Cette disposition démographique simpliste permet de comprendre la phrase que me disait un malade, comme je le visitais, phrase qui traduit naïvement la perpétuelle angoisse des nantis : « Un jour, vous verrez, docteur, le Haut du Marché descendra dans la Chaussée, et alors, ce sera terrible. »

En fait, j'eus là, pendant quelques semaines et plusieurs années de suite, la chance de me familiariser avec une profession que je ne devais pas exercer et pour laquelle je garde reconnaissance et tendresse. Remplaçant le plus souvent les deux médecins à la fois, il me fut donné de soigner tout le pays, riches et pauvres, citadins et villageois, d'entrer dans toutes les maisons, d'entrevoir le dur métier que pratiquait mon père et de laisser passer, sur cette expérience intermittente, la douce et la dure saison.

Ces messieurs les docteurs allaient ordinairement à leurs affaires dans des voitures à chevaux. Le docteur Collard possédait une sorte de charrette anglaise, conduite par un excellent cocher d'une cinquantaine d'années, homme d'expérience qui m'a beaucoup appris. Il m'arrivait de faire, dans cette carriole, soixante à quatre-vingts kilomètres par jour, courant de village en village et de ferme en ferme, fatiguant deux chevaux de l'aube à la nuit. J'avais acquis, pour l'hiver, une pelisse de peau de chèvre. Assis sur la dure banquette, l'œil avivé par le vent, j'écoutais, pendant des heures, mon voisin me parler des champs, des plantes, des bêtes et des hommes. Il avait possédé, puis perdu pour finir, un petit domaine d'une cinquantaine d'hectares. Je n'ai jamais compris par l'effet de quelles traverses un homme si justement intelligent s'était trouvé dessaisi de son bien et dans la nécessité de se mettre en condition. Il avait des vues non vulgaires sur les travaux rustiques. Il parlait de manière calme et rêveuse. J'écoutais cet homme d'expérience, évitant de l'égarer par des questions inopportunes. Le cheval que nous prenions le plus volontiers était une bête jeune et craintive. A peine entendait-il ma voix, la nuit, quand, arrêté sur le seuil des malades, je donnais quelque ultime avis, il bondissait en avant. Il me fallait, dans l'ombre, trouver le marchepied et grimper sur la voiture en marche, au risque de me faire écharper. Un jour, dans la forêt de Villers-Cotterets, cet animal ombrageux entreprit de reculer, contre toute exhortation. Or, à quelques mètres derrière nous, s'ouvrait un ravin profond. Nous étions

empêtrés dans nos couvertures et contenus par le tablier de cuir. Le bon cocher se prit à parler d'une voix sage et si calme que la bête rétive s'arrêta, frémissante, tout le poil en mouvement; une seconde plus tard, elle repartait, pacifiée, dans le bon sens.

Pendant les longues songeries de ces courses, il m'est arrivé d'entrevoir ou, pour mieux m'exprimer, de découvrir les poèmes que j'ai composés dans mon jeune temps. Ces poèmes sont imparfaits et sont les témoignages de mes recherches. Il m'arrive, les relisant, d'y trouver presque tous les thèmes sur lesquels, par la suite, j'ai construit des œuvres plus fortes, des œuvres que les hommes des temps à venir retiendront et consulteront peut-être s'ils ont intérêt à connaître la vie des hommes de mon temps et s'il m'a été donné d'ajouter quelques linéaments au portrait de l'homme éternel.

Le docteur Pettidi, que je remplaçais aussi, marquait de la curiosité aux entreprises de l'intelligence. Bien que je manifestasse, à son égard, cette circonspection, cette réserve, qui sont, dans la jeunesse, les signes ordinaires de l'orgueil, je commençais, à temps perdu, de lui prêcher mes dieux. C'était un enfant de l'ingénieux Ulysse, un homme de la Méditerranée, curieux des mondes inconnus. Il me pria de l'introduire à la musique et à la peinture, ce que je fis de bon cœur. Il invita Henri Doucet et lui fit exécuter un grand portrait en pied de Mme Pettidi. Par la suite, il me demanda plusieurs fois de l'accompagner au concert symphonique ou à l'Opéra, ce que je ne refusais point. Je l'endoctrinais pendant les entr'actes. Il ne m'arrive plus guère, au seuil de la vieillesse, d'expliquer l'inexplicable, même par grande ferveur, mais que je souffle un tant soit peu sur les tisons de l'enthousiasme et les voilà qui se reprennent à flamber.

Revenu dans notre Créteil, quelques billets de cent francs en portefeuille, je retrouvais la maison plus froide et les problèmes plus agressifs. Nous avions encore, pendant nos entretiens singuliers, de belles élévations. J'achevais un poème épique par la vertu duquel j'allais m'affranchir des sortilèges du symbolisme. Il ne devait paraître qu'en 1909 et j'en reparlerai peut-être. Peu de choses me touchent plus vivement que ce tourment de l'homme jeune que sa destinée appelle et qui en est à chercher l'instrument et l'issue.

L'Abbaye agonisait. Nous appelions encore à l'aide, mais en désespoir de cause. J'étais allé rendre visite à Jean-Joseph

Renaud qui écrivait dans l'*Action*. Il fit un article, d'ailleurs charmant et généreux. Il était alors champion d'escrime à l'épée. Il tenta auprès de notre propriétaire, une démarche plaisante où il exécuta quelques feintes d'une flamberge imaginaire. Après quoi nous obtînmes des facilités de paiement. Enfin, il fut décidé que nous devions quitter Créteil au début du mois de janvier. L'atelier d'imprimerie allait se transporter à Paris, dans une petite rue de la Montagne Sainte-Geneviève où il végéta d'ailleurs quelque temps sous la direction de Linard.

Nos meubles, mélancoliquement, reprirent le chemin de Paris. J'avais conservé ma chambre rue Vauquelin et je réussis à l'abandonner à ce moment contre un petit logement situé sur le même palier et qui comportait, luxe inespéré, deux pièces, une entrée minuscule et une de ces cuisines que les Américains appellent kitchenettes. Il ne fallait pas moins de mon installation dans ce palais pour me faire oublier l'échec de notre thélème et les douleurs de la déconfiture.

De mes nouvelles fenêtres, je découvrais, comme naguère de mon premier logis, les mêmes rues profondes, semblables à des canons, les mêmes toits, les mêmes dômes, la même petite place provinciale où je pensais, vingt fois le jour, voir cabrioler Scapin ou déboucher les clowns de Shakespeare. J'entendais, aux mêmes heures que naguère, sonner, toutes ensemble, les horloges du quartier latin. J'avais le sentiment de prospérer sur place et je tirais de ma cuisine un orgueil non dissimulable.

En fait, las des gargotes et des cornets de frites, je résolus de préparer mes aliments moi-même, du moins quand j'en trouvais le temps. J'y pris plaisir. J'ai toujours, dans la suite, parlé de la nourriture avec respect et j'ose même dire avec discernement. Les anecdotiers qui, dès la minute présente, préparent toutes les erreurs des historiens à venir, ont jugé bon de me représenter comme un gourmet, un amateur de raffinements gastronomiques. Bah! bah! la gourmandise est un métier, que dis-je une carrière, et je fus, je suis toujours chargé de soins. Mais, nous aimons, nous autres, nos songes et nos propos plus encore que notre plaisir, et tout le monde nous prend au mot.

J'avais, pendant l'année de l'Abbaye, tenu par miracle mes fonctions de l'hôpital. A dire vrai, quand je songe à ce temps de ma vie, avec près d'un demi-siècle de recul, je ne com-

prends pas très bien comment je parvenais à faire toutes choses ou, plutôt comment toutes choses finalement se trouvaient faites. Dès le retour à Paris, je repris, avec plus de ferveur et d'assiduité, un service qui m'intéressait fort. Il n'a pas cessé de m'attacher. Que j'aille visiter mes amis ou mes fils dans les lazarets où ils s'évertuent et, dès la porte, l'odeur de l'hôpital me saute au visage; elle m'arrête comme l'odeur même d'une de ces destinées dont les événements nous ont distraits, mais que nous tenons, secrètement, pour nos destinées véritables. Ainsi l'odeur des cires et de l'encens doit troubler jusqu'au fond de l'âme le jeune diacre arraché au sanctuaire et jeté dans le siècle par quelque conjoncture déconcertante. J'avais décidé de prendre certaines notions des spécialités essentielles. C'était présomption d'un très jeune esprit encore séduit par les grâces de ce génie encyclopédique, de ce génie qui a failli perdre la France et qui finira peut-être par la sauver un jour.

A vrai dire, la première expérience que je tentai fut marquée par une leçon très spirituelle. J'avais pris une place d'externe chez un dermatologiste nommé de Beurmann, à l'hôpital Saint-Louis. C'était un homme courtois et cultivé, qui parlait avec élégance et ne se répétait point, mérite assez exceptionnel chez les enseigneurs éprouvés. Dès le début de mon séjour dans son service, M. de Beurmann me dit avec son sourire courtois : « De la dermatologie, on sait tout au bout de six mois. Mais, au bout de quinze ou seize ans, ma foi, on n'y comprend plus rien. »

Je ne reçus pas longtemps les leçons de cet homme aimable. Pour des raisons que je serais, aujourd'hui, bien en peine de recenser, je m'en fus poursuivre mon stage dans le service du père Hallopeau. Ce vieux peaucier, comme on dit dans l'argot du métier, s'intéressait à toutes les maladies de sa spécialité, mais particulièrement à la lèpre. J'ai vu, chez lui, défiler une vingtaine de lépreux dont quelques-uns avaient des lésions graves et montraient le mufle de lion, la peau tuméfiée, couleur de pain d'épices, des ulcères, des yeux morts, les oreilles énormes au lobule pendant comme ceux que l'on voit au Bouddha sur toutes ses statues, ce qui étonne, paraît-il, les voyageurs cultivés, parce qu'en Asie, tout lépreux se trouve déchu de sa caste. Nous soignions ces malheureux avec l'huile de Chaulmoogra. Ils ne portaient pas le costume maudit et n'agitaient pas les cliquettes. Les plus sévèrement atteints ne quittaient guère l'hôpital. Comme les tristes pensionnaires des

léproseries médiévales, ils attendaient la fin de leur martyre entre les murs de leur retraite.

L'hôpital Saint-Louis formait alors une ville dans la ville. Avec ses bâtiments anciens, ses religieuses à cornettes, il donnait une image frappante des lazarets de l'ancien temps. Il n'était point dépourvu de jardins et de verdures et c'était un grand bienfait, car les malades atteints de lupus, c'est-à-dire de tuberculose cutanée, finissaient par se fixer là; ils se mariaient entre eux et ne sortaient dans Paris qu'à la pression des nécessités. Quelques-uns, finalement guéris, gardaient des cicatrices mutilantes : l'affreuse maladie leur avait emporté le nez, dévié la bouche, gâté les traits. Chez d'autres, en dépit des traitements, le mal continuait de gagner; beaucoup d'entre ces pauvres gens devenaient infirmiers, femmes de charge, hommes de peine. Ils avaient de beaux enfants que l'on voyait jouer au soleil, entre les carrés de gazon. En ce temps de ma jeunesse, le traitement en faveur était celui de Finsen, le génial médecin danois.

L'activité du vieil Hallopeau ne s'arrêtait point aux lépreux et aux lupiques. Elle embrassait toutes les misères de cette étrange spécialité. Un jour par semaine, notre service assurait la consultation externe. Cela signifie que tous les élèves réunis derrière le patron devaient recevoir les malades venus du dehors, les examiner et les traiter, les retenir s'il y avait lieu. Cette cérémonie durait tout le jour, avec une interruption au début de l'après-midi.

Nous étions tous assis derrière une longue table, comme sur les lieux d'un tribunal. Les malades patientaient dans une très grande salle d'attente, rangés sur des bancs de bois, en devisant de leurs misères. Les femmes passaient d'abord, puis les hommes. La méthode, inspirée par l'expérience, prescrivait que les patients se présentassent tous à la file et nus jusqu'à la ceinture, ce qui faisait gagner beaucoup de temps, mais ce qu'ils n'acceptaient pas toujours sans un mouvement d'humeur. Après quelques jours, et si nos anciens consentaient à nous dispenser des lumières, nous arrivions à faire, de loin, les diagnostics élémentaires. Beaucoup de cas, en revanche, embarrassaient tout le monde et même le maître de la cohorte. Le père Hallopeau était un vieillard à sourcils touffus. Un pince-nez oscillait devant ses petits yeux. Comme il était très myope, il était obligé de regarder ses patients de près, de si près parfois qu'avec ses gros sourcils grisonnants il balayait les pustules et les plaies. N'importe! il regardait et

cherchait avec une attention, une passion très honorables. Et je pensais que toutes ces maladies terribles n'étaient pas aussi contagieuses que nous l'entendions dire, puisque le docteur Hallopeau ne les avait pas toutes contractées. Parfois, inquiet, hésitant, il relevait le nez et il appelait Gaston. L'infirmier chef du service aussitôt se présentait. C'était un gaillard intelligent, qui depuis de longues années voyait passer chaque jour de quatre à cinq cents malades. Il considérait le malade et disait tranquillement, sans forfanterie, sans hésitation, comme un amateur sérieux qui juge un coup à la manille : « Monsieur, c'est du Xanthome ». — Ma foi, disait le patron, s'inclinant avec simplicité devant cette science pragmatique, ma foi, c'est tout à fait possible. Sur quoi Gaston retournait étaler ses pommades avec une large spatule et appliquer ses pansements.

Au bout de quelques mois, mettant à profit la sagesse du docteur de Beurmann et jugeant que je n'avais aucune chance de progresser dans cette science aventureuse, j'obtins l'autorisation de poursuivre mon apprentissage dans d'autres directions. Des différents services qu'il m'a été donné de fréquenter alors, c'est celui de Letulle qui m'a laissé les souvenirs les plus nets.

Le professeur Letulle était phtisiologue et cela signifie qu'il étudiait particulièrement la tuberculose pulmonaire. C'était un menu vieillard à barbiche blanche, à cheveux blancs, gai, vif, avec lequel, nous, les élèves, entretenions des relations fort agréables. Il avait, à vrai dire, un service de médecine générale, où l'on traitait toutes les maladies, et des salles réservées aux tuberculeux. Les malades achevaient de s'y consumer et ne retenaient guère les élèves, soucieux d'apprendre quelque chose. Je m'arrêtais pourtant dans ces salles délaissées et m'asseyant entre les lits, engageais la conversation. Il me souvient d'une toute jeune fille qui était au dernier point de son mal et qui, déjà submergée par les ombres de la mort, savait encore sourire et même se parer. Elle nouait, autour de son col, un mince ruban de velours noir et me regardait avec de grands yeux où voguaient des nuées d'angoisse. Elle commença bientôt de respirer difficilement. Elle avait une carnation transparente, d'un rose délicat. Elle donnait de la mort une image angélique, touchante, belle, rédimée. Je ne connaissais pas encore la poignante sérénade de Moussorgsky et Schubert seul m'aidait à supporter cette agonie.

Parfois, M. Letulle s'enflammait pour quelque découverte intéressant la tuberculose. Aussitôt les salles spéciales se trouvaient envahies par le flot des élèves et les malades considéraient avec un étonnement non celé cet accès de sollicitude. C'est ainsi que l'on commença de parler d'une réaction à la tuberculine qui se cherchait par instillation dans l'œil et qu'on appelait donc l'ophtalmoréaction. Tous les tuberculeux du service reçurent quelques gouttes de ce produit dans la conjonctive et nous étions là, matin et soir, à noter les résultats. Ils étaient paradoxaux, en ce sens que les malades les plus atteints ne réagissaient plus du tout. M. Letulle, qui était un philosophe, poussa des cris d'admiration.

Il me faut pourtant dire que cet illustre praticien n'attachait plus qu'une importance modeste aux recherches de la clinique et notamment à l'établissement du diagnostic. Il écoutait, l'œil fureteur, les exposés des élèves et prononçait, pour finir, une phrase mystérieuse et rituelle : « On verra ça là-bas! » Heureusement les malades n'entendaient point ce langage confidentiel; « là-bas », pour M. Letulle, c'était la salle d'autopsie. M. Letulle, qui ne répugnait point au langage des carabins, développait parfois sa pensée en notre faveur : « Votre diagnostic est peut-être bon, disait-il; mais c'est en définitive chez Morgagni que tout s'éclaire. Il n'y a que chez Morgagni qu'on sait vraiment à quoi s'en tenir. Et nous nous rendions en cortège dans ce lieu que tous les étudiants ont dédié, par tradition, à l'anatomiste italien.

Avant d'entrer chez Morgagni, M. Letulle chaussait de gros sabots de hêtre, ce en quoi nous l'imitions. Puis le patron se précipitait vers les tables, palpait les pièces anatomiques, les coupait, en prélevait des fragments en vue d'examens ultérieurs, pérorait et voltigeait. Il aimait assurément l'anatomie pathologique et ne cachait point sa passion. J'imagine après coup que cette passion était moins de guérir que de connaître et de comprendre. Si Valéry vivait encore, il disserterait peut-être à ce propos, sur l'existence d'une médecine pure dont le malade ne serait point la fin mais le prétexte. Cher Valéry! Qui va maintenant, parmi nous, mener les jeux de cette sorte?

Le soir venu, je n'allais plus travailler dans les bibliothèques mais dans mon somptueux appartement. Je possédais une petite cheminée de fonte émaillée dite, je ne sais pourquoi, cheminée prussienne. J'y allumais du feu par les soirées d'hiver. Souvent, repoussant mes livres de médecine et sans le

moindre effort pour réaccorder mon esprit, je tirais du tiroir les cahiers où j'accumulais les chants successifs de mon poème épique. C'était la légende éternelle de l'homme qui commande et qui enseigne, de celui qui marche en tête de la foule. D'où le titre qui peut aujourd'hui sembler elliptique : *l'Homme en tête.*

Berthold Mahn avait entrepris mon portrait. Il n'était point encore affranchi de ses chaînes et donnait le plus clair de ses journées à des besognes industrielles et donc mercenaires. Il venait me voir le soir, s'installait en face de moi, dans le rayonnement de mon unique lampe et commençait de travailler à ce dessin que je possède encore et par la vertu duquel ma jeunesse, du fond d'un cadre, continue de me surveiller et de m'exhorter, la vigilante.

Mahn contemple ses modèles avec une attention pressante et qui semble infatigable. De temps en temps, je m'abandonnais au rêve. Alors, l'artiste, de la pointe du crayon, faisait dans l'air un geste imperceptible. Docilement, je redressais la tête. Les heures de la nuit s'enfonçaient dans un silence prodigieux.

CHAPITRE IX

LA FRANCE HEUREUSE. IVRESSE UNIVERSELLE. LECTURES DU SOIR. APPARITION DE GEORGES CHENNEVIÈRE. SERRES CHAUDES. LUMIÈRE SUR L'ODÉON. PROJETS POUR L'ÉTÉ. LES COMÉDIENS EN VOYAGE. UNE LETTRE DE PARIS. ENTR'ACTE ITALIEN.

Voici donc l'année 1908. Nous avons été déçus; nous avons été blessés dans un de nos rêves les plus chers; mais nous sommes riches de rêves sans cesse renaissants. Nous regardons avec curiosité, avec avidité vers l'avenir inconnaissable; mais cet avenir est notre fortune; mais, comme le dit en substance notre maître Bergson, chaque minute vient à nous, gonflée d'une infinité de possibles, tout ce qui doit être de nous, pour nous et par nous demeure inclus dans ce temps qui coule à notre rencontre comme un fleuve de ténèbres. Nous considérons le monde avec cette amertume si naturelle à la jeunesse; mais nous sommes soulevés par une espérance qui a la chaleur de la certitude.

Vrai, nous pouvons crier, vaticiner, invectiver contre la condition humaine, au fond, nous sommes pleins d'orgueil.

Comment en serait-il autrement? Ceux que nous avons choisis pour nos oracles, même s'ils sont de vieux hommes chargés de travaux et d'expérience, ne peuvent celer leur orgueil. Notre patrie, la France, est au comble de la fortune. Comme des fils de bonne famille, nous sommes volontiers ingrats. Nous apprendrons à mieux aimer cette patrie, et à la mieux comprendre, quand nous la verrons souffrir. Telle que nous l'apercevons, elle n'inspire pas la commisération, non certes. Elle n'a point oublié la guerre allemande et la défaite, mais elle a réparé ses plaies, elle s'est hardiment relevée. Elle travaille avec bonheur; elle sait, elle sent, elle déclare qu'elle est irremplaçable, et les peuples, respectueux, ne lui disent pas le contraire. Elle possède une grande armée, des finances prospères, des richesses immenses, un crédit sans faille. Elle a inventé, puis mis à l'épreuve, un ingénieux système de mesure que les peuples civilisés finiront tous par adopter, nul n'en doute plus. La monnaie est honnête et forte. Elle circule librement parmi les nations heureuses. Les hommes de l'Occident sont bien nourris. Ils ont, surtout les Français, sur le boire et le manger, des opinions qui ressemblent à des croyances. Ils portent des vêtements si solides et si bien faits qu'ils ne parviennent pas à les user et qu'ils les laissent dans leur héritage pour la joie et l'étonnement des générations futures. La vie est somme toute simple. La paperasse, dans l'ombre, fait l'essai de son pouvoir; mais elle n'opprime encore personne: elle n'est pas encore la maîtresse du monde. Les grandes nations se sont partagé la terre; le temps de l'aventure coloniale touche à son terme. Quand un habitant de Londres ou de Paris prie ses amis à déjeuner, tous les peuples de la planète apportent leur tribut à ce festin d'une heure. Les querelles religieuses vont s'apaiser, au moins en France. Le venin des luttes raciales, comme on dira plus tard, semble avoir épuisé ses funestes vertus avec ce qu'on nomme l'Affaire. La révolution sociale s'accomplit dans le calme et par prudentes étapes. Un encens de générosité, survivant aux nobles orgies de 1848, flotte encore sur tous ces problèmes redoutables. Quand Jaurès dit : l'humanité, il songe assurément à l'ensemble souffrant des peuples, mais aussi, nul n'en peut douter, à la plus belle des vertus. Les savants parlent de la science avec des accents d'évangélistes. Baudelaire, en vrai voyant, a lancé un cri que nul n'a compris, que nul n'a même entendu. Qui donc oserait penser que ces belles inventions de l'intelligence, que ces découvertes dont les plus hauts esprits se

déclarent si fiers, vont ruiner les sociétés humaines après les avoir enrichies, vont les asservir après les avoir abusées par des promesses de franchise? Ce monde si content de son équilibre apparent, comment pourrait-on deviner qu'il va donner naissance à un monde tout différent, hagard, pauvre et criminel? Ces hommes qui parlent de la liberté comme d'une conquête inaliénable, pourraient-ils imaginer qu'ils reverront l'esclavage? Ces philosophes qui discutent si bellement des droits sacrés des peuples, ont-ils la moindre idée de ce que seront, un jour en vérité prochain, les transferts de populations? Ces moralistes, ces psychologues qui prêchent le respect de la personne humaine, peuvent-ils croire qu'on va rétablir la torture, la question? Même l'expérience historique dont parle le grand Michelet, même l'expérience historique avec sa grande amertume, permettrait-elle d'annoncer les chambres à gaz et les fours crématoires, toutes ces inventions funèbres d'un génie démentiel? Non, non, le monde est heureux, candidement, avidement, stupidement heureux. Les puissants du moment accumulent les richesses avec le sentiment de travailler pour l'éternité; les pauvres se privent de tout pour assurer leurs vieux jours. On parle, dans les feuilles, des institutions du peuple comme de la loi de Moïse. La religion rationaliste n'a pas encore trébuché, pas encore hésité, pas encore douté d'elle-même. Si les écrivains se chamaillent, c'est à propos de prosodie; les esprits sont encore divisés par les souvenirs de l'Affaire; mais la plupart des artistes réservent leur ferveur pour les problèmes de l'art auquel ils ont donné leur vie. Ils ne sont pas, chaque jour, sommés d'avoir à formuler un sentiment sur des conjonctures qu'ils ignorent. Quand ils parlent du mouvement symboliste, ils disent : la révolution de 1885 et cela sonne, à leurs oreilles, un peu comme 1789. Tous les peuples ne savent pas encore, même les plus policés, que toute civilisation est menacée par son succès et qu'elle finit par se détruire avec les propres instruments de sa puissance.

L'Abbaye dispersée, nous sentons bien que nous ne sommes pas encore rassasiés d'affection, ni d'enthousiasme. Nous nous réunissons, le soir, chez l'un, chez l'autre, pour parler de nos nouveaux projets, pour lire des textes illustres et pour en palabrer à cœur joie. Notre nourriture ordinaire n'est pas maigre : c'est Shakespeare et c'est Eschyle, c'est Ibsen et c'est Verlaine. Les poètes sont nos compagnons de toutes les heures. La voix de Rimbaud nous enflamme, le sourire de Laforgue

voltige aux frontières de notre champ visuel. Mallarmé nous verse, à l'heure de la parfaite lucidité, quelques gouttes de son précieux élixir. Nous avons découvert Claudel et, tous ensemble, nous lisons l'*Arbre*. Nous savons que Claudel respire en même temps que nous, très loin, là-bas, de l'autre côté du monde, peut-être; nous ne sommes pas pressés de le voir : son esprit et son œuvre, voilà ce qui nous intéresse. Ce n'est pas un ruisselet, c'est un torrent. Tant mieux! nous rêvons de torrents, de fleuves immenses, d'océans où se balancent les carcasses des bateaux ivres.

Romains nous a présenté l'un de ses plus chers amis. Un poète, il va sans dire. Qu'aurions-nous à faire d'un qui s'aviserait de n'être pas poète? Le nouveau s'appelle Georges Chennevière, il montre un très beau regard, qui brille d'ombre et de mélancolie. Il en est, comme nous tous, à chercher sa métrique, à forger son outil, à choisir sa matière. Romains, lui, en est aux premières prédications de la croisade unanimiste. C'est plus qu'une école littéraire, c'est presque une religion. Ces phénomènes vieux comme les hommes, vieux comme la vie et que les philosophes commencent d'entrevoir, sur lesquels, avec prudence, ils apposent une étiquette, celle, par exemple, de psychophysiologie des groupes, Romains les aborde avec les instruments de la connaissance poétique. Il va nous montrer, par le poème et le récit, par le théâtre et l'essai que l'arithmétique humaine est totalement à reprendre et que, dans ce domaine étrange et familier $1 + 1 =$ l'infini $=$ dieu.

Les équations de cette sorte m'intéressent beaucoup sans toutefois m'entraîner. C'est à d'autres mystères que vont tous mes soins. Je suis trop profondément individualiste pour parvenir jamais à oublier l'existence, les aventures et les épreuves de ces âmes que le nouvel alchimiste distille dans ses alambics. Je ne méconnais pas l'unanime, je le redoute. N'importe, je commence à délimiter les domaines, à préparer, sur les ouvrages et les idées de mes compagnons, de grandes études que je publierai, bientôt, dans *Vers et Prose*, la revue de Paul Fort.

Car Paul Fort tient chapitre, le soir, à *la Closerie des Lilas*. Nous n'y ferons que de furtives et rares apparitions. Nous n'aimons pas la cohue, même cordiale. Pour obtenir la température favorable, il nous faut le petit nombre, l'amitié, les portes closes, une lente fermentation. Mais l'auteur des *Ballades françaises* est dans la fleur de son vif et charmant génie. Il

publie, dans ces temps heureux, des vers qui chanteront longtemps à notre oreille.

Quand nous décidons à sortir de nos serres chaudes, c'est pour nous rendre au Châtelet, pour entendre de la musique. Là encore, nous ne prenons que des nourritures succulentes. Et si nous allons, le dimanche, attentifs et silencieux, passer une heure dans l'atelier d'un maître, nous allons, naturellement, chez Bourdelle ou chez Rodin, maisons de bon accueil.

Antoine est à l'Odéon. Il a quitté les tréteaux qui portent son nom et où il a fait triompher l'art selon les naturalistes. De l'Odéon, de ce vieux théâtre somnolent dont les boulevardiers sourient, que va donc faire André Antoine? Voilà ce que se demande le peuple inquiet des poètes, des lettrés, des apprentis. Eh bien, Antoine va, de son Odéon, faire une grande école d'art dramatique. Il va ressusciter une multitude admirable de chefs-d'œuvre que, sans lui, nous ne verrions jamais sur la scène. Il va jouer les Grecs et les Espagnols, les mystères et les farces, les classiques et les romantiques, les anciens et les modernes. Il nous découvre un Shakespeare vivant. Il va monter des mélodrames, des œuvres illustres, des œuvres manquées, faire comparaître Balzac, Tolstoï et Flaubert, et puis, ce ne sera pas long, il appellera les jeunes poètes, lyriques, dramatiques ou comiques. Pour l'instant, nous n'en parlons même pas, nous n'osons pas l'espérer. Les maîtres que nous aimons nous ont souvent répété que le temple est, désormais, abandonné aux marchands. Pour toutes ces belles expériences, Antoine forme une jeune troupe, riche, vivante, variée. Voilà ce qui se murmure dans les cénacles de la colline Sainte-Geneviève.

Vildrac est venu s'installer à Paris, avec sa femme et sa nichée. Il a trouvé asile chez sa mère qui dirige l'école communale de la rue Keller, dans ce quartier prodigieux, dans ce pays des ébénistes, où toutes les portes exhalent une puissante haleine d'encaustique et de vernis à l'alcool. Non loin de là, au fond d'un boyau, entre des bâtisses fumeuses, s'ouvre la fameuse université populaire du faubourg Saint-Antoine, où — quelques moments encore — Guillaume Apollinaire viendra discuter sur nos poèmes, avec le concert de nos acteurs alliés, demeurés nos compagnons depuis la fête de Créteil.

Quand, le soir, il m'arrive de supporter mal la solitude, je vais dîner rue Keller : la maison est hospitalière, il y a toujours une place pour le frère ou pour l'ami. Un jour, j'aperçois un nouveau visage. C'est un grand garçon, vigoureux, aux traits

bien dessinés, avec un diable de nez qui tire un peu de côté, pour bien humer le vent. Il cache de son mieux qu'il est docteur en médecine et qu'il s'appelle André Nepveu. Il vient de publier, sous le nom de Luc Durtain, deux livres, l'un de prose, *l'Etape nécessaire,* l'autre de poésie, *Pégase,* deux livres que nous trouvons remarquables et que nous avons bien raison de trouver tels. Mais ce qui le transfigure, le jour de cette première rencontre, c'est qu'il vient d'avoir un fils. Il ne parle que de cela. Il en parle excellemment.

Arcos et Mercereau se sont installés côte à côte dans un petit appartement du boulevard de Port-Royal. Ils ont, comme nous tous, de grands projets. Arcos rêve, comme nous tous, de voyages. Et voici comment il en rêve en m'écrivant une lettre : « Un événement tout à fait imprévu, et j'ose dire heureux, va me porter à Venise d'ici une quinzaine de jours... Descendrai ensuite l'Italie à pinces jusqu'à évanouissement du capital. Brosserai en route petits panneaux de genre pour Anglais. Débrouillard, culot; suis certain petite vente et pourrai ainsi prolonger voyage. Si possible Sicile, traversée Tunis, Alger et retour en France par une combinaison dont je te dirai deux mots à l'oreille. Bref, un vrai voyage de chemineau. »

Je transcris ces quelques lignes pour jeter des lueurs sur nos songes familiers.

Je souffle avec ardeur sur les rêves de mes amis et sur mes rêves personnels. Mon poème épique est achevé. Je cherche un imprimeur, car l'imprimerie de Linard donne de la bande à son tour. Je construis en pensée maintes pièces de théâtre. Je commence, dans *les Bandeaux d'or,* la petite revue de Paul Castiaux, une campagne de critique, partiale et intolérante à souhait. Tout cela ne m'empêche pas d'aller, chaque matin, voir opérer les virtuoses de la chirurgie, de suivre, l'après-midi, les cours de Richet, ou ceux de Moissan, l'inventeur du four électrique, mon voisin de la rue Vauquelin. Cela ne m'empêche pas de préparer un certificat de chimie biologique et d'écouter, dans le vertigineux petit amphithéâtre de l'Institut Pasteur, les leçons de Gabriel Bertrand qui est, pour l'instant, mon maître et dont je deviendrai, plus tard, le collègue, le confrère et l'ami toujours reconnaissant.

Aux heures bénies, j'ai de mystérieux colloques avec certaine jeune fille rencontrée dans la lumière de Juillet. Elle étudie encore ce que les inscriptions murales nomment la déclamation, sous les ordres d'un comédien lettré qui s'appelle M. Truffier et qui enseigne au Conservatoire. Il m'arrive de

m'asseoir parmi les élèves du cours, innocemment, et selon les traditions libérales de la maison. M. Truffier jette sur moi des regards inquiets : je ne dois pas, avec mes cheveux bouclés et ma barbe frisottante, avoir l'air d'un comédien.

La jeune fille de Juillet s'avance sur le trottoir. Elle porte un grand chapeau bordé de dentelle légère. Elle tient dans sa main gauche, rassemblés en un trousseau, les plis de sa jupe longue qui, paraît-il, n'a pas moins de huit mètres de tour. Elle sourit, pendant que nous élaborons à voix basse divers projets d'avenir. Le premier de ces projets intéresse l'été qui vient. Avec une troupe de camarades, la jeune fille de Juillet va partir pour la Savoie. La troupe doit s'établir sur les bords du lac d'Annecy et donner des représentations dans toutes les villes voisines. Et bien, j'irai là-bas. Il est dans mes desseins de passer en Italie le fort de la belle saison, non pas en brossant de petits panneaux pour les Anglais, comme certain Thélémite défroqué, mais en humble vagabond, sac au dos et canne à la main. Avant tout, j'irai donc en Savoie et je suivrai la troupe de comédiens pendant une bonne semaine, comme M. de Sigognac.

Le plus extraordinaire est que vient la belle saison et que tout se passe comme nous en avons fait le souhait. Le chariot de Thespis trouve son point d'attache au petit village de Menthon St-Bernard, non loin du mausolée de M. Hippolyte Taine. La troupe est dirigée par un gentil garçon au sourire solaire qui joue les avantageux et se nomme Luitz Morat. Il est secondé par un acteur, Savry, qui, plus tard, au Vieux Colombier, prêtera son visage sérieux au cocasse Malvolio; au premier rang de la compagnie improvisée, brille un personnage fantasque de qui l'on pourrait dire qu'il est déjà Saturnin Fabre. Tout ce monde rugit, soupire, sanglote, roucoule et porte aux foules étonnées le message des poètes. Le programme est éclectique. On joue parfois Musset et parfois Porto-Riche. Tel le poète Roquebrune, dans l'ouvrage de M. Scarron, j'attends, derrière les portants. Je ne remanie pas les textes, je me contente d'observer, d'écouter, un œil pour la salle et l'autre pour le plateau. Le soir, on me dresse un lit dans l'espèce de dortoir où campent les comédiens mâles. Ces messieurs font leur examen de conscience, jugent le public du jour, formulent à demi-mot des aphorismes profonds sur leur chanceuse profession : « Vois-tu, mon vieux, une bonne réplique... ah! une bonne réplique... ». J'écoute à demi, tourné que je suis vers mes problèmes personnels.

Entre temps, la troupe retouche le port, c'est-à-dire revient à Menthon. On y apprend d'autres rôles, on y prépare d'autres pièces, on élargit le répertoire. La belle montagne de la Tournette, du haut du ciel, regarde ces jeux avec une indulgente sérénité. La jeune fille de Juillet est à mon côté et c'est maintenant le soleil d'août que je regarde flamboyer. Et, tout à coup, une lettre arrive, une lettre de Paris : « Mademoiselle, j'ai, dans la pièce d'ouverture, à l'Odéon, un rôle fort joli, pour lequel vous êtes la créatrice désignée... » Et c'est signé d'André Antoine, de cet homme en lequel, nous jeunes gens des nouveaux temps, poètes et acteurs, avons mis nos espérances. Et la nouvelle pensionnaire doit être à Paris dès le début de septembre!

Nous allons donc nous séparer, du moins jusqu'à l'automne. Nous savons désormais fort bien que nos routes doivent se rejoindre. Je remets le sac au dos, je prends mon bâton et le rideau tombe pour un entr'acte que nous désirons très bref.

Dès le lendemain, je suis à Meiringen, au centre de la Suisse. Là, je rencontre mon frère qui arrive d'Allemagne, la pèlerine de loden roulée sur son baluchon. Nous montons vers les glaciers; mais mon esprit, pour la première fois, ne se plaît point aux glaciers. Nous passons le Saint-Gothard. Que me veut le Saint-Gothard? Nous descendons en Italie; ce n'est pas la première fois, ce ne sera pas la dernière, mais je ne songe qu'à Paris. Nous visitons Milan, Vérone; j'admire, sans presque la voir, la riche plaine lombarde. On me montre les arènes, et je songe à l'Odéon. Enfin, voici Venise, entrevue dans un nuage de moustiques. Nous y passerons un peu moins d'une semaine sans pouvoir y dormir une seule nuit. Il me faut au moins Venise pour me faire oublier une heure de suite les paysages sublimes que l'on découvre, par exemple, entre la rue Racine et la rue Rotrou, pour ne citer que ces deux noms.

Et puis, l'appel de Paris est décidément trop fort. Non, je n'irai pas en Sicile, « à pinces, jusqu'à évanouissement du capital » — quel capital? — comme dit mon illustre ami le poète et peintre ambulant René Arcos, serviteur de deux des neuf sœurs. Non, je reprendrai le train pour retrouver le berceau de mes rêves ordinaires, et je traverserai de nuit, à toute vitesse, le cœur de cette Europe qui ne connaît pas son bonheur.

CHAPITRE X

LE GÎTE ET L'ESCALIER. L'ESPRIT ET LES ESPRITS. ITINÉRAIRES PARISIENS. RÉALISME DE L'AME. ANDROMAQUE, ARAMINTE ET LA COMTESSE ALMAVIVA. UN PROPOS DE MAX JACOB. LE SECOND MÉTIER. UNE ROUTE ENTREVUE.

Je jette sur mon domaine un coup d'œil plein de fierté : deux chambres! En tout, trois portes, sans compter la porte palière. C'est assurément somptueux. Les gens qui jouissent d'un espace vaste et varié, qui, sans sortir de chez eux, peuvent passer beaucoup de portes, descendre et monter des degrés, découvrir des horizons divers, voir le soleil se lever d'un côté, se coucher de l'autre, ces gens ne savent pas, ne sauront peut-être jamais ce que c'est que de vivre dans une seule chambre et de ne pouvoir franchir une porte sans, du même coup, sortir de chez soi.

Je ne vis plus dans une seule chambre, mais dans un logis spacieux qui serait même, à mon avis, d'un luxe insolent s'il était toujours soigneusement épousseté, balayé, frotté, fleuri. Nous n'en sommes pas là.

Si je quitte ce logis, après un long regard circulaire où se manifeste la satisfaction, je me trouve dans l'escalier et tout de suite saisi par les créatures du songe. L'escalier n'est point sombre, mais il est sonore et silencieux. On y entend voltiger des pensées qui pourtant ne font pas plus de bruit qu'une chouette ou une chauve-souris. Le mouvement giratoire est merveilleusement propice au recueillement. Il enroule toutes les pensées sur l'axe de l'être. Calme. Apaisement. Sérénité.

Je me réveille non pas au centre de la terre, mais au ras du trottoir. Pour aller à mon travail, à mes soucis, à mon amour, je dispose de plusieurs chemins que j'aime également et que je choisis tout à tour selon la couleur du ciel ou la couleur de mon âme. Je peux, si j'ai besoin de jour, prendre les grandes voies aérées qui portent des noms de savants : Claude Bernard, Gay-Lussac. Les saints du monde nouveau font somme toute bon ménage avec Saint-Michel et Saint-Jacques. Les trottoirs sont larges et modérément fréquentés. J'y déambule sans hâte. Les gens de mon pays disent volontiers : avoir ses esprits, perdre ses esprits... Ils ont bien

raison : j'ai plusieurs esprits; leur concert est une polyphonie continue et toujours imprévue. L'un de mes esprits s'amuse à des riens, il compte les pas que je fais, les maisons, les pavés. Un autre veille aux voitures qui ne sont pas fort terribles en ce moment où nous sommes; un autre regarde les passants et, pour chacun, au vol, invente une vie; un autre est là-haut, dans le vent : il hume les messages de la nature lointaine, des provinces et des mers. Un esprit, tout nourri par la sève des livres, triture des lois et des textes. Claude Bernard... le glycogène du foie... nerfs vaso-moteurs — je rougis, je pâlis à cette seule pensée — médecine expérimentale... Des mots et des idées nagent à la dérive. Un autre esprit s'est saisi d'une petite douleur enfoncée comme une aiguille dans la chair de l'épaule, et, à propos de cette douleur, s'élève à la plus naturelle, à la plus naïve des métaphysiques : « Ce monde, que me veut-il? Que fais-je ici? Que me signifie ce monde? Que suis-je? Suis-je? » Et tout cela très sérieusement, tout cela très amèrement. Un esprit avide et hardi construit des avenirs, cherche des aventures, trace des destinées. Parfois, la force des images m'arrête, un pied en l'air. Les gens qui me regardent doivent se demander ce qui vient de m'arriver. Mais les gens me regardent mal, aujourd'hui : tous écoutent les voix qui leur parlent à l'oreille; certains d'entre eux palabrent tout haut. Je ne suis pas bien sûr de ne pas le faire moi-même. Cependant, j'entrevois, au fronton d'une boutique : Salavin... Ce mot, ce nom va s'appliquer, petit à petit, sur le rythme de mes pas : Salavin... Salavin... comme jadis le mot de Bovary au trot du chameau que montait Flaubert. Ma rêverie de la rue va s'appeler Salavin. Quelqu'un va commencer de marcher à côté de moi et qui s'appelle Salavin. Il m'escortera pendant de longues années. Il vivra, souffrira longtemps près de moi, en moi. Il finira par mourir. J'apprendrai, avec étonnement, que le personnage de chair qui m'a prêté, sans le savoir, ses trois syllabes bien frappées, est mort presque en même temps que le compagnon de mes songes.

D'autres jours, il me faut l'ombre, la senteur des petites rues qui se creusent aux flancs de la Colline Sainte-Geneviève et qui ressemblent, si curieusement, comme je l'apprendrai plus tard, aux souks des villes d'Orient. Elles regorgent, à certaines heures, d'une foule de petites gens qui cherchent la nourriture, flânent ou attendent en bricolant les grâces de la destinée. Que je descende encore un peu, et la faune change, comme la végétation au flanc des montagnes. Les gens vivent dans leurs

murailles, secrètement. Par une fenêtre ouverte, on entrevoit un bouquet d'existences, un nœud de querelles, des drames, des combats, des repos effrayants, des envols, des échecs, des objets humbles et des lueurs inquiétantes; on entend un mot, un cri, un colloque.

Le désir me saisit de comprendre ou de deviner et puis, un jour, de peindre tout cela. Chaque fois que je prends la palette, chaque fois que je saisis les pinceaux, je me sens harcelé de scrupules. Nous avons lu Zola, nous avons lu Jules Renard et tous les naturalistes. Nous avons entendu leur leçon et nous n'en faisons pas fi. Leur génie me semble ébloui par le jeu des apparences. Il faudrait — mais comment? — avec leurs propres outils, aller dans l'intimité de l'être chercher quelque chose de plus réel que la réalité sensible. Il nous faudrait — mais je ne le comprendrai qu'un peu plus tard — être des réalistes de l'âme.

Nos maîtres ont été des poètes. Nous resterons des poètes, nous proclamerons, dès demain, qu'il n'est que poésie, même pour le prosateur. Or les prosateurs qui nous précèdent sur la grande route française forment un concert riche et discordant. Barrès est tourmenté par le démon de la politique et je commence à sentir que la politique est le refuge des écrivains désertés par le génie de leur jeune temps. Nombre de maîtres sont tombés dans le journalisme quotidien, or je ne lis pas les journaux. La rhétorique diurnale m'inspire de l'inquiétude. Il faudrait ne traiter l'actuel que dans le dessein d'en extraire l'éternel.

Pour maintenu que je sois dans l'obédience des poètes, je lis Paul Adam, Péladan et bien d'autres... J'ai le sentiment qu'ils se trompent. La doctrine de l'écriture artiste a fait du mal devant nous et autour de nous. Elle en fera sans doute encore. Ramener le navire dans le milieu du courant, c'est une pensée qui, jour à jour, fait son chemin dans notre esprit. Anatole France est au comble de sa gloire et j'y prends plaisir. Je l'écouterais plus volontiers si je le sentais moins près des livres : il aime les bibliothèques, plus encore que la vie. Et puis, je ne suis sans doute pas prêt : il me faudra des années d'effort pour mesurer la valeur sacrée du devoir de maintenance. Un narrateur est apparu dans la lumière de notre monde et qui juge de ces choses-là comme nous en jugeons nous-mêmes, avec aussi plus d'expérience, car il est notre aîné. Il s'appelle Charles-Louis Philippe. C'est, à nos regards, un jeune maître. La maladie l'emportera dans le plus chaud

de son effort, avant l'heure des grandes œuvres, avant même l'heure de la grande gloire, car la gloire des prosateurs est plus lente et moins radieuse que celle des porteurs de lyre.

Il est sans doute présomptueux de dire que je pense toutes ces choses : elles se pensent lentement en moi, cependant que je marche sur le pavé glissant, sur le grès rose et gris des ruelles de ma colline. A ces promenades sans hâte, je devrai toute mon œuvre et mieux encore tout mon être. J'apprends à perdre du temps. C'est un étonnant mystère.

Je me demanderai souvent, plus tard, dans la suite des jours, pourquoi les prêtres ne reçoivent-ils pas les confessions de leurs pénitents au cours d'une promenade, à la campagne ou en ville. L'homme qui marche est miraculeusement allégé par le jeu des muscles. Il se délie; il s'abandonne. Il peut détourner les yeux sans avoir l'air de fuir. Il avouera certainement à la faveur de la marche, à la faveur du vent, des clartés, des bruits, mille secrets délicats dont il ne soufflerait pas mot dans l'ombre et dans le silence.

Le soir venu, mes devoirs accomplis, mes fardeaux déposés, je vais marcher de long en large dans la petite rue dédiée à l'auteur de *Saint-Genest*. Devant moi, s'arrondissent des arcades pleines de nuit. Au-dessus, un grand mur fumeux. Plus haut encore, de petites fenêtres rondes. Quand l'une de ces fenêtres s'illumine soudain, je me prends à siffler un thème pour le hautbois, un thème qui apparaît dans l'*Or du Rhin* et qui revient dans la fin de *Siegfried*. Un moment plus tard, une ombre paraît sous les arcades. Nous partons, côte à côte, à travers la ville nocturne.

L'Odéon vient de représenter *Andromaque* dans des costumes copiés sur ceux que l'on portait à la cour de Louis XIV pour de telles cérémonies. La veuve d'Hector est à genoux sur la scène. Elle laisse aller en arrière sa tête parée de grandes plumes; elle gémit, harmonieusement :

> Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?
> O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
> O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!
> Allons.

Le vieux théâtre donnera quelques représentations et je m'apercevrai bientôt que je sais Andromaque par cœur. Alors, on joue *les Fausses Confidences*. Araminte dit, l'air enjoué : « Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon amour n'est point blâ-

mable. » Elle parle ainsi et les violons de ma vie chantent sur les paroles illustres. Plus tard, on jouera *le Mariage* et quand la folle journée s'achèvera, j'entendrai la comtesse Almaviva murmurer, avec des accents qui sont l'ornement de mes songes personnels : « Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure. »

Le soir, très tard, quand j'ai laissé Araminte sur le seuil de sa maison, je reviens à pied, à travers un Paris apaisé. Je prends en séton la place de la Bastille, je longe, de bout en bout, le boulevard Henri IV. Deux ponts, des lueurs dans l'eau, la silhouette de la cathédrale et j'aborde les pentes de ma chère colline. Presque tous les esprits du matin sont maintenant réduits au silence : ils dorment sur une patte comme les oiseaux de mer. Seul travaille avec une ferveur infatigable l'ange des préfigurations. Je marche dans les rues ténébreuses, précédé, suivi, environné de projets magnifiques.

Les Vildrac ont loué, dans le bourg de Ris-Orangis, pour les mois de la belle saison, une bicoque derrière laquelle se cache un jardinet. Mes parents ont entreposé là des meubles de quatre sous. J'y vais parfois chercher cette sorte d'apaisement que donne la vue des verdures. Nous y travaillons, Vildrac et moi, dans la fraîcheur, à consigner ces *notes,* que nous publierons bientôt, *sur la technique poétique.* Notre ami Max Jacob est venu passer quelques jours et je lui lis des poèmes; c'est sans doute une preuve de confiance et plus encore peut-être une preuve de jeunesse. Max écoute, jette un regard sur le papier et dit, presque incidemment, cette phrase que je citerai souvent, car elle est très intelligente : « Attention! Voilà deux vers de style critique. » C'est vrai, il va falloir apprendre à distinguer et à manier séparément tous les styles de l'écritoire, celui qui permet de narrer, celui qui sert à distinguer et à comprendre, celui qui aide l'homme à exprimer l'inexprimable.

Max Jacob n'est pas encore l'étrange poète qu'il sera bientôt. Il en est à vivre ses poèmes. Il en est à jouer comiquement, toutes sortes de personnages imaginaires. Il vit de fantaisie et d'amitié. Nous le considérons avec un sourire affectueux. Nous ne pouvons imaginer ni la retraite de Saint-Benoît, ni la gloire, ni les disciples, ni les persécutions, ni Compiègne, ni la mort.

J'ai pris la résolution de faire imprimer, moi-même, à mes frais, mon poème épique : *l'Homme en tête.* Je trouve, pour ce travail, un très bon artisan, un Brugeois. Et la couverture de

mon livre, par la suite, servira de modèle aux éditions de cette *Nouvelle Revue française* qui en est, discrètement, à ses premiers exercices et qui s'imprime aussi à Bruges. Paul Fort me prêtera une hospitalité verbale : je vais donc paraître à l'enseigne de *Vers et Prose.* Ainsi la gloire de Mallarmé retombera sur mes débuts en fine pluie impalpable.

Je compose, sans désemparer, les poèmes que je réunirai bientôt sous un titre plein d'orgueil : *Selon ma loi.*

Mais il faut prendre, sans retard, de grandes résolutions. Je vais achever ma vingt-cinquième année. Je peux, quand je le voudrai, présenter une thèse de médecine; je suis licencié ès sciences depuis un an. L'Abbaye nous a dégrisés : nul de nous ne pense plus à quelque nouvelle aventure de la sorte dite collective. J'entends, je vais, je veux me marier prochainement. Il faut résoudre de manière honorable et prompte et surtout harmonieuse la difficulté de vivre et je dis bien de vivre temporellement. Nous avons, avant l'Abbaye, pendant l'année de l'Abbaye, depuis la fin de l'Abbaye, abordé de toutes parts ce sourcilleux débat. Mon sentiment est ferme et mon parti bien pris. Si je veux donner ma vie aux lettres, et j'entends la leur donner, je dois exercer un métier indépendant des lettres. Il ne faut rien demander aux lettres. Accepter, peut-être, plus tard; mais c'est une chance à laquelle on se défend de penser. Il faut venir, l'esprit purgé de tout calcul, à ce que nous considérons comme une mission, comme un devoir sacré.

Mais, justement, la médecine pratique m'apparaît aussi comme un devoir sacré. J'aime la médecine : je lui dois, et je le comprendrai de mieux en mieux plus tard, la formation de mon esprit, le sentiment de la subordination au maître, le goût d'apprendre, de comprendre, l'appétit de servir. La médecine, pour jeune et inexpérimenté que j'y sois, m'a, chose étonnante, appris à rêver devant les hommes. Elle m'a imposé, de la souffrance et de la mort, une idée non pas littéraire, mais véridique et majestueuse. Si je me donne à la médecine, j'aurai peut-être une belle vie, mais je devrai, dans une mesure que je ne peux apprécier, renoncer aux lettres. Je vais demeurer sagement sur les marches du temple, travailler, m'instruire, chercher, puisque j'ai déjà pris des degrés à cet effet. Voilà ce que me souffle l'instinct qui m'a toujours, mieux que la raison, pris la main et fait cheminer dans l'ombre.

La recherche, dans les laboratoires de l'Université, reste une carrière étroite. Tout y est lent et disputé. Au surplus, je veux sauver une grande fraction de mon temps. Il me faut du temps

pour lire et labourer mon domaine, du temps pour écrire, du temps pour songer à l'aise. Il me faut du temps à gaspiller, ce que j'appelle, en secret, le temps des semailles prodiguées, le temps des expériences perdues. Comment faire? Comment faire?

Il m'arrive, l'espace d'un éclair, d'envier le sort de ceux — il en est parmi mes camarades — qui appartiennent à des familles bourgeoises, qui ont de l'argent sans peine. Cette tentation est bien vite déjouée : ceux de mes amis que je tiens pour des riches n'ont jamais de temps à perdre. Ils se donnent beaucoup de mal pour s'amuser, pour dépenser leur argent. Ils feront, plus tard, d'exténuants efforts pour conserver, pour accroître leur fortune.

En somme, le problème n'a pas changé : il fut, il est, il demeure le problème de notre Abbaye. Mais il s'agit, cette fois, ô paradoxalement, de créer une thélème individuelle.

Et, soudain, jaillit la lueur. J'ai fait la connaissance de Georges Rebière qui deviendra, dans la suite, l'un de mes plus sûrs amis. Il dirige un grand laboratoire industriel et nous devisons, parfois, des rapports de la science et de l'industrie dans le tout prochain avenir. Les savants qui sont mes maîtres ont langui dans la crainte superstitieuse de se compromettre avec Mammon. Il s'agit bien de Mammon! L'université, trop souvent, est triste et craintive : elle vit de privations, ses laboratoires sont misérables, son outillage désuet. L'industrie est aventureuse et prospère. Elle est, sans doute, autoritaire, mais elle a de la générosité, de la grandeur dans les vues. Elle sait qu'elle est sortie tout entière des laboratoires. Elle rêve de donner aux savants des moyens, de la place et du jeu. Elle n'est pas avide, elle n'est pas pressante. Elle demande seulement à ne pas être oubliée, à se réserver, s'il y a lieu, l'application. Déjà les laboratoires allemands, où la recherche est active, ont lié partie avec les maîtres de l'industrie. Le tout est de conserver sauvagement l'indépendance, de chercher en toute liberté, puis de donner dans ce qu'on a trouvé, ce qui peut servir. C'est peut-être une révolution dont la science peut sortir fortifiée, vivifiée. Voilà ce que je me dis, en écoutant parler Rebière. Et je vois s'allonger sur la carte de ma vie une route qui est peut-être un passage vers la mer libre, vers l'océan à perte de vue.

CHAPITRE XI

RECHERCHE D'UN NID. PARIS DE NOTRE FENÊTRE. LA SCIENCE ET L'ÉTAT. UN LABORATOIRE DE BIOLOGIE. CONVERSATIONS DANS L'ALTITUDE. PROBLÈMES DE LA VIE DOMESTIQUE. L'APPEL DU THÉATRE. LE DÎNER DES COPAINS. ANDRÉ ANTOINE SE MANIFESTE. DOUCEUR DE LA GRATITUDE.

Nous entendions non certes que notre mariage demeurât secret, mais du moins n'en point répandre la nouvelle. Aussi bien, en ces temps de l'obscurité bénie, cette nouvelle, même publiée, ne pouvait intéresser qu'un petit nombre de fidèles. Blanche tenait qu'une comédienne ne doit pas se marier et que si, par aventure, André Antoine apprenait l'événement, il la jugerait sans doute perdue pour l'art théâtral. Ainsi, durant ce début de décembre, elle ne cessa pas de paraître sur la scène et nous entrâmes d'un pas assuré dans notre nouvelle vie sans en instruire l'univers qui, d'ailleurs, n'y songeait point.

Notre premier souci fut de nous mettre à la recherche d'un logis plus convenable pour la vie d'un jeune ménage. Ce palais de ma rue Vauquelin, dont j'étais si justement fier, voilà qu'il était déjà trop petit! J'avoue que nos ambitions demeuraient fort raisonnables; elles n'ont pas cessé de l'être, du moins dans l'ordre temporel. En cette extrême fin de l'année 1909, celui qui souhaitait de trouver un appartement à Paris n'avait qu'à flâner une matinée le long des trottoirs. Il n'était jamais question de « reprises » ou de « pas de porte »; toutes ces pratiques odieuses, qui manifestent la démoralisation d'une société, n'étaient pas imaginables dans le monde où nous vivions. Un appartement visité, puis retenu, le locataire signait un très petit papier et donnait aux concierges une très modique somme que l'on appelait, comme dans les siècles anciens, « le denier à Dieu ». Encore ce versement demeurait-il conditionnel et le denier à Dieu restituable tant que les actes n'étaient point échangés. Toutes ces menues affaires se traitaient avec simplicité, presque toujours avec bonne foi. Les hommes étaient-ils meilleurs qu'ils ne le sont aujourd'hui? Non, certes, et là n'est point le débat. Ils étaient sûrement moins égarés, moins distraits, mieux assis dans des sentiments

simples; ils donnaient aux lois humaines et naturelles une confiance plus sereine.

Nous trouvâmes notre affaire sans aller bien loin, en vue de l'endroit où la rue Gay-Lussac se jette dans la rue Claude-Bernard. Le quartier nous plaisait pour mille raisons dont certaines étaient pragmatiques et d'autres idéologiques. L'Odéon était à deux pas : on pouvait presque le voir en se penchant à la fenêtre. Le laboratoire où je comptais m'évertuer était, lui aussi, fort proche. Nous apercevions toujours les maisons de la rue d'Ulm et les verdures de l'Ecole Normale. Derrière nous se recueillait la petite rue des Feuillantines, chère à Victor Hugo. Nos deux dômes étaient toujours là, comme les phares de notre voyage : le Panthéon, azuré, que nous voyions vers le nord, et le Val-de-Grâce qui semblait traité à l'encre de Chine et, certains soirs, au fusain.

Notre nouveau logis était au cinquième étage d'une maison ni vieille, ni neuve. Par la grâce de l'altitude, nous apercevions non certes tout Paris, mais les sommets de Paris, les tours des églises et des temples, les sanctuaires de l'intelligence et de la foi. Tout cela nous plaisait beaucoup. Nous allions disposer de trois chambres qui toutes trois entouraient un très modeste vestibule. Un vestibule quand même : un lieu de réflexion et d'attente entre le refuge et la cohue.

Dès le matin, j'allais à mon laboratoire et j'y passais les premières heures de la journée.

Les deux guerres ont gravement troublé la marche de notre monde misérable et je ne sais plus où en est, à l'heure où j'écris ces lignes, le grave et inquiétant problème des rapports entre la science et l'industrie, problème que tantôt je viens d'effleurer. Je souhaite qu'il soit considéré de part et d'autre avec une parfaite clairvoyance. Que la science ait toute franchise, il faut l'espérer, il faut l'exiger, d'abord. Que le chercheur scientifique jouisse d'une retraite suffisante, qu'il puisse, à tout instant, choisir la voie et l'instrument, qu'il n'ait point, chaque soir, à rendre compte de ses actes, de ses essais, de ses rêveries, c'est un programme de principe. Mais quoi, le problème est dès maintenant dépassé par un autre, bien plus grave, et qui concerne les rapports de la science et de l'Etat. La marche de l'étatisme, ses progrès, son empire chaque jour grandissant, voilà des phénomènes inquiétants et qui s'efforcent de circonvenir cette belle et pure liberté dont jadis parlaient nos maîtres. Plus n'est question, dans ce monde furieux, de servir hautainement la cause de l'esprit ou celle de l'humanité : le

chercheur, pour délié qu'il paraisse, sait bien qu'en définitive toute pensée féconde aboutit à l'application, après une carrière plus ou moins mouvementée. Descartes a finalement triomphé dans l'application. L'admirable aventure de Pasteur s'est achevée nécessairement chez l'apothicaire. Par des mesures successives, par des empiétements calculés, l'Etat assujettit le travail des chercheurs; non seulement il en oriente l'application, mais il le sollicite et le détermine à l'origine. O maîtres de mon enfance, la science, que vous avez honorée comme une divinité, travaille d'abord pour l'Etat et pour les grands ambitieux en lesquels s'incarne le monstre. Il est sage de le reconnaître, à peine de déconvenues.

En ces années du siècle commençant, en ces années dont je cherche à retracer l'histoire, la conjoncture était loin d'apparaître comme aujourd'hui dans une aveuglante lumière. Le problème était encore de savoir si la science et l'industrie pouvaient besogner ensemble, l'une servant consciemment l'autre, l'autre aidant libéralement l'une. Nous avions, je l'ai dit, parlé de ce grave problème avec mon ami Georges Rebière et nous avions décidé de faire une tentative sincère. Les frères C... mettaient à ma disposition des locaux, des assistants, un appareillage de mon choix, du matériel et des animaux d'expérience. Les sujets d'étude m'étaient, au commencement, proposés par les besoins et les soucis de l'industrie elle-même; cela dit, il me restait loisible de chasser avec mes armes sur les territoires de mon choix et de me découvrir, de me fixer moi-même des objets à ma convenance. On souhaitait, naturellement, que ces recherches fussent, à plus ou moins brève échéance, propre à éclairer les entreprises de l'industrie qui m'offrait l'hospitalité. Je demeurais, nous en étions tombés d'accord, libre de présenter les résultats de mes travaux à la critique des sociétés savantes et de les publier où bon me semblerait.

Je dois dire et je dis de grand cœur qu'on ne peut imaginer charte plus libérale et je souhaite que cette charte serve de modèle pour le présent et l'avenir, si du moins l'industrie privée garde encore quelque carrière et en attendant la mainmise de l'Etat sur le travail et la pensée de tous les êtres qu'il assujettit.

Je me mis sans retard à la tâche. Je fis construire une ménagerie pour héberger, observer et traiter les animaux de laboratoire. Je réunis et mis en place tous les appareils nécessaires aux essais que j'envisageais de poursuivre. Les crédits ne

m'étaient pas mesurés; j'en discutais sagement, en toute occasion, avec Georges Rebière. Il avait été convenu, dès les préliminaires, que je donnerais à mes recherches tout le temps de la matinée, au moins dans le commencement et j'envisageais ainsi de conserver pour mes travaux littéraires, une large part de mon temps. Par la suite, la marche et l'exigence de mes recherches réglèrent surtout mon horaire en maintes circonstances.

Georges Rebière était un homme de grande intelligence et, ce qui est beaucoup plus rare, un homme de grande sagesse. De bonne heure il s'était détourné d'une carrière de recherche pure pour prendre la direction technique de grands laboratoires industriels et, tout de suite, distrait de la chimie et de la physique, il avait rencontré tous les problèmes sociaux. Il les avait abordés avec une âme généreuse et se trouvait soutenu dans cette entreprise particulière par une foi chrétienne parfaitement lucide, que les disciplines scientifiques n'avaient pas affaiblie et qu'il n'avait aucune peine à protéger.

Cette nécessité d'être un chef n'avait d'ailleurs aucunement diminué en lui la curiosité scientifique. C'était le temps où l'on étudiait avec enthousiasme les propriétés des corps à l'état colloïdal. Bien qu'il prît rarement le soin de publier, Georges Rebière connaissait fort bien les problèmes des colloïdes. Il en parlait de manière ingénieuse, pour mon édification. A l'entendre, je commençais à tracer tout un programme de recherches.

Je m'y appliquai sans retard et devins promptement habile à pratiquer certaines interventions délicates sur les animaux d'expérience. Que je le dise tout de suite pour les personnes qui réprouvent ces pratiques, la biologie ne saurait y renoncer sans résigner en même temps tous ses devoirs. Le chercheur pitoyable peut d'ailleurs fort bien poursuivre ses investigations sans infliger aux animaux des souffrances inutiles. J'ai toujours opéré sous anesthésie et selon les règles de la chirurgie aseptique, ce qui prévient l'inflammation et ses misères.

Je garde un souvenir vivace des heures passées dans le silence de mon laboratoire. Souvent je lâchais les animaux dont je voulais observer le comportement. Ils couraient autour de moi, tout de suite ressaisis par les appels de la nourriture et du sexe. Les femelles, quand elles n'étaient pas d'humeur à recevoir l'hommage de leurs compagnons, leur marquaient de l'impatience et les mordaient cruellement dans les régions les plus sensibles. Le mal que ces malheureuses bêtes pouvaient

ainsi se faire entre elles et qui n'était pas insignifiant n'allégeait en rien le regret que j'avais d'être contraint de leur en faire quelque peu moi-même. Parfois, Georges Rebière, quittant son laboratoire, montait jusque dans les altitudes où je me tenais. Il s'asseyait non loin de moi, me regardait de son œil attentif et commençait de parler. Il avait un savoureux accent périgourdin, fort atténué par la vie de Paris, mais encore agréable à une oreille musicienne. Nous devisions d'abord de nos travaux, qui se trouvaient nécessairement liés, car il obtenait sans cesse de nouveaux produits dont il me fallait déterminer les propriétés biologiques. Bientôt, quelque avenue s'offrait à nos pensées et, quittant le laboratoire, nous nous élevions par degrés, vers les cogitations philosophiques. Homme de stricte méthode par sa formation scientifique et ses travaux, Rebière se dirigeait à merveille dans l'archipel des idées et des doctrines. Cependant les heures passaient. Je me levais de moment en moment pour faire une injection ou prendre une température, pour consigner, sur mes tablettes, quelque symptôme remarquable.

Vers midi, je regagnais mon palais aérien de la rue Gay-Lussac. Blanche, parfois, l'avait déserté déjà : certaines répétitions commençaient de bonne heure. Le plus souvent, nous déjeunions ensemble et frugalement. Nous disposions d'une cuisine étroite et longue; mais enfin c'était une cuisine, avec une grande fenêtre et du ciel dans cette fenêtre. Nous avions baptisé salle à manger l'une de nos trois chambres. Le gros de la besogne était remis aux soins d'une femme de charge que je retrouverai peut-être un jour futur, sur les rivages du Styx, et que je saluerai tout aussitôt par son nom. La vie domestique était alors fort simple. Aujourd'hui, la révolution mécanicienne et la bureaucratie triomphante ont fait entendre aux pauvres gens dépourvus de capacités particulières qu'on pouvait toujours les employer et leur procurer des salaires mirobolants; on a fait, à leurs yeux, briller l'espérance d'une retraite qu'on leur impose de payer, longuement, en sueur et en privations, et qu'ils toucheront plus tard, en fausse monnaie, puisque la banqueroute est la destinée commune à nos sociétés extravagantes. Au début de ce siècle absurde, le sujet qui montrait du bon sens, du courage et un honnête sentiment du travail s'engageait tout uniment chez l'homme que sa profession forçait à demander de l'aide. Ainsi la vie d'une maison, d'une famille, ne présentait pas de problèmes insolubles si chacun faisait son devoir. J'entends bien qu'on a voulu

protéger les travailleurs contre l'abus que pouvait faire de leur peine et de leur vie l'employeur sans humanité. Tout cela se justifie en stricte dialectique. Hélas! de ces pauvres gens jadis pleins de bonne volonté, j'ai peur qu'on n'ait fait et qu'on ne continue à faire des déclassés, des inclassables, qu'on leur ait donné des besoins non pas infinis, mais dérisoires, car ils ont besoin de plaisirs et ne reçoivent jamais qu'assouvissements imparfaits. Je vois bien où va le monde; je ne peux certes rien pour l'empêcher d'y rouler; je voudrais être sûr que tout ce mieux représente un peu de bien : je ne vois que désastres sans mesure, douleurs sans merci, déséquilibre et vésanie. Il est étonnant de penser que ces tâtonnants essais vers un peu plus de justice aient concordé, tout au moins dans le vieux monde, avec d'extravagantes tentatives de retour à l'esclavage.

Mais que je revienne à notre femme de charge. Elle nous délivrait de certaines grosses besognes. Nous nous tirions des autres avec simplicité. Les difficultés des temps ne nous ont jamais permis d'oublier l'humilité. Je peux toujours porter des fardeaux, marcher longuement à pied, faire mon lit, cirer mes chaussures, chercher des aliments et les cuire. La compagne de ma vie n'est pas plus embarrassée que moi par les propositions du malheur. Et, pourtant, nous sommes, l'un et l'autre, surchargés par les soins propres à notre condition. Ils sont fort lourds.

Les heures d'après-midi, je les consacrais à la lecture, à l'étude, à la composition de mes poèmes, à la rédaction de certains essais critiques. Je m'en voudrais de donner, même incidemment, aux jeunes hommes qui aiment les belles-lettres, des conseils qu'ils auraient tout de suite à mépris, mais je pense que, pendant les années d'apprentissage, il est bon de partager ses loisirs laborieux entre la poésie, qui se rit naturellement de l'expérience, et la critique, si nécessaire à la formation du jugement. Dès ce temps, sans doute parce que nous croyions accomplies les saisons préliminaires, nous songions au théâtre. Arcos, peut-être en souvenir de l'Abbaye, se donnait aux premières esquisses de *l'Ile perdue*. Je n'ignorais pas que Romains préparait une pièce. Pour moi, je commençais d'écrire *la Lumière*, avec le secret dessein de la présenter à Antoine. L'Odéon nous fournissait alors une riche pâture. Je n'ai pas vu moins de dix fois *Coriolan*, pour ne citer que cette seule pièce de Shakespeare. Je ne laissais jamais passer une représentation des *Perses* ou des *Sept contre Thèbes*. Que ce fût *l'Aululaire* ou *le Candidat, le vrai Mystère*

de la Passion, *Faust* ou *la Dévotion à la Croix*, tout m'était plaisir et profit, nonobstant les raisons intimes que j'avais de fréquenter les degrés de ce théâtre. Antoine manifestait une curiosité sans limite et une étonnante puissance de travail. On répétait partout, au foyer des acteurs, au foyer du public, au Café Voltaire, en scène, dans les couloirs et jusque dans un obscur magasin de la rue Corneille où les acteurs grelottaient de froid. Ce n'étaient que sanglots, rugissements, supplications, nobles coups de gueule. La variété des spectacles était si grande qu'un spectateur assidu pouvait, en peu d'années, se former une idée encyclopédique de la littérature théâtrale. Les successeurs d'Antoine me semblent avoir été guidés plus par les recherches du goût que par le souci d'instruire.

Le soir, si nous étions las du travail en solitude, nous tenions concile et mettions nos richesses en commun. Celui qui avait eu la chance d'une trouvaille était trop heureux d'en réjouir ses amis. Un jour, c'était Whitmann et le lendemain Dostoïevsky. Arcos se confirmait comme le meilleur de nos lecteurs. Certains soirs de confiance et d'abandon, Max Jacob se déchaussait, montait sur la table et dansait un ballet de Gluck; il imitait tantôt la flûte et tantôt les violons. Et nous autres, nous n'avions pas assez d'une gorge pour rire.

C'est environ ce temps que nous commençâmes de nous réunir une fois le mois pour dîner ensemble. A ce repas des copains venaient ceux de l'Abbaye, ceux dont je parle à chaque page; André Bacqué nous demeurait fidèle. Léon Bazalguette, présenté par je ne sais plus lequel de nous, fut accueilli fraternellement. Il venait de publier au Mercure de France la traduction des *Feuilles d'Herbe*. Dans son regard, dans sa franche poignée de main, dans sa voix chaleureuse il nous semblait retrouver quelque chose de l'humanité whitmanienne et nous n'avions pas tort. Est-ce lui qui nous amena Léon Werth et plus tard Francis Jourdain, et le peintre Picart Ledoux? c'est ce que je ne saurais dire, mais tous ceux que je viens de citer furent longtemps fidèles à ce dîner des copains qui se donna d'abord rue de Seine, puis aux Halles, puis au hasard des gargotes.

Cette année-là, je parle de l'année 1910, nous décidâmes de renoncer à tout voyage. Nous en étions, avec nos premiers gains, à payer nos premiers meubles. Nous étions assez enivrés de nous-mêmes pour ne rien demander de plus. Nous goûtâmes donc un de ces étés parisiens qui sont parfois délicieux, puisque les fidèles de la grande ville finissent par en jouir tout

seuls. Blanche fit, avec Sarah Bernhardt, le voyage de Cauterets où se donnèrent quelques représentations. Cependant, j'avais achevé ma pièce et l'avais, tout uniment, fait tenir à André Antoine. Je m'étais efforcé de n'y plus penser et j'allais y parvenir quand, vers le milieu de septembre, je reçus certaine lettre.

Elle tenait en quatre lignes : « J'ai lu votre pièce *La Lumière*. Je voudrais bien en parler avec vous, si vous pouvez passer à l'Odéon demain jeudi entre 5 et 6 heures. »

Aussi peu de littérature que possible, on en tombera d'accord. Je dois pourtant déclarer que ce message laconique produisit sur nous — et cela signifie sur nous deux — l'effet le plus exaltant. Il m'est arrivé mille et mille fois par la suite d'être oublié du sommeil ou parce que j'étais recru de fatigue, ou parce que l'angoisse et la douleur me tenaient en alerte; mais je ne saurais oublier cette nuit de septembre tout entière donnée à l'espérance, aux vues d'avenir, aux hypothèques victorieuses. Je me disais parfois que l'illustre Antoine m'avait peut-être convoqué, d'ailleurs en termes très succincts, pour me rendre mon manuscrit, mais je ne pouvais pas y croire.

Le lendemain, à l'heure dite, je pénétrais à l'Odéon. Le bureau du directeur occupait alors une pièce d'angle qui donne sur le jardin du Luxembourg et sur la rue de Rotrou. J'entrai donc dans cette pièce et Antoine se leva. Je m'aperçus alors que je le connaissais à peine, du moins au naturel. Il était assez massif, alourdi déjà par la maturité. Il renvoyait à tout instant d'un geste du poignet ses manchettes mal attachées et qui lui retombaient sur les mains. Il avait des yeux petits, d'un bleu frais. La voix était nasonnée, cordiale. Le personnage tout entier manifestait cette sorte d'autorité des gens qui règnent en potentats dans un domaine clos : le chirurgien dans son service, le colonel dans son régiment, le chef de troupe dans son théâtre.

Il se leva donc et posa la main droite, à plat, sur un objet que je reconnus tout de suite : mon manuscrit. Il était copié tout entier de la main de Blanche, relié avec un gros fil et couvert d'un fort papier d'emballage marron. Antoine posa donc la main sur ce gros et cher cahier et dit tout simplement : « C'est vous qui avez fait cela? Eh bien! c'est très beau. Je vais le jouer. »

Là-dessus je fus prié de prendre une chaise et le directeur commença de parler de ce que, dans l'argot du métier, on nomme la distribution. Nous tombâmes tout de suite d'accord

sur le rôle de Blanche qui ne pouvait, qui ne devait être joué que par une comédienne de la troupe qui s'appelait justement Blanche, coïncidence dont Antoine ne s'avisa pas un instant. Nous eûmes un peu plus de peine pour donner au personnage de Bernard une incarnation convenable. Le directeur manifestait une franche bonne volonté. Ce bourru laissait même paraître une espèce de timidité que souvent l'homme accompli éprouve devant la jeunesse, que j'ai maintes fois, par la suite, observée chez le partenaire et qu'il m'arrive aujourd'hui de ressentir à mon tour.

Alors, sans désemparer, il me parla de ses projets. Il allait non seulement continuer de jouer les œuvres illustres et de nourrir son répertoire, mais il entendait suivre son éternelle vocation, découvrir des talents nouveaux, leur donner la chance d'un essai. Il en avait déjà trouvé plusieurs et il attendait d'avoir un nombre suffisant de bons manuscrits pour établir son programme. Les pièces ainsi choisies se joueraient le samedi, formeraient une série particulière. On les représenterait au moins deux fois; un peu plus si la critique était satisfaisante et chaleureux l'accueil du public.

Il continua longtemps de me parler, avec flamme, de son théâtre. Il ne pouvait pas savoir à quel point je le connaissais, ce théâtre.

Je me retrouvai sur le trottoir de la rue de Médicis, parfaitement saoul d'espérance et, sans perdre une minute, allai rue Gay-Lussac rejoindre ma principale interprète.

L'homme qui cherche l'équilibre, il suffit parfois qu'il touche, du bout de l'ongle, une très solide muraille pour se sentir affermi. Ce que me présentait Antoine, c'était le robuste bras d'un homme plein d'expérience. Comment ne pas succomber à la joie?

Mille fois — oui, je dis mille fois, — dans la suite des jours, j'ai vu venir à moi des hommes jeunes, soulevés de ferveur et de noble ambition. Non seulement par l'effet d'un mouvement naturel, mais par remembrance et gratitude, j'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour leur donner courage et pour confirmer leurs dons. Je le fais encore aujourd'hui, sans lassitude, malgré les fardeaux chaque jour plus lourds, malgré ce temps qui me pousse et me presse. Et quand parfois le cœur me faut, je me tourne en pensée vers les ombres de mon jeune temps et cherche de l'œil Antoine qui m'a, le premier, distingué dans la foule, adressé la parole et tendu la main.

CHAPITRE XII

ENTRETIEN AU PIED DU GRAND ESCALIER. LE PROGRAMME D'ANTOINE. L'ARMÉE DANS LA VILLE. LA LUMIÈRE. PREMIÈRES VUES SUR LA SERVITUDE DE L'ART THÉATRAL. RETRAITE AU VAL DE BIÈVRES. LE BANQUET PAUL FORT. DÉCOUVERTES. LA FEMME A CÔTÉ DE L'HOMME. UNE AME SECRÈTE. BREF SÉJOUR EN AUVERGNE. LES SAISONS INNOCENTES.

Dans les jours qui suivirent, ma première pensée fut de prévenir Jules Romains. Je ne savais pas si sa pièce était achevée; et si par malencontre, elle ne l'était point, il allait devoir s'y acharner pour la présenter à temps. Nous prîmes rendez-vous au Petit-Palais, où régnait alors je ne sais plus quelle exposition. La belle rencontre et comme elle nous chauffa le cœur! Ainsi donc, il existait, à Paris, un directeur de théâtre qui se tournait vers les jeunes hommes et qui les mettait à pied d'œuvre. Les poètes, nos aînés et nos maitres, avaient désespéré trop tôt. Assurés d'une telle assistance, nous allions faire de grandes choses! Romains commença de me raconter *l'Armée dans la Ville*. Le sujet était magnifique. Toute l'imagerie unanimiste devait faire valoir là ses plus brillantes couleurs. L'unanimisme avait démontré sa vertu lyrique : il allait se manifester sur la scène et nul ne s'en réjouissait plus vivement que moi.

Nous tournions, en devisant, autour d'un des grands escaliers qui s'élèvent vers les galeries supérieures. Les toiles pendues au mur ne nous arrachaient pas un regard. Nous avions tous deux la chevelure abondante et nous portions notre barbe : celle de Romains était drue, la mienne était frisottante et fantaisiste. Nous parlions à voix couverte, au milieu de la multitude, mais avec quelle flamme, avec quels fervents sourires! Romains me narrait la scène des soldats et des civils, la scène du cabaret. Il dit soudain : « Imagine du Courteline... » Il prit un temps, fit un sourire bleu-clair et ajouta tranquillement : « Mais avec du génie, bien entendu. » Quelques vers restaient à composer : il n'était que de s'y mettre et Romains s'y mit sans retard. A quelques jours de là, notre Antoine lut donc *l'Armée dans la Ville* et l'accepta sur l'heure. Dans une étude très belle et très amicale publiée en 1927, c'est-à-dire dix-sept ans plus tard, Antoine devait écrire: « Georges Duhamel me fut amené par son camarade et c'est

ainsi que nous eûmes l'honneur de jouer *La Lumière.* » Quand il écrivit ces lignes, Antoine était un vieil homme, il était à la retraite, dans ce bel et tranquille appartement de la Place Dauphine où je lui fis parfois visite. Je comprends qu'il se soit trompé; je ne suis pas sûr, rassemblant ici des souvenirs, non, non, je ne suis pas sûr de ne pas me tromper moi-même, mais assurément pas en ce qui concerne le fait relaté ci-dessus; si je signale cette méprise, c'est pour donner à comprendre ce qu'est l'empire de l'erreur. L'erreur est partout; elle est la maîtresse de notre monde malheureux, et l'effort des hommes de bonne volonté devrait tendre à la réduire, c'est-à-dire à la maîtriser.

Dès le début de novembre, le programme d'Antoine parut. Les pièces des auteurs nouveaux allaient être représentées le samedi, en matinée. On voyait là, entre le nom de Romains et le mien, ceux de Marie Lenéru, de Jean Martet, d'Edouard Schneider et celui de Jean-Richard Bloch qui signait alors de ses seuls prénoms.

Je ne connais pas Marie Lenéru, je ne l'ai jamais vue. A l'heure où j'écris ces pages, il me serait même impossible de dire si Marie Lenéru vit encore; la mort a frappé sauvagement autour de nous, depuis quelques années, et les survivants n'ont, semble-t-il, pas même le temps de se compter. Ce qu'il me faut dire c'est que la pièce de Marie Lenéru fut jouée en décembre, qu'avec elle commençait la belle expérience d'Antoine et que, pleins de ferveur et d'attente, nous étions tous là, dans cet Odéon qui, selon le vœu de son directeur, allait devenir notre maison, notre école, notre atelier.

La pièce est noble et de haute ambition. Je serais en peine de la raconter aujourd'hui, non que ma mémoire ait perdu sensiblement de son efficace, mais parce que les souvenirs que laisse l'œuvre théâtrale représentée sont fort inconstants. J'ai vu jouer certains ouvrages illustres plus de vingt fois et je peux encore en citer maintes répliques; il me serait toutefois impossible de retracer l'intrigue de ces pièces. Ce qui demeure, c'est un trait de lumière sur un visage, un cri jeté dans le silence, un mot assez puissant pour résister dans la suite à des déluges de mots, le sentiment de la grâce et de la grandeur. Je reconnais d'ailleurs que les lectures romanesques, même faites en solitude et à tête reposée, laissent des souvenirs non moins infidèles. J'ai lu, cinq fois, dix fois peut-être, certains récits de Balzac, de Dickens, de Stendhal ou de Tolstoï. Qu'on ne me demande pas d'en raconter l'anec-

dote. Les personnages inventés par ces grands hommes vivent avec moi et en moi. Ils poursuivent ainsi leur destinée, prolongeant, selon mes vœux et pensées, leur existence originelle. Il me semble qu'un auteur ne saurait demander mieux.

Suivant l'ordre établi par Antoine, l'*Armée dans la Ville* fut jouée en février de l'année 1911. J'avais assisté aux dernières répétitions. On attendait une bataille d'*Hernani* et j'étais prêt pour cette bataille, beaucoup plus ardent à défendre l'ouvrage de mon ami que je ne devais l'être, un mois plus tard, à plaider ma propre cause. La pièce était vigoureuse et originale. Je m'étonne qu'elle ne soit jamais reprise. La curiosité des directeurs de théâtre et leur désir d'instruire le public ont sans doute perdu la vigueur : Antoine, dans cet esprit, n'a pas eu de successeurs. Il n'y eut point de bataille rangée, mais de chaudes escarmouches. L'ouvrage, en ces temps de tous les assoupissement, éveillait un vif intérêt mais ne soulevait point de colères. Je me demande ce qu'il en serait, aujourd'hui que les Français ont vécu si cruellement les drames des armées dans les villes. A vrai dire, ce qui nous enflammait c'était moins le sujet même de la pièce que le succès ou l'échec d'une forme nouvelle d'art dramatique. Romains passait, d'heure en heure, par des alternatives d'inquiétude et d'exaltation. Nous partagions, loyalement, l'une et l'autre. Ce fut un début remarquable malgré de futiles querelles.

A quelques jours de là, on commença de répéter *La Lumière*. J'aime à croire que les vétérans des expériences de ce genre supportent avec vaillance le saisissement que l'on éprouve à voir des rêveries se construire dans le concret. Puisque le modèle même allait reprendre possession du personnage, j'étais assuré de mon héroïne : mais pour le personnage de Bernard, nous eûmes, Antoine et moi, notre première controverse. J'admire l'assurance des hommes de théâtre : elle est à l'image de leur incertitude, leur autorité n'est presque toujours que le masque de leur indécision. La fréquentation ordinaire du monstre, c'est-à-dire du public, les tient perpétuellement en transes. Ils ont, dans leur enclos, l'accent des dictateurs qui doivent se faire plébisciter tous les soirs par un peuple en même temps versatile et routinier, que ces messieurs voudraient fouetter, voudraient contraindre et qu'il sont toujours, en définitive, dans l'obligation de caresser et de séduire. Ce disant, je n'adresse aucun reproche au cher Antoine : il commençait, dès ce temps-là, comme je le

dirai plus tard, à se débattre au milieu de difficultés financières, au milieu de ces difficultés effroyables qui sont toujours, sur le théâtre, le salaire des courageux. C'est aux conditions mêmes, c'est aux servitudes ordinaires de cet art étonnant que vont maintenant mes pensées.

La Lumière fut donc représentée le 8 avril de cette année-là. Antoine enseignait à ses comédiens le respect des lettres et, je le dis de grand cœur, jamais texte ne fut traité par les interprètes avec plus de déférence et je peux même dire plus de tendresse que ne le fut mon texte par les pensionnaires d'alors. La salle parut gagnée et je pus croire un moment que j'avais, avec innocence, résolu, du premier coup, le plus chanceux de tous les problèmes, dénoué le plus confus de tous les nœuds, enfin rallié les suffrages d'une telle assemblée. Le soir même, comme nous soupions, rue Gay-Lussac, en société de nos plus proches amis, pour célébrer cette victoire sans meurtrissures, on m'apporta un pneumatique d'Antoine. « Je viens, disait-il, de voir de nombreuses personnes qui étaient dans la salle. L'opinion est unanime : on parle de chef-d'œuvre et tout le monde dit : quel dommage qu'il y ait un acte faisant longueur au point de vue scénique. En tout cas vous pensez bien qu'on ne fera que ce que vous déciderez... »

A réchauffer ces souvenirs bénins, j'ai parfois envie de sourire. Mais, pour la première fois, je me trouvais aux prises avec le monstre-public, avec ses serviteurs et ses victimes ordinaires, et je peux bien avouer que je ressentais du malaise. Il m'était impossible de me soumettre et d'obéir. Je ne pouvais pas, en quelques heures, bouleverser toute l'ordonnance de ma pièce, procéder à un de ces remaniements que l'on fait sous l'empire de la frayeur ou de la convoitise et qui ne sauvent jamais rien. Je répondis, par télégramme, qu'il m'était impossible de supprimer tout un acte. Et je me couchai dégrisé, instruit et recru.

Ma pièce devait être représentée deux fois, aux termes des conventions. En fait on la joua trois ou quatre fois. Le public semblait conquis; je recevais chaque jour de ces lettres zélées que les jeunes poètes lisent comme des lettres d'amour. La presse, autant qu'il m'en souvienne, fut discrète, distraite, déférente et bigarrée. J'avais le cuir tendre et sentais les moindres épines. Est-ce à dire que mes cuirasses d'homme accompli sont sans joints et sans défauts? Ce serait présomptueux.

De cette première expérience, je sortis non certes déconcerté, mais surpris, mais assombri, mais aussi résolu fermement à surmonter les obstacles ordinaires de ce difficile chemin. Dès le lendemain, j'entrepris d'inventer une autre pièce.

Au demeurant, j'étais fourbu; ma santé me donnait du souci. Nous résolûmes, Blanche et moi, de nous transporter, pour la belle saison, dans une campagne reposante et nous entreprîmes quelques prospections. Nous eûmes la chance de trouver, à Bièvres, aux frontières de l'agglomération, une petite bicoque meublée, pourvue d'un colombier désert, et flanquée d'un bout de jardin où croissaient les herbes folles. Nous ne souhaitions pas autre chose. Les trains étaient nombreux dans les deux sens et cela nous était bien nécessaire, car nous ne pouvions songer à délaisser nos travaux parisiens. Le Buisson de Verrières prenait au bout de la prairie qui jouxtait notre domaine temporaire. Bièvres n'était pas encore la province et ce n'était déjà plus la banlieue, du moins en ces temps lointains. Le val de Bièvres avait été chanté par Hugo : il était vert et riant, hanté de nobles souvenirs.

La Lumière parut d'abord à Vers et Prose, la belle revue de Paul Fort où je publiais alors de grandes études sur les compagnons de nos commencements. Paul Fort était dans sa fleur. Un banquet lui fut offert à peu près vers cette époque et je ne sais pour quel motif, pour le remercier peut-être des beaux chants qu'il nous donnait et de sa dévotion aux œuvres de poésie. J'ai souvenir de ce banquet qui fut un déjeuner. On entendit maints discours. Charles-Henry Hirsch en fit un fort plaisant où il tenta d'expliquer comment le talent du poète avait soudainement pris naissance le jour il avait vaincu sa myopie naturelle, consenti à porter binocle et donc découvert le monde. La thèse est amusante; mais Paul Fort n'est pas un pur visuel, heureusement. Il doit à l'ouïe des vers délicieux. Là-dessus — je suis au banquet — Jules Bois entreprit de parler. Il était alors honni, je ne sais même plus pourquoi, de toute la gent irritable. Il fut accueilli par un horrible tintamarre. Rachilde monta tout debout sur une table — elle avait des yeux magnifiques — et commença de bombarder les chahuteurs avec des croûtons de pain. — Heureux temps où l'on pouvait traiter le pain avec cette irrévérence! — Le tumulte était à son comble et c'est alors que le héros de la fête intervint. Il obtint un silence relatif et prononça ce bref discours : « Laissez-le parler : moi, je ne vois que ses qualités. »

Je mentionne ce mot, car il donne une vue charmante sur l'esprit de Paul Fort. A force de peindre Louis XI, son héros familier, le poète avait fini pas s'identifier avec le subtil monarque. Il avait, dans les entretiens publics et singuliers, une étonnante manière d'enrouler, d'embrouiller et d'entortiller la phrase, de bégayer à point, de se dérober par des chemins latéraux et de dire néanmoins ce qu'il avait envie de dire. Il gardait une voix plus pure, heureusement, pour composer les fameuses *Ballades françaises,* auxquelles toute anthologie devra faire une large place.

Après la publication dans *Vers et Prose, la Lumière* fut imprimée par l'éditeur Figuière qui en était alors à ses débuts et qui s'était installé rue Corneille, au fond de cette cour à l'haleine méphitique où les acteurs de l'Odéon venaient parfois répéter.

Du séjour de Bièvres, il me faut parler au moins brièvement, car il n'a pas été sans exercer une action sur certaines de mes pensées et en particulier sur mon sentiment de la nature. Quand notre travail nous laissait relâche, nous partions, Blanche et moi, pour de longues promenades à pied dans les champs ou la forêt. En ce temps-là, le plateau de Saclay, avec son étang à demi desséché, était parfaitement agreste et paisible. Le silence n'y était point troublé par les ronflements irrités des avions. Je dois beaucoup à ces « errances » — style 1910. — Parfois, las de marcher, nous nous étendions au bord de la route et je regardais tour à tour le ciel et la terre autour de moi. Un homme, pour se former, demande et prend beaucoup de temps. J'avais fait de longs séjours à la campagne, je n'étais pas ignorant des choses de la terre, mais, en cette année 1911, j'avais le sentiment, à l'âge de vingt-sept ans, de tout voir pour la première fois. C'est en ce temps-là que Vildrac, justement, composait ces petits récits en prose qu'il devait publier sous le titre de *Découvertes.* Je lui ai envié ce titre : il n'en est pas de plus beau. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, puisque j'entends montrer comment se fait un homme, que j'ai eu, plusieurs fois, au long de ma vie, l'admirable sentiment de redécouvrir le monde. Puis-je dire aussi, tout bas, tout bas, que j'espère chaque jour, en ouvrant l'œil, en faisant le premier pas de chaque journée, que cette grâce magnifique ne me sera pas refusée, que je la recevrai encore?

Je venais de publier ce livre dont j'ai parlé et qui porte un titre orgueilleux : *Selon ma loi.* Je commençais de composer

et de publier les poèmes de *Compagnons*. Plusieurs d'entre eux parurent dans la Nouvelle Revue Française à la prière de Gide. Mais j'aurais bientôt la chance de saluer André Gide.

Le temps que nous ne gardions pas pour la promenade ou le travail était donné sans réserve à l'amitié. Pour jeune et modeste qu'elle fût, notre maison était ouverte à tous ceux que notre cœur avait adoptés, notre table toujours prête. Ah! comme nous étions riches avec ce peu que nous gagnions! Ces coutumes n'ont pas changé, qui sont de notre substance : même pendant les années de la disette, nous avons toujours pris plaisir à traiter nos visiteurs, au gré des jours et des hasards. Nous avions renoncé, pour notre service, à la femme de charge et nous avions une servante dont je dirai quelque chose avant d'aller très loin.

Bièvres — nous ne pouvions pas le savoir — était au début d'un rite que nous avons par la suite observé fidèlement et qui nous fait, chaque année, réserver à la retraite, à la solitude champêtre, une pleine saison, deux peut-être.

A côté de chacun de ceux que j'ai rencontrés dans ma vie, j'ai toujours tâché de bien voir la femme et de comprendre son rôle. J'ai vu des hommes intelligents commettre de grandes fautes et j'ai chaque fois mesuré, autant qu'il m'était possible, ce que représentait la pression de la compagne en de tels égarements. J'ai vu des malheureux remonter la pente d'une destinée difficile parce qu'une femme, auprès d'eux, leur en inspirait le courage, savait alléger leur fardeau, éponger la sueur de leur front, écarter les pierres, signaler les failles. J'ai vu des hommes de mérite s'évertuer dans le célibat et j'ai toujours évalué ce qu'à l'absence d'une compagne ils avaient gagné et perdu. Un homme n'est jamais pur et le principal élément de ce que les psychiatres nomment l'interpsychologie, c'est assurément la femme. Un homme est ce que la nature l'a fait et, pour assuré qu'il paraisse de sa personnalité, ce qu'ont fini par le faire les années de vie en commun avec une compagne. Leriche me disait un jour : les vieux époux arrivent à se ressembler, passé l'âge où les glandes à sécrétions internes exercent leur tyrannie, parce qu'ils mangent les mêmes nourritures, subissent les mêmes actions physiques ou chimiques, vivent dans la même chaleur, reçoivent la même ration de lumière. La vue est ingénieuse, malgré son caractère un peu expérimental. J'en retiens surtout ceci que les reproches ou les louanges que je formule, dans mon cœur,

à l'adresse de Pierre ou de Paul, je les adresse toujours, mais bien silencieusement, à Charlotte ou à Mathilde.

La raison est un instrument précieux dont un homme fait usage trois ou quatre fois la semaine. Heureux celui qui pour suivre son chemin écoute dans la solitude murmurer ce que Pascal appelait l'esprit de finesse. Heureux celui qui n'est pas seul au plus creux de sa solitude. Et c'est ici ma façon de saluer et remercier la compagne de ma vie.

Je ne sais par l'effet de quelle lubie, l'été venu, nous décidâmes d'aller d'abord passer quelques jours à la mer et même à Boulogne-sur-Mer. Nous fîmes le voyage en société de mon frère qui n'était pas encore marié. Quand nous revînmes à notre pigeonnier de Bièvres, une surprise nous attendait.

Nous avions laissé, à la garde de la maison, notre jeune servante qui s'appelait Jeanne H... C'était une fille maladive que tourmentaient des accès de mélancolie pendant lesquels elle se prenait à loucher de manière douloureuse. Elle dormait si profondément qu'on avait le plus grand mal à la réveiller le matin, elle demeurait encore, pendant le début de la matinée tout empoisonnée de ce sommeil horrible.

Elle devait donc, pendant les deux ou trois jours qu'allait durer notre absence, nous attendre, seule dans la petite maison. Or, en passant à Paris, nous avions trouvé un billet d'une voisine de Bièvres, billet vague et alarmant dont nous n'avions su que penser. Nous arrivâmes à Bièvres vers le milieu du jour et nous fûmes bien étonnés de voir que les gens du pays nous jetaient des regards apitoyés et se parlaient à voix basse comme nous passions devant eux. Nous courûmes à la maison. Elle était désertée. Une voisine, en nous l'ouvrant, nous apprit que la malheureuse Jeanne était à l'hôpital de Versailles, qu'elle était encore vivante, mais qu'elle avait une balle dans la poitrine.

J'avais, en effet, laissé, dans un tiroir de notre table de nuit, ce fameux revolver avec lequel il m'était arrivé de scandaliser les demoiselles allemandes, sur les collines du Grünewald. Jeanne avait trouvé l'objet et elle avait tenté de se tuer. Une heure plus tard, nous étions à Versailles et Jeanne était assise dans un lit de l'hôpital, un petit pansement sous le sein gauche. La balle était tolérée et nul ne pensait à l'extraire. Le danger semblait écarté. La pauvre fille pleurait.

Je lui fis, solennellement, jurer qu'elle ne ferait plus jamais rien de tel et qu'au prix de ce serment nous la reprendrions

avec nous, pour la surveiller, la soigner et la guérir. Elle jura, toujours pleurant, et jamais le serment ne me parut épreuve plus nécessaire.

Jeanne sortit de l'hôpital et revint à la maison. Nous l'avons par la suite, et comme il avait été décidé, conservée jusqu'à son mariage, qui devait précéder de peu sa mort par maladie.

Nous fîmes, cette année-là, Blanche et moi, en société de mon frère, un bref séjour dans cette Auvergne dont je n'avais, dont je n'ai toujours que des souvenirs enchantés. Nous y rencontrâmes le poète Henri Hertz et cela nous valut de beaux colloques enflammés, à la cime des roches volcaniques, sur les rives des torrents musiciens. Que si l'on me demandait, encore aujourd'hui, aux instants d'amertume ou de disgrâce, dans quel paysage il me serait agréable de retrouver la paix du cœur et de l'esprit, je répondrais : « sur les plateaux herbus où les pâtres chantent pour la solitude, pour le ciel et pour le vent ».

Puis nous regagnâmes Paris pour y retrouver nos travaux, nos joies ordinaires, nos espérances.

Le beau temps! Le doux temps humain et facile! Nous songeons tout simplement à chercher un logis plus large et plus commode. Nous allons acheter des meubles mais nous n'avons pas d'argent. Henri Doucet nous envoie une de ces lettres délicieuses dont il n'est pas avare. Il a reçu quinze cents francs. Que peut-il faire d'une telle richesse? Il en met les deux tiers à notre disposition. On les lui rendra quand on y pensera. L'amitié est la reine, l'amitié est la fée. S'il m'arrive de faire des projets trop ambitieux, je reçois une belle lettre sermonneuse dans laquelle Romains m'explique les dangers que le succès fait courir à la pureté. Les confrères, les amis à qui l'on adresse des livres répondent des lettres brûlantes d'intérêt ou de passion. Nul n'est chiche de ses minutes.. Les personnes à qui l'on rend par hasard quelque service remercient avec empressement. Même les querelles — et il en est — sont amusantes et sans venin. Tout le monde pense au bonheur comme à un trésor accessible, comme à la chose la plus naturelle du monde. Saisons innocentes et bénies! Comment pourrions-nous deviner que vous êtes les dernières saisons du bonheur, avant le temps de l'affliction, de la fureur et du désordre?

(à suivre.)

MERCVRIALE

LES LETTRES

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE. — La Suisse nous envoie, dans la collection « Témoignages », une fort belle et commode édition en deux volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1). La magistrale édition d'Edmond Biré, enrichie d'un inestimable trésor de notes et d'appendices, ne sera pas de longtemps remplacée. Celle qui vient de sortir n'y prétend pas. Bien au contraire, elle vise à mettre à la portée d'un plus vaste public un ouvrage que ses vastes dimensions et son abondant appareil avaient peut-être écarté de la lecture courante. Or il s'agit d'un des premiers chefs-d'œuvre de notre langue.

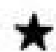
Point de notes, et seulement deux appendices, mais bien choisis, particulièrement le second. On ne fera pas à M. Victor Giraud reproche de cette nudité. Il voulait réduire le nombre de pages au plus juste; et si la curiosité historique se trouve quelque peu privée, la qualité littéraire du livre et sa signification n'en sont point altérées.

On regrettera seulement là-dessus que M. Victor Giraud n'ait pas cru devoir se plier à l'indispensable. Dans un ouvrage si personnel, écrit ou médité par Chateaubriand pendant trente-huit ans (de 1803 à 1841), repris sans cesse ensuite et presque jusqu'à sa mort, la mêlée des temps, le constant retentissement du présent sur le passé, les rappels de la mémoire, ou plutôt les circonstances de la résurrection sont un élément de connaissance essentiel parce qu'ils composent le fond même de la création, ils en donnent la clé, au sens musical du mot. Les *Mémoires* n'ont pas été écrits dans l'ordre chronologique, mais selonque les événements, les circonstances ou les états sentimentaux faisaient surgir du passé, ramenaient à la vie tel pan de vie jusqu'alors effacé dans l'ombre et dormant, dont la lumière du présent réveillait la couleur, ressuscitait les formes et ranimait les mouvements. Chaque moment de la vie de Chateaubriand est fait d'une double et semblable présence. dont la confusion à la fois intense et

(1) Chateaubriand : *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition revue et abrégée par Victor Giraud, Genève, La Palatine, 2 volumes.

imparfaite crée le relief et le tragique; sans ce témoin, sorti des profondeurs de la mémoire, l'acteur n'aurait eu ni le goût, ni la force d'écrire, ni la matière même; ni le courage de vivre — car il ne vit pleinement qu'au passé, et le présent ne le retient, n'offre à sa prise quelque réalité que s'il le sent fortement prêt à son tour à disparaître, plus vivant dans la réserve où la marche du temps aura tôt fait de l'enfouir, prêt alors à toutes les métamorphoses, attentif à tous les appels. Il lui arrive bien parfois de se perdre dans le présent, de s'y abandonner avec frénésie; mais alors il est vraiment perdu, privé de son double, absent dans l'action.

Il était donc nécessaire à l'intelligence profonde du texte d'indiquer en quelques lignes à quel moment et dans quel lieu, quelle occasion chaque livre ou fragment de livre avait été écrit. Je sais bien que Chateaubriand s'en est souvent chargé lui-même, mais irrégulièrement et sans les précisions que son dessein n'était pas tenu de fournir. Ce n'eût pas été là intervention d'érudit, mais en quelque sorte notations d'un éditeur de musique, sans lesquelles la symphonie paraît inachevée.



Il y a beaucoup plus grave. L'édition des *Mémoires* est « abrégée ». Voilà déjà qui fait dresser l'oreille. Les éditions abrégées sont toujours une façon d'imposture. Pire encore que les morceaux choisis où le compilateur retient ce qu'il préfère; il vous impose son goût personnel, mais enfin vous savez qu'il en est ainsi, on ne vous prend pas en traître. L'abréviateur, au contraire, décide de ce qu'il écarte, et se flatte que sa marchandise ainsi nettoyée est plus nette et plus tentante que brute. En vertu de quel droit, selon quels principes, à la lumière de quel goût, par l'effet de quel dessein ce mutilateur mué en nettoyeur de chefs-d'œuvre entreprend-il sa besogne? C'est ce que, d'habitude, il ne vous dit pas. Un sacrilège content de lui se prend pour un bedeau.

M. Victor Giraud nous explique que ses « deux volumes contiennent toute la part autobiographique de cette grande œuvre ». « Il nous a semblé, ajoute-t-il, que dépouillé de ces ailes annexes et indépendantes que forment, par exemple, l'histoire de Napoléon et celle de Mme Récamier, dégagé de citations, de documents, de curieuses digressions, de discussions polémiques comme celle qui a pour objet l'exécution du duc d'Enghien, l'édifice des *Mémoires* garderait la noblesse et l'harmonie de son architecture. » M. Victor Giraud n'ajoute pas, mais laisse entendre par le choix du verbe, que ce « dépouillement » ajoutera encore à la noblesse et à l'harmonie de l'architecture.

Voilà, certes, un bedeau content. On frémit d'une juste horreur. Comment diable M. Giraud conçoit-il l'autobiographie? Les pensées les plus tenaces, les sentiments les plus vifs n'en font-ils

donc point partie? Quand on songe que Chateaubriand a été toute sa vie hanté, déchiré de jalousie, de haine, d'horreur, perdu d'admiration pour Napoléon, que cette « aile annexe » est un véritable dialogue avec le plus pesant des interlocuteurs, qu'elle nous apprend autant et plus sur Chateaubriand que sur son démon familier, on s'explique mal de quel droit M. Giraud supprime d'un ciseau dédaigneux cette conclusion magistrale et révélatrice, par quoi toutes les opinions et réactions contrastées qui parsèment l'ouvrage de ses débuts à son terme se trouvent éclairées par le sentiment impatient, puis consentant de la grandeur.

La disparition du livre sur Mme Récamier est peut-être pire encore, car elle va mutiler, non seulement l'œuvre mais l'homme dans une de ses plus profondes et tragiques réalités. Juliette avait quarante-deux ans, lui cinquante, quand ils se découvrirent. A ce dominateur avide de tout conquérir, de tout posséder, et souffrant sans mesure que le temps lui échappe, il ne suffisait pas qu'une femme, plus livrée que chérie, lui fût à jamais dédiée. Elle avait vécu quarante-deux ans sans lui, sans être privée de lui, échappant à sa prise. Il écrivit sa vie pour y introduire de force sa présence, pour qu'elle devînt, par les biais de la recréation, son œuvre et son bien tardif : telle enfin, et formée par lui, qu'elle passerait à la postérité. On croira volontiers que M. Giraud n'ait pas senti ces choses-là. Ce n'est pas une excuse.

Je passe sur la suppression des polémiques. Après avoir fait sauter deux ailes du monument, M. Giraud abat un pan du mur d'enceinte, efface un des traits marquants du tempérament. La polémique n'est pour lui ni un goût profond, ni un élément essentiel de l'aspect même des faits de la vie : ce ne sont là que digressions. A quoi bon insister?

Mais je m'inquiétais de cette « part autobiographique » à laquelle M. Giraud réduisait les *Mémoires*. Comme je ne parvenais pas à comprendre bien clairement, j'ai voulu vérifier ce que cela signifiait. La découverte a passé mon attente.

J'ai choisi — et non par hasard — pour une comparaison minutieuse la partie des *Mémoires* qui va du début de la révolution de 1830 au départ de Chateaubriand pour la Suisse, puis à son retour, à l'affaire de la duchesse de Berry, au procès qu'intenta le gouvernement de Juillet au sage conseiller de cette dame un peu folle. C'est là que l'on voit étalés tout au long les véritables sentiments de Chateaubriand pour la monarchie légitime, sa fidélité sans amour, sa joie de pouvoir respecter morte une dynastie dont le régime n'avait cessé de le décevoir et de le dégoûter, son libéralisme, cet étrange et pourtant logique assemblage de contraires qui forme la trame de son attitude politique.

Supprimés tout le long récit des journées de Juillet, la lettre révélatrice à Mme Récamier, le jugement qui achève le récit, la

conclusion développée sur la chute de la monarchie, l'état des partis, la suite des événements. Supprimés la préface aux *Études historiques*, que Chateaubriand reproduit parce qu'il y voit une page de ses mémoires, et qu'il place à sa date; l'admirable et cruel discours par lequel il dit adieu à la Chambre des Pairs, à la vie politique et confondit dans un splendide anathème plein de nuances féroces, légitimistes, orléanistes, républicains; supprimée la longue lettre à la duchesse de Berry, d'une élévation morale, historique et politique à laquelle cette fille de la Fronde et de Walter Scott demeura parfaitement insensible; supprimés le récit de son aventure, le procès qui suivit. De la vie politique de Chateaubriand, de ses pensées, de son action, de son talent d'historien, il ne reste qu'un tronc décharné entouré de feuilles mortes. 383 pages de l'édition Biré en deviennent 52 après le « dépouillement » de M. Giraud. Ce n'est pas assez dire que Chateaubriand en sort méconnaissable; il en sort affadi.

Je parlais tantôt d'imposture. C'est là un mot bien doux. La litote est parfois une générosité de l'âme.

Louis Martin-Chauffier.

Arnold Mandel. L'HOMME ENFANT (Ed. Julliard).

Il y a des êtres qui se refusent à affronter le monde réel, le monde des adultes, avec ses nécessités et ses contradictions. Plutôt que de se laisser aller au courant du devenir, ils s'empêchent de progresser et tâchent de remonter aux rives calmes et douces de leur enfance. Entreprise désespérée et qui ne saurait réussir à plein. Il faut bien que s'opère, au moins pour les exigences quotidiennes, l'adaptation au contemporain.

Il s'ensuit, chez ces êtres, des vies capricieuses et déroutantes pour ceux qui les observent et ne voient pas qu'elles sont commandées par les lois de l'enfance. Kafka et Rimbaud ont offert ce spectacle. Tels sont encore les « cas » rapportés ici, avec beaucoup de lucidité; une sympathie évidente et non dépourvue d'humour. La psychanalyse, comme il est naturel, est largement utilisée à fournir des repères. Il n'aurait pas été mal, toutefois, que les causes sociales de cet infantilisme soient au même degré mises en relief.

R. PAYET-BURIN.

Vladimir Pozner. LES GENS DU PAYS (Éd. Hier et Aujourd'hui).

Il y eut un tournant dans l'histoire de l'occupation : quand les Nazis, pour répondre aux premières actions de Résistance, se virent obligés de rompre avec les premières consignes hautement politiques du Fuhrer, celles qui préconisaient la « douceur » envers la France. Ils allèrent sans doute au delà. Force de l'habitude. Mais on sait ce qu'il advient du sang des martyrs. Il ne tarit jamais et c'est le bourreau qui finalement succombe.

Martyrs, bourreau : ces mots seraient mal venus ici. C'est un tout petit village où les gens ne pensent qu'à rentrer leur blé. Il faut que l'occupant lui-même, pour rappeler sa présence, se mette à tuer. Alors les plus frustes y voient clair. L'Allemand pourra tuer encore et encore, il est perdu.

Une histoire sobre, sans déclamation, constamment au niveau des choses simples et tragiques qu'elle raconte. Sûrement un des meilleurs livres sur l'occupation. — R. PAYET-BURIN.

André Pieyre de Mandiargues : LE MUSÉE NOIR (Ed. Lafont).

La nouvelle est un genre difficile, d'un rapport ingrat, mais à ceux qui ont le talent et la patience de lui donner l'achevé d'un poème, elle permet de ne traiter de la matière romanesque que les essences, les naissances et l'éclosion du fortuit qui lui procurent son existence proprement autonome. Elle permet l'usage de l'arbitraire, le recours au surnaturel, les témoignages d'une sensibilité peu commune, les broderies d'un langage poétique, et sans doute, toutes ces libertés, l'au-

teur les a faites siennes. Ainsi peut-il circuler à l'aise au milieu de fantasmagories, saluant d'un coup d'œil complice, comme ses intimes, hommes, bêtes, plantes ou architectures qu'il restitue de sa plume, aussi précieux et rares que l'imagination les a suscités. Et l'univers de ce visionnaire ne se réfère à aucun autre de son époque, sauf à celui d'un peintre. — YEFIME.

Yves Salgues. LE JEUNE HOMME ENDORMI (Éd. du Sagittaire).

Trop de personnages, trop d'événements surgissent à chaque page de ce roman débridé pour qu'on puisse les passer en revue dans cette note, où on ne saurait faire loyalement que l'éloge de ce jeune auteur : il a lu Gide, certes, et Cocteau, et leur garde une reconnaissance enthousiaste. Les aventures de ses héros s'interdisent d'être banales, puisqu'ils ont tous moins de vingt ans, puisqu'ils ne reconnaissent qu'une seule religion, celle de l'acte gratuit, une seule passion, celle de la conquête incessante. Chacune de leurs actions est un engagement absolu, qui met en péril leur existence, leur raison. Ils ne reculent devant rien, même devant le meurtre, car un pacte les lie entre eux, une magie les protège; quiconque ne mène pas la vie banale est avec eux, et contre eux tout le reste de l'humanité. Ce bréviaire du parfait romantique contemporain possède aussi l'attrait d'une langue agile, rapide et poétiquement colorée. — YEFIME.

François Vernet. LES AMATEURS DE SPECTACLES (Éd. du Sagittaire).

Jamais assez de regrets n'accompagneront la lecture des œuvres posthumes de François Vernet. Ce roman, qu'il écrivit à vingt ans, témoigne de son authentique talent. Voici encore des jeunes gens que tourmente le goût de l'« expérience ». Elle consiste dans le spectacle qu'ils montent, d'une pièce de théâtre. Mais le vrai drame va se jouer dans les coulisses, tandis que le *monde* les guette, dans la salle, dehors, le monde cruel des spectateurs paresseux, sur qui se venge, au milieu de clameurs d'émeute, un assassin féerique.

L'amour, qui prend toutes les formes comme ce « Protée » de Claudel que monta réellement F. Vernet du temps où il était *khâgneux*, disperse par couples les acteurs-amateurs jusqu'à l'aube de la vie réelle, qui commence à la dernière page du roman. — YEFIME.

LE SEL DE LA TERRE, par *Vincent Laborde* (Gallimard).

Quelle que soit la sévérité avec laquelle un homme se juge, aussi vulnérable ou cruel qu'il se révèle à l'examen de conscience, son inspection minutieuse porte toujours la marque d'une certaine complaisance. Le narcissisme peut s'étendre jusqu'au blâme; il n'en est que plus hypocrite.

Vincent Laborde place dans la bouche de son principal, de son unique personnage, le reproche qu'il devrait s'adresser à lui-même : — « *Je me demandais si mon goût de l'introspection n'était pas la cause de cette infériorité. N'allais-je pas me laisser enfermer en moi-même irrémédiablement, si je ne réagissais pas à temps?* » A force d'étudier et les détours de son âme, et l'évolution toute personnelle de son amour, il finit par chasser de son récit le naturel premier. Il porte ainsi un grave préjudice à l'histoire de ces deux êtres, dont l'un martyrise l'autre comme par sadisme, qui se rejoindront tardivement quand la sécurité de leur tendresse sera définitivement trouvée. Ce bourreau d'un seul cœur, cette jeune femme résignée, habitent toutes les pages de ce livre bref, ne laissant qu'une place restreinte aux dates, aux paysages, qui se faufilent à travers leurs tourments. — CLAUDIE PLANET.

MÈRES, par *Charles Plisnier* (Corrêa).

Une malade gravement atteinte, qui habite presque continuellement son lit et ne le quitte qu'avec une mentalité de grande voyageuse, qui vit dans la certitude de sa mort, n'inspire généralement que pitié. Si, par surcroît, les progrès de son agonie sont ponctuellement notés, elle provoquera un dégoût poli. Le père Thibault de Roger Martin du Gard perdit sa puissance dans le coma; Charlotte Estivandier, au contraire, que Charles Plisnier nous présente, alitée, garde toute sa vigueur. Elle continue à gouverner l'univers de sa famille. Elle reste imposante et digne, elle nous force au respect. A travers ses angoisses de mère croyante, Charles Plisnier observe les enfants, le mari, la maîtresse, toute une population qui souffre par ses sens, les uns voulant les satisfaire, les autres leur imposant silence. Nous attendons les échos de leurs plaintes, nous pénétrons à nouveau comme dans « Mariages », avec le même plaisir semé de panique, dans la tragédie des unions ratées, des couples mal assortis, des existences abîmées pour jamais.

D'où vient que malgré ses vertus, le lecteur se prend à la haïr, cette sainte? Clairvoyante, trop, elle a cherché à détruire l'amour hors-mariage qui retient en France sa fille Corinne au nom de principes qu'il serait fou de respecter.

Elle est impitoyable. Et cette force nous surprend d'autant plus qu'elle provient d'une femme affaiblie.

Le livre cesse où cesse la vie de Charlotte Estivandier. D'autres volumes viendront s'ajouter à cette première espèce de « mère ». Et l'on s'en réjouit comme on se réjouissait quand les volumes de « Meurtres » s'ajoutaient les uns aux autres. C'est une grande joie que de retrouver ces personnages violents et querelleurs, passionnés ou timides, pleins de remords ou de révolte. Chacun de leurs monologues est à lui seul une sorte de poème. Qu'on n'aille pas en faire grief à Charles Plisnier! Autant reprocher à Racine d'avoir fait parler en alexandrins Phèdre, Néron ou Bérénice. — CLAUDIE PLANET.

Louis Gillet. CLAUDEL, PEGUY (Éd. Le Sagittaire).

Dans cet ouvrage sont recueillies les cinq conférences que M. Louis Gillet a prononcées à Lyon en 1943 sur Claudel et sur Péguy. Elles sont malheureusement publiées telles qu'elles ont été prononcées, et sans ce poli que le grand humaniste y eût ensuite apporté, si la mort ne nous avait trop tôt privés de sa présence.

Et pourtant le plaisir reste grand à lire ces études pénétrantes et poétiques sur deux poètes que M. Gillet classe justement parmi les plus grands. Après bien d'autres, il apporte sa contribution à la meilleure connaissance de Péguy, et l'on doit lui savoir gré d'avoir, sous le régime de Vichy, montré tout ce qui faisait la grandeur de Péguy et était incompatible avec « l'atmosphère de défaite ». Il fait comprendre profondément son génie, comme il fait sentir l'œuvre de Claudel plus qu'il ne l'explique ou ne l'analyse. — JEAN MORIO.

Georges Bernanos. LETTRE AUX ANGLAIS (Éd. N. R. F.).

Dans les années 1940 et 1941, M. Georges Bernanos a envoyé du Brésil aux Anglais plusieurs messages qui sont aujourd'hui réunis sous le titre général de « Lettre aux Anglais », encore que l'un de ces messages ait la forme d'une lettre à M. Roosevelt. M. Bernanos ne cherche pas tant à y justifier la France (dont il s'était comme détaché après Munich) que les Français, en s'adressant aux Anglais (« Anglais! Anglais! Hommes anglais, ces pages... ») et non pas à l'Angleterre.

A condition d'aimer le style de M. Bernanos, dont cet ouvrage offre un pur modèle, on trouvera que c'est avec *A travers le désastre* de J. Maritain, l'un des ouvrages les plus sensés, sinon les plus pondérés qui aient été écrits sur la France, au lendemain de la défaite. — JEAN MORIO.

LA POÉSIE

POESIE : Patrice de la Tour du Pin : *Une Somme de Poésie* (Gallimard). — William François : *Onze Poèmes* (A l'Enseigne de l'Homme méditant). — Willy Paul Romain : *Présages* (même éd.).

Une Somme de Poésie est le titre qu'a donné à l'ensemble de son œuvre poétique, en un seul et gros volume, Patrice de la Tour du Pin. Elle se divise en neuf livres, suivis, chacun, sauf le dernier, d'un *interlude*. Ces interludes sont, en quelque sorte, le résumé, sous une figuration plus animée et moins méditative, de ce que, en la pensée de l'auteur, signifient les livres dont ils sont précédés. Ils sont, certains d'entre eux, écrits en prose. Les livres, successivement, montrent l'homme penché sur sa genèse, le jeu des lumières où déjà l'enfant s'entrevoit poète et fait sur soi-même, inconscient, un initial, balbutiant retour; les heures à vivre alors peu à peu s'allègent, il se crée en soi-même un royaume; il s'aventure; il s'observe et se méfie de ses rêveries et du destin qu'il s'est élu. Mais aussitôt se dégagent en sa pensée des architectures secrètes et admirables qui s'ordonnent d'elles-

mêmes en une exquise poésie, en un chant de vie spirituelle, en un chant d'amour de Dieu. Et des contes de soi-même s'y interposent, et des fables, d'ingénues chansons, et des apparences de figures amicales, lointaines, vaporeuses ou familières selon la circonstance, le moment, les dispositions contrariées ou précises de l'esprit. Alors, c'est la *Quête de Joie*, celle-ci, dans son atmosphère sans doute brumeuse — c'est le climat où s'ébat le poète par qui il fut suscité à l'entour de soi-même, — mais triomphale, car aux regards protecteurs du Christ y passent de prodigieuses apparitions de créatures de féerie, de légende, fussent-elles sous la tempête tragiques, fussent-elles saisies par la mort, anges brisés sous le voile inquiétant des marais à sec. Le poète sent naître en lui le désir d'abandonner le domaine vague du songe pour connaître par l'acquisition des « belles sciences » le monde réel que tous ignorent ou nient; et mieux il le pénètre, plus son cœur s'émeut de joie, d'admiration; plus il éprouve le besoin de chanter; son extase s'exhale en psaumes de ferveur et en actions de grâces, et s'ordonne conformément aux offices sacrés « du matin, de la Vierge, des morts et du soir ».

La Passion lui est accordée, il se cherche soi-même, se reconnaît dans la beauté des événements : « l'amour divin passe et remonte : ...On ne sent plus rien d'incarné... », et c'est de la sorte que s'ouvre le *monde d'amour*.

L'œuvre est construite, mais le poète poursuit et médite. Son œuvre d'amour rachète-t-elle de leur damnation les anciens fantômes qu'il a hantés? Autrefois, son angoisse se dissimulait dans la foule des mots dont la musique s'élevait, ineffable; le livre créé l'est-il selon le vouloir, selon le cœur de Dieu? car il n'a pas désiré s'offrir à soi-même un divertissement, il espère, avec humilité, ne pas trop avoir déçu la Grâce, ayant compris finalement que mieux que dans la musique, le vrai se dévoile dans le silence de la tombe qu'il gagnera, si lointaine qu'elle puisse être, dans le calme patient de la nuit claire et humaine.

J'ai voulu insister à dessein sur la profonde structure de cette *Somme Poétique*, parce que, en dépit de l'entrelacs voulu et parfois confus, ou plutôt entrecroisé d'épisodes fort divergents et dont n'est pas précisée partout l'importance, elle est charpentée avec une force de pensée très réfléchie, et, ma foi, dans l'œuvre considérable à ce point d'un poète encore jeune, ce mérite est exceptionnel : souvent qui s'y hasarde s'y fourvoie dans son entreprise, et il s'y perd.

Une autre remarque encore m'est suggérée par la lecture de cet ensemble. Si frappé que j'aie été, lorsque isolément la partie qui est intitulée *la Quête de Joie* a paru, des éclairs d'aveuglante beauté qui s'y mêlent dans une sorte d'opacité maléfique de l'atmosphère, je n'ai pas aperçu aux volumes successifs la nécessité de maintenir la brume persistante d'un invariable milieu

vital, tandis que variaient les directions et les intentions particulières des incidences où se profilaient tant de protagonistes divers. Je ne m'expliquais pas non plus pourquoi M. Patrice de la Tour du Pin s'osbtinait à ne douer que par instants ses laisses poétiques d'un accent de lyrisme plus soutenu, et fréquemment cédait à d'apparentes défaillances de ton, sans prendre même le soin de relever ce qu'on y peut déplorer de banal par des inflexions modulées plus ou moins musicalement, à la manière de Francis Jammes, si avisé, si adroit, et qui fut, je pense, son meilleur, son premier initiateur.

Malgré bien des réserves que je me permettrais de développer, si j'en avais la place ou le désir, je reconnais qu'elles proviennent plutôt d'habitudes ou d'une préférence qui me sont personnelles, peut-être innées, que d'une nécessité primordiale, et je m'incline, devant un ouvrage de cet ordre si élevé, si soutenu, si puissant même et si rare, avec la plus profonde et déférente sympathie.

Toutefois, je me résigne à le déclarer parce que, fervent comme je l'ai toujours été de la poésie lyrique, le tort, selon moi, de Patrice de la Tour du Pin, c'est de se laisser aller à une sorte d'improvisation monotone, au hasard de l'inspiration du moment pour ce qui concerne la facture interne, la matière sonore de ses vers. Il est dominé plutôt qu'il ne domine. Je songe à ce qu'aurait, avec la puissance de sa maîtrise verbale, fait d'une Somme analogue un Victor Hugo, chez qui jamais chant ni mouvement ne se fussent interrompus ni épuisés. C'est cet élan constant, cette ambiance harmonieuse, riche, ample et variée dont je regrette l'absence dans les poèmes de cette somme : mais quelques courts poèmes, des chansons occasionnelles correspondent mieux à ce que je voudrais trouver presque à toutes les pages.

Parmi les livres de poètes édités luxueusement, je tiens à recommander les *Onze Poèmes* de William François, *sur les thèmes du Voyage et de l'Eté*, emplis d'atmosphère, de vie et de songe, ornés de dessins curieux et hardis par Delanglade. Cet ouvrage d'un poète sensible et sincère a paru *à l'enseigne de l'homme méditant*, c'est-à-dire chez l'auteur lui-même, à Senones, Vosges (édition à tirage strictement limité). C'est de la sorte que ce poète-éditeur de grand talent tente de conjurer à sa manière le mauvais sort réservé aux éditions de livres poétiques; puisse-t-il n'être pas déçu! Au reste, il ne réserve pas à lui seul les soins qu'il met à présenter avec un goût parfait et recherché de tels ouvrages. J'en connais un, *Présages*, de Willy Paul Romain, composé de vers exquis, discrets et purs, digne de satisfaire les bibliophiles raffinés non moins que les purs amateurs de beaux vers.

André Fontainas.

CORBEILLE D'AUTOMNE, par *A.-P. Garnier* (Librairie Garnier frères). — Auguste-Pierre Garnier poursuit avec une certitude chaque jour plus précise l'élaboration d'une œuvre qui est un enchantement de l'esprit et du cœur. Ce poète qui accorde sa voix à la grande symphonie de la nature est de la lignée des Du Bellay. *La Corbeille d'automne* s'équilibre en trois parties : « A fleur de soir », « Jardin natal », « La gerbe d'heures », dont rien ne saurait être retranché. Le plus cruel des deuils imprime à ces poèmes un accent profondément grave et émouvant. Le poète domine sa douleur et la traduit en pures cadences. La sobriété du ton n'exclut pas la grâce. Le jardin natal où s'éveillèrent les songes de l'enfance inspire au poète, dans l'âge mûr, cette divine sagesse où nous apparaît l'essentiel de la dignité humaine. La rêverie enclose en ce lieu d'élection apporte l'apaisement à son cœur tourmenté : « O ciel si doux en des yeux de tendresse. »

SPIRALES, par *George Day* (Librairie Montjoie). — Le nom seul de George Day est une garantie pour le lecteur d'une promesse de joie. *Spirales* qu'après quatre ans de silence nous offre aujourd'hui ce poète, marque encore un progrès dans l'épanouissement de son art. Quelle sûreté dans le trait, quelle délicatesse dans la nuance et quelle justesse de ton! Une sensibilité et une émotion que contrôle toujours l'intelligence et qui s'expriment dans une forme très pure où se transposent en paroles concises et chantantes les plus secrètes effusions de l'âme.

LA PORTE DU RÊVE, par *Lucie Rondeau-Rouzeau* (René Helleu, éditeur). — La poésie est fille du nombre. Nous savons depuis E. A. Poe et Valéry ce que l'étude de la mathématique apporte de force et de grandeur à l'artiste du vers. Mme Rondeau-Rouzeau est docteur ès sciences. La forme toujours savante et stricte qu'elle emploie donne à sa pensée un dessin sans bavure. Il y a ici complète adéquation entre la forme et le fond, par quoi se définit toute vraie poésie. La philosophie dont se targue ce poète n'entrave jamais l'élan d'une sensibilité frémissante. L'Académie française a été heureusement inspirée lorsqu'elle couronna ce livre.

CLARTÉS, par *Anne-Marie Goulinat* (Editions du Pigeonnier). — Ce petit livre charmant, édité comme toujours élégamment par la firme amicale du Pigeonnier sous l'égide du bon poète Charles Forot, reprend une tradition ancienne et injustement délaissée. C'est celle du roman en vers. Cette suite de poèmes en vers libres (dans le sens où l'entendaient le La Fontaine des fables ou le Molière d'Amphitryon) chante un amour qui hésita trop longtemps à s'avouer et exprime les tourments du cœur : l'attente, l'absence, la jalousie. Il s'achève dans la solitude d'un veuvage en quelque sorte blanc. Quelle passion ardente se devine sous la draperie décente et harmonieuse de ces vers!

FEUE MA JEUNESSE, par *Jean Berthet* (Editions du Mouton Bleu, chez l'auteur, 4, place de la Sorbonne). — Les poèmes que Jean Berthet réunit dans cette précieuse plaquette témoignent hautement de ses dons. Il a la sagesse de ne point sacrifier à des modes éphémères. Il aime lui aussi se plier aux gênes exquises de la métrique traditionnelle. Si l'on décèle dans ses vers l'influence de Toulet et de Jean Pellerin, sa personnalité réelle s'affirme dans l'accent et le trait. Il se sert d'une forme qui a fait ses preuves. Il a raison, car elle assure la mémoire. Il y traduit aisément des impressions directes, des sensations qui lui sont propres. Mélancolie tempérée d'ironie, chansons qui nous laissent un souvenir délicieux et durable, poèmes plus graves où l'on sent percer tout à coup, sous l'image, l'angoisse humaine, ce petit livre nous plaît fort.

GUIRLANDE NOIRE, par *Henry Bauquier* (Nîmes, Imprimerie Chastanier). — Poèmes écrits à la mémoire d'une fille et d'une petite-fille tendrement chéries et qui se joignent à travers l'oubli des jours dans un même symbole de douleur et de regret, ce livre nous émeut par la profondeur grave de son humaine résonance. Henry Bauquier a écrit d'abord pour lui-même ces vers où dans l'expression d'une seule douleur il fait revivre deux visages. Mais quel cœur atteint du mal incurable de l'absence ne trouverait en ces chants si simplement directs et noblement écrits une amère consolation?

ANTHOLOGIE DES POÈTES DE SUISSE ROMANDE, par *Eugène de Boccard* (Editions E. de Boccard et Librairie de l'Université de Fribourg). — M. E. de Boccard présente dans une édition commode et soignée, soixante-cinq poètes de Suisse Romande. Il y a des morts et des vivants et ils sont classés par cantons. Une notice bio-bibliographique

très précise nous éclaire utilement sur chacun de ces poètes dont le choix nous parait excellent, malgré d'inévitables lacunes. Des noms comme ceux de René-Morax, Henry Spiess, Gonzague de Reynold, Jacques Dalcroze et Charles d'Eternod avaient depuis longtemps franchi la frontière. Mais nous avons été heureux d'en connaître beaucoup de nouveaux : Paul Zimermann, Jean Granen, Evelyne Laurence entre autres. Cette dernière, ainsi, du reste, que Charles d'Eternod, ont été cette année distingués par certains membres du jury du prix Moréas. Ce florilège nous renseigne très agréablement sur le mouvement poétique de langue française en Suisse.

MAGIE VERTE, par *Roger Michael* (La Bouteille à la mer, Editions de la Nouvelle France). — La liberté du ton que l'on trouve à ces poèmes est séduisante. On aimerait cependant que le poète eût obéi à des nécessités plus évidentes d'aller à la ligne. Le vers libre suppose une surveillance bien plus étroite et une sévérité bien plus grande envers soi-même, pour être vraiment l'expression durable et rythmique de la matière poétique, que le vers traditionnel. Ici le dessin rythmique de la laisse manque trop de précision. Cela se sent surtout dans les poèmes courts. On le regrette, car il y a dans ce petit livre du don et de l'accent et l'éclatement d'images inattendues qui sont parfois très belles.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

LE CINÉMA

HOLLYWOOD. — On s'est empressé, ici et là, d'enterrer Hollywood : c'était en effet, pour le moins, de la hâte. Cet arsenal du cinéma demeure techniquement mieux outillé que tous les centres européens de production, comme en témoigne la plate perfection de cent œuvres sur mesure : c'est, en somme, un avantage considérable dans l'ordre de la concurrence commerciale, comme aussi dans l'ordre artistique le plus formel, où l'excellence et le bon emploi des moyens mécaniques sont des facteurs importants; mais Hollywood demeure capable encore d'ajouter, de temps en temps, à ces œuvres trop huilées, trop bien apprêtées pour la plus grande consommation, sans portée comme sans résonance, des œuvres ou suprêmement habiles (comme celles de l'Anglais Hitchcock, *Soupçons* ou *Nokorious*, ou celles de l'Allemand Fritz Lang, *La femme au portrait*, par exemple), ou qui portent témoignage sur la solidité d'une tradition comique autonome (je pense au film de Preston Sturges, *Madame et ses flirts*, auquel j'ai consacré une note, voici deux numéros, et à la dernière apparition des frères Marx, dans *Chercheurs d'or*, et à quelques sketches du *Pays du rythme*, liés, malheureusement, par un argument-prétexte vraiment trop insipide et trop ténu), ou même, de loin en loin, des œuvres importantes, soit qu'elles signalent la naissance d'une personnalité (Orson Welles, dont les expériences techniques ne me paraissent pas être d'une foudroyante nouveauté, ni promises à l'universalisation, ajoute désormais son nom à la demi-douzaine des auteurs de cinéma qui s'efforcent à communiquer une vision du monde), soit qu'elles aient le mérite d'aborder et de traiter un problème avec la franchise qu'il requiert (c'est le cas du film de Billy Wilder, *Lost week-end*, qui est le roman, impitoyable et noir, d'un alcoolique). Ces raisons suffi-

sent. Hollywood, quelles que soient ses faiblesses, appelle un jugement plus équitable et plus nuancé que l'exécution dérisoire à quoi de bons critiques — chauvinisme ou légèreté — ont eu le tort de consentir. Ce dont, pour moi, souffre Hollywood, ses mérites anciens lui demeurant, semble-t-il, acquis, c'est d'une crise d'inspiration.

Le cinéma dramatique américain, sauf dans la mesure où il continue d'apporter, par l'étude du milieu (comme dans *Assurance sur la mort* ou dans *La splendeur des Amberson*) un valable témoignage sociologique, est en effet en quête de sujets; et, quand il en trouve, il arrive trop souvent que prévalent les méfaits de l'auto-censure et de la transposition la plus anonyme et la plus décharnée. Un rapide inventaire des thèmes qui ont de nos jours la faveur d'Hollywood, un rapide regard sur la façon dont ils sont traités par cette institution significative : la *story conference*, où le sujet est rogné, épuré, lubrifié, stylisé, par un conclave de commerçants et de techniciens, permettent de voir d'où souffle le vent. Aux Anglais, Hollywood a emprunté (en même temps que la moitié de ses sujets, plusieurs metteurs en scène et d'innombrables acteurs) la psychologie de l'ambiguïté : voyez *Hantise* (film anglais, refait à Hollywood par George Cukor, et qui est un mélodrame psychologique, fondé sur cette « torture mentale » si fréquemment invoquée dans les divorces américains; en fait, le mari, Charles Boyer, essaie de persuader sa femme, Ingrid Bergmann, qu'elle est folle); voyez *Soupçons*, sorte de roman policier sans conclusion tiré du livre de l'Anglais Francis Iles. Voilà deux œuvres notables par l'excellence de la mise en scène, du découpage technique et de l'interprétation; il y a, dans *Soupçons*, cinq minutes d'idylle qui sont le meilleur apport du cinéma depuis trois ans dans l'ordre du romanesque, et il y a dans *Hantise* une admirable utilisation des éclairages dans un minimum de décors. Notre déception (analogue à celle que nous éprouvons devant la *Femme au portrait*) ne vient point tant de ce que ces sujets sont intemporels : il est bien que la littérature d'évasion garde une place sur les écrans du monde, mais de ce que le cinéma, dès qu'il cesse de montrer des personnages fortement engagés dans un drame, des personnages en situation, capitule devant l'analyse de la complexité humaine parce qu'il n'a pas, ou parce qu'il n'a pas encore, ou parce que ses auteurs n'ont pas encore, acquis la puissance d'investigation du roman — du roman, du moins, dont la vie intérieure était le domaine essentiel, du roman antérieur au roman américain. C'est à quoi l'extraordinaire puissance de suggestion d'œuvres comme ces trois-ci — *Hantise, Soupçons, Femme au portrait* — ne supplée pas. A quoi l'on répondra qu'il est bien, bien pour Hollywood, et pour Hollywood assez stupéfiant, de pécher par ambition, ce qui serait prendre une juste vue du problème si Hollywood avait perçu le

problème. On en peut malheureusement douter. A la vérité, le domaine psychologique où continuent d'exceller les auteurs d'Hollywood est précisément celui où la psychologie naît de l'intrigue, est dans l'intrigue, est l'intrigue même : il est vrai qu'alors même, les sujets sont puisés le plus souvent dans un fond anglais (*Nous ne sommes pas seuls*, *Prisonnier du passé*, deux films tirés de romans de James Hilton, ou plus récemment, *Mrs. Miniver*, de William Wyler, avec, encore, la collaboration de James Hilton pour l'adaptation du scénario); mais on peut tout de même citer aussi d'innombrables œuvres, policières ou non, qui sont proprement américaines, qui ont les mérites d'une bonne psychologie de l'action et qui sont greffées sur un arrière-plan social d'une observation irrécusable.

Quant aux histoires d'introspection, de torture mentale, de dédoublement de la personnalité et de psychanalyse, elles ne passent pas l'écran, du moins pour ce qu'elles se veulent et prétendent être; le plus grave est qu'elles contaminent, assez peu profondément il est vrai, l'école qui est la révélation de la guerre et de l'après-guerre, et dont les œuvres les meilleures s'inspirent d'une très belle tradition du documentaire : l'école anglaise. Les écrans parisiens viennent en effet d'accueillir la *Madone aux deux visages*, dont les intentions comme la sottise romanesque sont inscrites dans le titre même, et ce *Septième voile*, qui prétend à expliciter les miracles de la psychanalyse (si les problèmes y sont abordés, au moins par allusion, ils ne sont pas traités, ils ne pouvaient pas l'être, et l'œuvre est infantile, à la haute mesure de son ambition même; il est vrai que nous avons la compensation de faire la connaissance du pur et transparent visage d'Ann Todd).

Il m'a paru nécessaire de consacrer cette première chronique à une esquisse, inévitablement beaucoup trop sommaire, de l'état présent du cinéma américain, qui demeure un assez bon baromètre, et à partir duquel se mesurent les progrès immenses des Européens : Anglais, Français, Italiens, Suédois (les Russes posent un autre problème, qu'il nous faudra traiter à loisir dans une autre chronique, trop considérable, trop isolé et trop difficile pour être abordé ici, par allusion et comparaison). Progrès en vérité autant qu'en technique, en ce qui concerne surtout Anglais et Italiens, dont le cinéma a le fréquent mérite d'être dans le fil du siècle, de le surprendre et de le restituer, et par là d'apporter, sinon la réponse, du moins l'écho à nos plus pressants problèmes, la réponse et l'écho qu'on a certes perdu provisoirement l'espoir de rencontrer à Hollywood. Il y faudra longuement revenir, et situer dans une perspective générale des films comme *The overlanders* et *Sciuscia*, qu'on signale ci-après, dès aujourd'hui, qui n'ont encore été vus, ce jour que j'écris, que par quelques spécialistes et dont la sortie générale en France est, je l'espère bien, imminente.

Jean Quéval.

THE OVERLANDERS. — En 1942, le gouvernement australien, redoutant l'invasion japonaise, ordonna la transhumance des troupeaux du nord du pays. Ce fait divers de la politique mondiale est tout l'argument d'un film dont le titre pourrait se traduire par : Les transcontinentaux. Nous voyons se rassembler la petite équipe d'hommes et de femmes qui vont entreprendre cette odyssée, et puis l'odyssée elle-même : des milliers de kilomètres qu'il faut faire parcourir à des milliers de bêtes à cornes. Le récit est conté sur un ton tranquille, un peu lent même au début, mais voici l'admirable : l'envoûtante simplicité de l'aventure, sa grandeur qui se dissimule sous l'humour et le quotidien, la beauté du paysage, la vérité des épisodes (faire traverser une rivière infestée de crocodiles au troupeau entier, déterrer un arbre dont le tronc barre un sentier de montagne pendant que les bêtes s'entassent les unes derrière les autres, etc.) — tout cela fait que nous sommes du voyage. Extérieurement, et par référence à nos souvenirs, ce n'est qu'un *western;* — mais un western soutenu par une nécessité épique. Un western historiquement authentique et beau comme une belle légende — beau comme les Hébreux en Egypte. Tel est ce film de l'Ecossais Harry Watt. Ainsi, depuis trois mois, le cinéma britannique nous a donné deux chefs-d'œuvre : *Brève rencontre*, et celui-ci.

SCIUSCIA. — *Sciuscia* est un vocable italien né de la guerre et tiré de *shoeshine boys*, cireurs de bottes. Le film de De Sicca qui porte ce titre se présente tout d'abord, à travers les aventures des cireurs de bottes, comme un témoignage lucide et courageux sur une civilisation qui se décompose : marché noir à côté de quoi le nôtre n'est qu'une berquinade, démoralisation d'un peuple par la famine et le scepticisme né d'occupations successives, jeunesse livrée à tous les risques qu'engendre la misère mêlée au génie de la resquille. Puis c'est un autre témoignage : sur les prisons d'enfants. A travers l'un et l'autre, se noue un argument qui, avec en plus l'arrière-plan de l'époque et, comme ressort central, la misère, rappelle les *Enfants terribles*, le plus beau livre de Cocteau : deux garçons nouent une amitié exigeante et absolue, mais, ici, jamais équivoque, et qui ne dégénère pas. Survient un troisième garçon et cette histoire en demeurant rigoureusement pure, vire à l'aventure sentimentale. Elle s'achève jusque dans la technique, sur un plan qu'on peut dire, littéralement, surréaliste, et elle s'achève par la mort violente du plus jeune garçon, tué par son ami du début. Il y a encore un enjeu, matériel et symbolique : la possession d'un cheval. Je ne vois rien qu'on puisse reprocher à ce film. Il est hallucinant par l'atmosphère, vrai dans son contenu social, admirablement interprété par les garçons (et aussi par les adultes, qui ne sont tous que des silhouettes ou des seconds rôles), et infailliblement conduit. Il est fort supérieur à *Rome, ville ouverte* (dont la construction est défectueuse, où les scènes de torture ne sont qu'un effet, méritoire si l'on veut, mais facile, et où le grand chef de la Gestapo a l'air d'un bellâtre d'opéra-comique).

TUEUR A GAGES. — Graham Greene, le romancier anglais le plus important de sa génération, s'est naguère amusé à écrire un divertissement policier, fantaisiste dans un registre d'humour noir, et dont les personnages, fort peu plausibles pour la plupart, ont une espèce de vérité romanesque et une espèce d'épaisseur. Le livre s'appelle *A gun for sale* et il a, avec d'autres mérites, celui d'une intrigue passionnante. Eh bien, si vous voulez saisir au concret les ravages de la *story conference*, allez voir *Tueur à gages*, le film tiré par Hollywood du livre de Greene. On a donné un numéro de danseuse de cabaret à cette manucure nommée Veronica Lake, dont le comble de la spéculation métaphysique est de cacher son œil droit sous sa chevelure blonde. L'intrigue n'intéresse plus personne, en partie parce que cette histoire anglaise se passe en Amérique, et d'ailleurs qu'elle est psychologiquement et socialement construite de façon telle qu'elle pourrait bien se passer dans la lune. Elle n'intéresse personne pour cette seconde raison que l'identité des meneurs de jeu n'est révélée que tout à la fin, de sorte qu'on assiste à une chasse à l'homme irrémédiablement vaine et gratuite pendant presque tout le déroulement de l'anecdote. Faut-il l'ajouter? Les personnages ont perdu toute consistance, même dans la convention et le mouvement du scénario. Soyons justes. Le titre original du film (*This gun for hire*) ne répète que le titre du livre (qui, on l'a vu, est : *A gun for sale*). Cet aveu a le mérite relatif d'une franchise équivoque (ou le mérite équivoque d'une franchise relative).

LE CHEMIN DU CIEL. — Les Suédois ont cette pudeur et cette honnêteté de ne pas aborder les problèmes de guerre dont la tangibilité (à la différence de tous leurs frères scandinaves) leur a été épargnée miraculeusement; ils ont aussi la sagesse de renouer avec une tradition qui leur est propre et qui constitue l'une des tentatives les plus ambitieuses et les mieux préservées du cinéma commercial qui soient. Le *Chemin du ciel,* donc (le scénario est de Rune Lindstrom et la mise en scène d'Alf Sjoberg), continue de creuser le sillon ouvert par Stiller et Sjostroem. C'est littéralement le *Chemin du ciel* qui est en cause ici, dans une sorte d'hymne pictural, souvent d'une transcendante et fulgurante beauté, qui rappelle par la naïveté, en les dépassant par la grandeur, *Les verts pâturages* et qui est pour le cinéma et l'univers protestant un peu ce qu'est Claudel pour les lettres et l'univers catholique. Quelle sera l'audience française et catholique de ce film suédois et protestant? La Bible n'a pas pour nous cette familiarité et cette présence, ce relief et cette grandeur. Mais, en somme, cela est subordonné et secondaire. Très certainement, il me faudra revenir sur cette œuvre de très haute importance. J'en finirai aujourd'hui en disant le peu de prix que j'attache aux critiques touchant le scénario et le mouvement (quelquefois lent du film). Quel prix, en effet, attacher à une critique de Claudel, qui n'atteindrait pas à la prise de conscience de Claudel, et se fonderait uniquement sur des querelles de métrique?

LA PAROLE. — Autre film suédois, autre histoire évangélique. Cette œuvre, de haute inspiration et d'une authenticité incontestable, est de Gustav Molander : elle souffre de la comparaison, elle est un peu trop encombrée de folklore, elle a aussi le tort d'avoir été mal traduite (pourquoi *La parole*, quand c'est du *verbe*, au sens de l'Ancien Testament, qu'il est évidemment question?). Mais elle demeure savoureuse, honnête et noble, et l'on n'oubliera pas la tête sculpturale de l'acteur qui tient le rôle du *pater familias*, représentant de Dieu sur cette terre, selon la pure tradition protestante.

J. Q.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — Assez de fâcheuses dispositions de revues ont appauvri notre domaine littéraire, pendant six ans de contrainte et de silence, pour qu'il n'y ait pas double plaisir à saluer le retour à la vie de celles qui se sont acquis les meilleurs titres à l'estime des lettrés et des érudits. C'est le cas de la *Revue de littérature comparée*, qui avait dû, comme tant d'autres, interrompre sa publication en 1940, et qui reparaît, en ce début de 1947. Son premier numéro est tout entier un émouvant hommage à la mémoire de Paul Hazard. Il était bon, il était juste, que le souvenir de l'un des deux fondateurs de la revue fût évoqué avec cette ampleur, au moment même où va se poursuivre l'une des œuvres essentielles auxquelles il s'était voué. Il est bon aussi, et il est juste, que sur la couverture son nom continue à voisiner avec celui de M. Fernand Baldensperger, qui fut avec lui le premier animateur de la *Revue de littérature comparée.* C'est en 1935 que M. Baldensperger, quittant sa chaire de Sorbonne pour l'Université d'Harvard, dut abandonner la direction d'une revue qui lui devait tout, et qu'il aimait d'une affection profonde, parce qu'il l'avait fondée avec des moyens limités, et parce qu'elle avait fait, grâce à lui, son chemin dans le monde, par le seul rayonnement de cette science dont il avait été en France le véritable initiateur. M. J.-M. Carré remplaça son maître, aux côtés de Paul Hazard, et c'est lui qui partage aujourd'hui avec M. M. Bataillon le soin de conduire la revue vers de nouveaux destins.

Mais doit-on parler de nouveaux destins, quand la voie a été si bien tracée dès le début qu'on ne peut plus s'en écarter? En 1921, quand M. Baldensperger fondait avec P. Hazard la *Revue de littérature comparée*, il était déjà reconnu en Europe comme le maître incontesté d'une science, sinon nouvelle, du moins renouvelée, depuis les lointains essais des précurseurs, Philarète Chasles, Villemain, Ampère, Quinet, et après les plus récents travaux des Montégut, Mézières, Saint-René Taillandier, Teodor de Wyzewa... Suivant les traces de J. Texte et de Betz, M. Baldensperger établit définitivement la méthode et délimita le domaine des recherches à travers lesquelles les premiers pionniers s'étaient aventurés en tâtonnant.

La Revue de 1947, comme celle de 1921, est le reflet exact d'une discipline désormais établie et reconnue. Elle se complète par d'autres créations dues à l'activité infatigable de ses premiers maîtres : une *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, collection très importante de thèses, d'essais, de mémoires, qui, à la fin de 1935, comptait déjà 110 ouvrages; et un *Institut de littératures modernes comparées* fondé en 1930 à la Sorbonne.

La Revue elle-même, dont les quatre numéros trimestriels forment chaque année un volume de 800 pages, a été conçue suivant un plan très méthodique, qui n'a pas varié. Chaque sommaire comprend plusieurs articles de fond, où les auteurs étrangers voisinent avec les auteurs français; des *Notes et documents*, qui sont aussi de véritables articles, mais plus courts, portant sur des questions de détail : thèmes, sources, influences, traductions ou méthodes; une chronique, mentionnant les faits propres à la littérature comparée, ainsi que les travaux en cours et l'activité des Universités en France et à l'étranger; enfin, deux sortes de comptes rendus de livres, les comptes rendus critiques et les simples analyses.

A parcourir les vingt volumes qui forment aujourd'hui la collection de la revue, on se rend compte de l'étendue de la tâche accomplie; on juge aussi de son importance par la quantité des collaborateurs, dont beaucoup ont été des maîtres éminents, aimés de la jeunesse, et disparus au cours de ces dernières années : tels Andler, Ascoli, Carcassonne, Estève, Henri Girard, Henri Hauvette, Hazard, Tronchon...

En 1934, la Revue avait inauguré l'usage d'un numéro spécial, en tête d'année, consacré à un seul pays, à un auteur ou à une époque. Il y eut ainsi de superbes fascicules sur l'Europe centrale, l'Espagne, le Portugal; un autre sur Pouchkine; et l'on n'a pas oublié cette curieuse galerie de *Modernes et contemporains*, en 1939, où Duhamel, Huxley, d'Annunzio, Valéry se confrontent avec Dostoievski, Rimbaud, Léon Bloy et Proust. Répondant à un souci de l'heure, les écrivains eux-mêmes ou les critiques qui les étudient se demandaient en quel sens ils étaient des Euro-

péens, et l'un d'eux affirmait sa foi en l'humanisme occidental dans une Europe unie, au moment même où l'Europe, sur le bord de la catastrophe, vivait sous le régime de la violence et de la terreur.

Aujourd'hui, c'est la même foi que l'on retrouve dans ce numéro de janvier 1947, où l'humanisme si profondément, si vraiment humain de Paul Hazard, est dégagé de l'œuvre immense qu'il a accomplie en promenant en Europe et en Amérique son esprit agile et curieux, et cette chaude parole à travers laquelle il faisait sentir l'âme d'un grand Français.

Dans un domaine différent, on saluera avec la même satisfaction l'activité nouvelle de la *Société des textes français modernes*, signe de sa persistante vitalité. Le but de la collection était de mettre à la disposition du public lettré et de fournir aux étudiants des textes classiques, du XVIe au XIXe siècle, soigneusement établis, pourvus de notes documentaires et d'un appareil critique de variantes, empruntées à toutes les éditions authentiques contemporaines de l'auteur.

Fondée en 1905, cette Bibliothèque avait publié, jusqu'en 1940, près de 100 volumes, dont beaucoup sont épuisés, et cette publication présentait, pour certains, l'attrait d'une véritable révélation. Faut-il rappeler ici des œuvres comme celles de I. de Lingendes, de Bois-Robert et de Bayle, par exemple, qui n'existent que dans cette collection? Est-il besoin de mentionner l'admirable Ronsard de M. Paul Laumonier, qui fait justement autorité, d'abord parce qu'il doit être complet, — 12 volumes parus jusqu'à ce jour, — et surtout parce que cette édition reproduit le texte original de chaque œuvre, offrant ainsi au lecteur non pas la pensée et l'art d'un Ronsard assagi par un vieillard morose, mais ceux d'un Ronsard spontané et juvénile? Le même éloge convient au Du Bellay de M. H. Chamard. Les éditeurs des *Textes français modernes*, prolongeant jusqu'au cœur du XIXe siècle la curiosité et les soins attentifs d'une méthode critique sans défaut, ont donné ainsi, d'Amyot à Malherbe, de Boileau à Montesquieu, de Voltaire à Chateaubriand, de Lamartine au Vigny des *Destinées*, au Musset de *Lorenzaccio* et au Gautier d'*Émaux et camées*, de véritables chefs-d'œuvre de la science historique française qui éclairent toute une époque.

Certains de ces livres, comme les textes de Tristan, de Mairet, de Brébeuf, peuvent sembler surtout des curiosités littéraires. Mais ils n'en appartiennent pas moins à l'histoire, et des auteurs qui jusque-là n'étaient guère plus que des noms, même pour le public instruit, permettent de se faire d'une époque confuse ou mal connue une idée plus exacte et plus juste.

Sous la direction de M. Maurice Cauchie, l'actuel Secrétaire général de la Société, tout un programme nouveau est en voie de réalisation, sans que rien soit changé ni à l'esprit, ni aux caracté-

ristiques de méthode et de présentation de la Bibliothèque. Parmi les ouvrages prêts à paraître, n'est-ce pas un véritable événement littéraire que cette édition du *Cid*, due précisément à M. Cauchie lui-même, et qui, chose à peine croyable, donnera pour la première fois depuis 1637 le texte primitif du chef-d'œuvre de Corneille, si différent du texte définitif? Sur la liste des ouvrages prêts à paraître, on relève les *Poésies* de Scarron, qui n'ont pas vu le jour depuis 1786, *Le Peuple* de Michelet, *Les Rêveries du promeneur solitaire* publiées pour la première fois d'après le manuscrit;... plus de 50 titres sont en préparation.

C'est dire l'avenir d'une collection qui fait honneur à la science française, et qui est, à l'étranger, un de nos meilleurs porte-parole. Pour nous-mêmes, il convient d'en souligner l'intérêt pratique, en cette époque disgraciée où, par suite des difficultés économiques qui pèsent encore sur l'édition, un livre ne paraît que pour disparaître et demeurer introuvable : les membres de la *Société des textes français modernes* sont assurés de recevoir, tous les ans, moyennant leur cotisation, un certain nombre d'ouvrages d'une valeur durable et d'une présentation excellente. Quel amateur de livres pourrait se flatter d'assurer à sa bibliothèque une pareille sécurité?

Édouard Maynial.

ŒUVRES COMPLÈTES de *Ronsard*, tomes XI (Discours des Misères de ce Temps et autres pièces politiques, 1562-1563) et XII (Trois Livres du Recueil des nouvelles Poésies, 1563-1564). Edition critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier (Société des Textes français modernes, librairie Didier).

Après avoir été en coquetterie poussée avec la Réforme, Ronsard se décide, et prend parti contre elle; M. Laumonier explique sa détermination, où l'intérêt personnel dit son mot; quant aux œuvres de cette veine, oratoires et satiriques, leur signification historique passe de loin à nos yeux leur valeur poétique. Les *Nouvelles Poésies* sont au contraire « d'inspiration païenne et voluptueuse »; elles ont été composées dans les mêmes années que les « discours » politiques, et Ronsard tenait beaucoup à ce qu'on le sût; alibi?

Toutes les autres éditions reproduisent l'un des derniers textes revus par Ronsard; celle-ci donne le texte original, avec les variantes en note : on y voit le poète spontané et juvénile, avant les corrections de la vieillesse.

Ces deux volumes sont les premiers que publie depuis la guerre la Société des Textes français modernes. Sait-on assez les services qu'elle rend à la connaissance de nos textes classiques, du premier ou du second rayon, dont elle procure de charmantes éditions, élégantes et sûres?

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS, par *Fontenelle*, introduction de Thierry Maulnier, bois gravés de L. Ferrand (Editions de la Nouvelle France).

Tout est déjà du pur dix-huitième dans ce livre paru en 1686 : la langue, dépouillée, brève, étincelante; le cadre et la forme — entretiens de la marquise et du philosophe, seule à seul, dans un parc, sous la lune; — le personnage même de la marquise, qui, toute jeune, belle et blonde qu'elle est, s'intéresse avec passion à l'astronomie (« une jeune femme, dit Thierry Maulnier, qui veut apprendre à lire la carte du Ciel comme sa mère apprenait à lire la carte du Tendre »); et l'objet du livre, qui est de mettre des connaissances réelles à la portée des gens du monde. Un mot significatif de la marquise : « Je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. »

On s'est efforcé de faire une édition charmante : elle est gentille, — un peu ombrée par l'exquis du texte. Mais pourquoi des coupures dans ce texte? — S.

LA MUSIQUE

ALBERT WOLFF. — Il est peu de figures aussi populaires dans le monde de la musique que celle d'Albert Wolff; et populaire non seulement parmi les habitués de nos concerts parisiens, mais tout autant parmi ceux du théâtre Colon de Buenos-Ayres, du Metropolitan de New-York, des concerts de Monte-Carlo ou d'Oslo, de Montevideo ou de Stockholm. Car Albert Wolff, qui fut aviateur, est demeuré grand voyageur, et toujours prêt à s'envoler ici ou là dès qu'il s'agit de servir la musique française, dès qu'il est besoin en quelque lieu que ce soit d'un chef pour diriger *Pelléas* ou pour conduire un ouvrage de notre école contemporaine. Au physique, Albert Wolff est resté un athlète : il a les épaules larges; il est taillé en force, et ses traits volontaires, son front têtu, son regard droit et franc, tout en lui indique l'homme d'action qui jamais n'hésite à payer de sa personne, et qui, sachant ce qu'il veut, sait aussi l'imposer non seulement à sa troupe d'instrumentistes et de chanteurs, mais à son public. Doué d'une mémoire peu commune, il se libère le plus souvent du souci de diriger en s'aidant de la partition, et, presque toujours, il conduit par cœur, pour se donner tout entier à sa tâche de meneur du jeu compliqué de la polyphonie, respectueux des mouvements, prévenant du geste les attaques, surveillant les moindres nuances, modérant ici, accentuant là, et tout cela avec simplicité, avec un parfait dédain de la pantomime où tant de ses confrères se complaisent. Il joue *fair play;* et il suffit de le voir cinq minutes au pupitre pour s'en convaincre. Il suffit d'assister à une répétition pour comprendre aussi que ce chef qui commande est un chef qu'on obéit parce qu'il a su se faire apprécier, plus même, se faire aimer.

Et c'est ainsi qu'Albert Wolff vient de recevoir de l'Orchestre Pasdeloup un témoignage d'estime auquel non seulement lui-même, mais aussi ses auditeurs habituels n'ont point manqué d'être sensibles : l'association a consacré aux œuvres de son président-chef d'orchestre tout un programme du dimanche.

Ce chef, on l'oublie trop, est en effet un compositeur de rare talent. Mais sans doute le compositeur est-il victime de la popularité du chef; et sans doute aussi sa modestie, son peu de souci de se mettre lui-même en relief, le sentiment très vif du devoir qu'il s'est donné, et qui est de servir autrui avant que de penser à se servir lui-même, ont-ils grandement nui à sa carrière de compositeur. Pourtant, il a produit des ouvrages qui méritent une large diffusion, car ils portent la marque d'une personnalité profondément originale, et qu'ils sont, de surcroît, admirablement écrits. Sans doute les connaît-on mieux, les apprécie-t-on à l'étranger plus qu'en France; Albert Wolff peut se dire, si c'est là une

consolation, que l'éloignement dans l'espace est pareil au recul du temps, et que le moment viendra sans qu'il tarde trop, où, dans son propre pays, pleine justice sera rendue à l'auteur de *L'Oiseau bleu*, du *Requiem*, de *Symphonie en la* et du *Concerto de flûte*.

Parisien de Paris, Albert Wolff est né en janvier 1884, et, après avoir cueilli quelques premiers prix de Conservatoire, il débute à l'orgue de Saint-Thomas d'Aquin en 1907; l'année suivante, tout en conservant ce poste, il entre à l'Opéra-Comique en qualité de chef de chant. Bientôt, il passe dans la fosse au pupitre du chef où, d'emblée, ses mérites exceptionnels sont reconnus. La guerre survient. Albert Wolff sert dans l'aviation, comme pilote. Démobilisé, il part pour l'Amérique, où, pendant trois saisons, il dirige les ouvrages français au Metropolitan Opera de New-York avec un succès croissant. Au retour, il reprend sa place à l'Opéra-Comique, et assume, en outre, les fonctions de directeur de la musique. Second chef de l'Orchestre Pasdeloup, puis successeur de Paul Paray aux Concerts Lamoureux, Albert Wolff devait reprendre la direction des Concerts Pasdeloup peu avant la guerre de 1939, et y poursuivre une carrière qui laissait de moins en moins de loisirs au compositeur. Celui-ci, pourtant, dès 1914, avait donné à Nice le *Marchand de masques*, accueilli de manière à l'encourager. Dès son arrivée à New-York, en 1919, le Metropolitan créait *L'Oiseau Bleu*, sur le livret de Maurice Maeterlinck. Bruxelles montait cette œuvre l'année suivante, avec un pareil succès. Nous l'eussions ignorée en France jusqu'en 1935 sans la Radio (qui, parfois, est bienfaisante : ne soyons pas ingrats). Pourquoi cet ostracisme? Parce que, bien sûr, Albert Wolff, on l'a dit déjà, n'est pas de ceux qui intriguent. Et l'Opéra-Comique préféra longtemps des *Tout-ank-hamon* ou des *Frasquita* à des ouvrages lyriques qui lui eussent fait honneur. Poétique, émue, en parfait accord avec le texte, cette musique dégage un parfum exquis; elle est sobre et riche tout ensemble. Elle a les mérites les plus rares. Est-ce pour cela qu'on la tient encore dans le silence?

En 1939, quelques mois avant la guerre, Albert Wolff donna son *Requiem ;* nous l'avons réentendu l'autre dimanche, et il a paru plus profond encore, plus émouvant, dépourvu de toute recherche des effets faciles. En contraste, venait le *Concerto de flûte*, composé pendant le séjour d'Albert Wolff en Argentine, et donné en première audition en août dernier. C'est une jolie page, toute de finesse et de sensibilité, qui oppose deux thèmes, l'un méditatif, l'autre bien rythmé et dégage un parfum subtil. Enfin la *Symphonie en la*, écrite elle aussi pendant la dernière guerre, porte le reflet des espoirs et des angoisses que nous éprouvions pendant les sombres années où, plus que jamais, la musique était un refuge et savait traduire ce que les mots exprimaient mal. De forme classique, avec ses quatre mouvements bien équilibrés, elle

s'achève par une sorte d'acte de foi, ou plutôt de confiance, où se peint une âme virile, et qui séduit sans chercher à plaire. On dit souvent que toute musique est une confidence : on se plaît à entendre celle que nous fait Albert Wolff, avec une discrétion et une pudeur de langage qui en rehaussent le prix.

Un public où les musiciens étaient en nombre imposant, a manifesté en cette occasion sa sympathie à Albert Wolff. Il y avait quelque chose de rare et de touchant dans cette unanimité, juste récompense d'une fermeté de caractère et d'un dévoûment complet d'un artiste à son art.

René Dumesnil.

CHOSTAKOVITCH, par *I. Martinov* (Collect. « Pour la Musique », édit. du Chêne).

On connaissait Chostakovitch (assez mal d'ailleurs), avant la guerre : on avait pu entendre à Paris deux de ses Symphonies et son Concerto pour piano et trompette; depuis la Libération, le musicien soviétique a pris une place importante sur les programmes de nos concerts. Il était bon que nous fussions renseignés sur lui, sur ses œuvres, sur l'évolution de ses idées. Renseignés? Oui, sans doute, mais — et c'est là son défaut — le livre d'I. Martinov est plutôt une apologie qu'une véritable étude critique. On sait que la musique écrite actuellement en U. R. S. S. doit, obligatoirement, servir la cause. Chostakovitch, pour avoir manifesté quelques velléités d'indépendance avec sa *Lady Macbeth du district de Mzenk*, opéra en quatre actes composé en 1930 et représenté en 1934, se vit rappelé à l'ordre, et, à la suite d'un article de la *Pravda*, fut mis en disgrâce. Depuis, la *Symphonie de Leningrad* (la septième), et la *Huitième*, l'ont fait pardonner. Musicien puissant et fécond, il lui manque de savoir se concentrer. Le livre de Martinov nous donne, en tout cas, le désir de connaître les ouvrages de Chostakovitch qui n'ont pas encore figuré au programme de nos concerts.

PROKOFIEV, par *Nestiev* (Collect. « Pour la Musique », édit. du Chêne).

Comme Chostakovitch, Serge Prokofiev, et pour les mêmes raisons, a connu les rigueurs du régime soviétique. Mais lui aussi s'est fait pardonner. *L'Hommage à Staline* n'est cependant point uniquement un acte de contrition : on y retrouve les qualités qui ont classé Prokofiev au premier rang des musiciens contemporains. Et puis il y a chez Prokofiev un jaillissement spontané qui conquiert la sympathie, et une diversité, une richesse, qu'une abondante production n'ont pas taries. Nous ne possédions jusqu'ici aucune étude d'ensemble sur ce musicien qui, longtemps, fut des nôtres et qui avait conquis ici tant d'amitiés demeurées fidèles. On trouvera dans le livre d'I. Nestiev quantité de renseignements biographiques du plus grand intérêt et une étude des œuvres composées par Prokofiev depuis la guerre.

GUILLAUME LEKEU, par *Paul Prist.* (Office de Publicité, Bruxelles).

Retardé par les événements, le volume que Paul Prist consacre à Guillaume Lekeu aurait dû paraître dès 1944, pour le cinquantième anniversaire de la mort de « l'enfant de génie » que fut l'auteur de la *Fantaisie sur des airs angevins*. Ce qui fait le prix de ce petit volume, c'est non seulement qu'il nous offre, lui aussi, une étude d'ensemble sur un musicien attachant entre tous, mais c'est qu'il nous donne quantité de lettres curieuses parce qu'elles font revivre toute une époque.

R. D.

LIVRE REÇU : *Cahiers de conversation de Beethoven*, par J.-G. Prod'homme (Corrêa).

CIVILISATION ANTIQUE

L'ORIGINE DE L'ALPHABET. — La publication toute récente par M. Maurice Dunand d'inscriptions phéniciennes découvertes par lui sur le site de l'antique Byblos donne un regain d'actualité à la question depuis longtemps débattue, mais toujours pendante, des origines et de la transmission de l'alphabet.

Il y a plus d'un demi-siècle que Philippe Berger, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, présenta au public une histoire générale de l'écriture. Ce raccourci brillant met en évidence un grand fait : tous les alphabets en usage à la surface de la terre, et en particulier l'alphabet latin, qui de nos jours encore fait lentement la conquête du monde, dérivent plus ou moins directement de l'alphabet phénicien. C'est sur cette côte méditerranéenne, située au point de rencontre des civilisations de l'Orient et des civilisations de l'Europe, et comme au carrefour du passé et de l'avenir, que naquit un jour cette idée féconde, et que l'humanité pensant, parlant et écrivant depuis plusieurs siècles n'avait pas encore entrevue, à savoir qu'il suffisait d'un peu plus de vingt signes pour noter les sons du langage. Les systèmes compliqués de l'Egypte et de la Mésopotamie comportaient un nombre considérable de signes, dont la connaissance ne pouvait sortir d'une classe de scribes exercés; le nouveau système, bref et facile à apprendre, put être connu de tous et se répandit en effet dans toutes les classes et dans tous les pays. Le livre de Philippe Berger montre comment les Grecs se l'approprièrent, empruntant la forme, le nom, l'ordonnance des lettres et ne faisant subir à l'invention que quelques retouches dont les deux principales furent la notation des voyelles et l'addition de signes complémentaires. Les Latins à leur tour héritèrent de la découverte qu'ils transmirent à tous les peuples latins ou germaniques, cependant que, par une autre voie, l'alphabet grec devait fournir leur écriture aux peuples slaves. Chacun de nous, quand il prononce le mot d' « alphabet », où se trouvent unis les noms que les Sémites donnaient aux deux premières lettres de leur système, rend inconsciemment hommage à nos lointains ancêtres de Byblos, de Sidon et de Tyr.

Mais, ce fait capital mis en lumière, bien des questions demeuraient encore dans l'ombre. D'où les Phéniciens avaient-ils tiré la forme de leurs lettres? Etait-ce création *ex nihilo?* Avaient-ils puisé dans le riche répertoire des civilisations antérieures? Ces noms d'alpha et de bêta qui désignent en phénicien le bœuf et la maison, correspondaient-ils à des images stylisées préexistant dans les écritures orientales? Et encore : quand les Phéniciens firent-ils leur découverte? A quelle date les Grecs la recueillirent-ils? De

quelle façon et par quelles voies la transmirent-ils aux Latins? Autant de questions auxquelles le livre de Philippe Berger ne donne que des réponses provisoires et que les recherches d'un demi-siècle ont contribué sinon à élucider, du moins à poser en termes plus justes.

Ces travaux nous ont appris d'abord que les circonstances où s'élabora l'alphabet furent infiniment plus complexes qu'on ne l'imaginait naguère. Avant les débuts de ce siècle, seule l'écriture hiéroglyphique de l'Egypte pouvait être envisagée comme un modèle possible, et l'on n'avait pas manqué de justifier cette filiation. Aujourd'hui le bassin oriental de la Méditerranée nous apparaît comme ayant été, dans la première moitié du second millénaire, le théâtre d'expériences multiples où s'élaborèrent les systèmes d'écriture les plus variés : de l'Indus au Nil, de l'Euphrate à la Crète, l'Orient qui fut de tout temps le lieu de rassemblement des races les plus mêlées, des sectes les plus hétéroclites, fut celui où foisonnèrent les hiéroglyphes et les symboles. Au début du siècle, les fouilles de Crète révélèrent une écriture inconnue; quinze ans après, les égyptologues se trouvèrent, dans la presqu'île du Sinaï, devant des hiéroglyphes distincts de ceux de l'Egypte; et voici qu'à Byblos même, l'antique Gébal, M. Dunand nous découvre l'existence de pseudo-hiéroglyphes gravés sur bronze, qui ne s'identifient à aucun système connu. Une telle exubérance graphique laisse un vaste champ ouvert aux conjectures des chercheurs; on n'a pas manqué de s'engager successivement sur ces diverses routes : il y a eu une hypothèse crétoise, une hypothèse sinaïtique, à laquelle s'ajoute maintenant une hypothèse giblite. Non seulement les Phéniciens trouvèrent chez eux ou chez leurs voisins de vastes répertoires graphiques, mais les fouilles françaises de la Syrie du Nord, sur le site de Râs-Shamra, nous ont appris qu'ils tentèrent un essai, demeuré sans lendemain, pour dégager des cunéiformes mésopotamiens les éléments d'un alphabet employé à la notation du phénicien archaïque. La genèse de l'alphabet définitif fut donc acompagnée de tâtonnements que nous n'entrevoyons qu'à demi. Une plus grande richesse d'informations augmente la complexité du problème et doit inviter à la prudence.

D'autres perspectives se sont aussi ouvertes sur la date de l'invention. Il y a un demi-siècle notre plus ancien document sur l'alphabet était, au IXe siècle, l'inscription de Mésa, celle-là même que Victor Hugo traduisit dans la *Légende des Siècles*. En 1922, les découvertes de M. Montet à Byblos apprirent que dès le XIIIe siècle l'alphabet se trouvait constitué. Enfin M. Dunand nous apprend aujourd'hui que dès le XVIIe siècle et peut-être plus tôt encore, l'invention s'était produite. Nous faisons de la sorte un bond en arrière de près d'un millénaire jusqu'à des temps où l'on pensait que le monde ne connaissait que les hiéroglyphes. L'huma-

nité aurait été intelligente plus tôt que l'on ne pensait, mais elle aurait été lente à saisir tout le prix de sa découverte.

En même temps qu'ils vieillissaient l'alphabet phénicien, les érudits ont incliné dans ces derniers temps à rajeunir l'alphabet grec; on proposait jadis le Xe siècle comme date probable de l'adoption; une offensive, d'origine américaine, l'a rabaissée jusqu'aux environs de l'an 700; il faut admettre alors que si l'alphabet phénicien se propagea avec une extrême lenteur, l'alphabet grec se répandit comme une traînée de poudre. Il faut supposer encore que les poèmes homériques purent se composer sans le secours de l'écriture. Il y a dans ces théories quelque excès. Mais le crédit même qu'elles ont rencontré auprès des savants montre combien nos connaissances sont précaires et fragiles nos affirmations.

Enfin le chemin par où les Grecs communiquèrent aux Latins la précieuse découverte a été retracé de deux manières. Les uns pensent que c'est par les colonies de l'Italie méridionale qui jouèrent à l'aube de l'histoire romaine le rôle de foyers civilisateurs, que l'héritage s'en transmit. D'autres, au contraire, ont chargé de cette mission les Etrusques et ce serait par le Nord, non par le Sud que la connaissance en vint à Rome. La science oscille avec embarras entre ces deux hypothèses; elle oscillera sans doute tant que nous ne serons pas mieux renseignés sur la provenance des Etrusques, sur la date de leur installation, sur la date des plus anciens établissements grecs de l'Italie méridionale.

Ainsi un demi-siècle de recherches a notablement enrichi notre information et augmenté nos incertitudes; ce sont les conditions indispensables au progrès de l'histoire. Ce bref aperçu sur l'alphabet illustre cette vérité que la vie du passé est chose complexe où jouent l'accident et l'occasion et qu'on avance mieux dans son étude par de fréquentes hésitations que par une démarche trop assurée. Il fait apparaître, en outre, l'intime solidarité de tous les éléments du monde antique; ce petit problème soulève de grandes questions : âge et relations des civilisations orientales, peuplement de la mer Egée, colonisation de la Grande Grèce, migration des Etrusques; on ne saurait ébranler un détail sans agiter toute la masse.

Fernand Chapouthier.

LA CONQUÊTE DE LA CIVILISATION, par *James Henry Breasted*, édité par *Edith Williams Ware*, avec 180 figures et cartes. Paris, Payot, 1945, 564 pages in-8°.

Brillante présentation de l'histoire du monde antique (des origines de l'humanité à la chute de l'empire romain) par l'un des maitres de l'Egyptologie. Comme l'indique le titre, le récit, toujours très concret s'attache, non point à exposer des faits politiques ou militaires, mais à marquer comment l'homme a découvert petit à petit les moyens d'améliorer son existence spirituelle et matérielle. Les modes

de vie aux diverses phases de cette évolution sont décrits en termes vivants et précis; les principaux documents originaux sont mis en bonne lumière et souvent reproduits avec un commentaire détaillé. On emporte de ce livre l'impression que, plus que les batailles et les traités, les conquêtes de l'intelligence, faites le plus souvent par d'obscurs inventeurs, ont contribué à changer la face du monde et que l'archéologie est la reine de l'histoire. L'Orient, dans ce lent progrès, tient une place importante, que l'auteur a peut-être eu quelque tendance à exagérer : on notera, par exemple, combien l'Egypte est rappelée avec persistance à propos de la vie des Grecs à l'époque des tyrans (p. 278 sqq.) : l'emploi de la flûte, les représentations théâtrales, le péristyle des temples, la statuaire archaïque, les vases peints, Cerbère gardien des morts, l'astronomie de Thalès, ramènent sans cesse la pensée de l'auteur vers cette vallée du Nil qu'il connait si bien; on ne saurait lui en vouloir de renouveler ainsi nos perspectives. La traduction est précise, souvent élégante; j'ai noté pourtant que le traducteur, abusé par le mot anglais, croit à tort que les hiéroglyphes de Crète (et non Crête comme il est écrit fréquemment) étaient représentés par la peinture. J'ai regretté aussi qu'à la fin de ce beau livre qui met si bien en évidence les « faits de civilisation », un index où se liraient les noms de « métaux », « alphabet », « théâtre », « astronomie », etc..., ne permit pas de retrouver facilement dans le texte les divers passages où reparaissent ces acquisitions essentielles. — F. C.

ALLEMAGNE

GŒTHE ET L'IDÉE DE « WELTLITERATUR ». — En dépit des méfiances qui dressent les peuples les uns contre les autres, le brassage de la dernière guerre les a suffisamment mêlés et les vitesses des engins de transport modernes suffisamment rapprochés pour donner un intérêt nouveau à l'idée de « Weltliteratur », dont Gœthe se fit le protagoniste, il y a exactement cent vingt ans, après les guerres napoléoniennes et à une époque de circulation « vélociférique ». L'éminent professeur de littérature allemande à l'Université de Berne, M. Fritz Strich, qui depuis bien des années scrute et sonde cette question, vient de la mettre au point dans un livre important et excellent : *Gœthe und die Weltliteratur* (Édit. A. Francke, Berne, 1946, 408 pages).

Nous avons la chance de connaître le jour exact où Gœthe créa ce mot composé, dont la meilleure traduction nous paraît être « littérature universelle » : le 15 janvier 1827. M. Strich lui attribue, avec le parrainage, la paternité de cette conception nouvelle, qui forme contraste avec le nationalisme des romantiques allemands contemporains. L'idée et même sa réalisation sont plus anciennes, et d'ailleurs M. Strich en étudie longuement les origines et l'histoire, sans reconnaître que la France est peut-être à l'origine de la conception gœthéenne.

Le cosmopolitisme du XVIIIe siècle avait abouti à la création, par-dessus les frontières, d'un espace spirituel, où les meilleurs écrivains de tous les pays se rencontraient, échangeaient leurs œuvres et leurs idées. Diderot en Russie, Voltaire à Potsdam, le baron Grimm à Paris étaient des ambassadeurs de cette invisible république des lettres, dont la France pouvait avec fierté se dire

la tête. Et Sainte-Beuve, critique à la culture universelle, a laissé sur « l'honnête homme » du XVIIIe siècle certaine page fameuse, qui nous permet de voir en lui au moins un émule de Gœthe.

Si nous examinons l'acte de naissance de cette littérature, nous constatons que, le 15 janvier 1827, Gœthe écrit dans son *Journal quotidien :* « Dicté à Schuchardt au sujet de la littérature française et de la littérature universelle ». Cette association serait-elle fortuite? ne révèle-t-elle pas la filiation même de l'idée? Depuis 1824 Gœthe lit avec assiduité et passion la revue du romantisme français, le *Globe*, qui, nous dit M. Strich lui-même, fit époque dans le développement de son activité d'intermédiaire littéraire. Il voit en lui un véritable organe de liaison entre les littératures européennes, spécialement entre son œuvre et la France et il oriente en ce sens sa propre revue : *Art et antiquité.* C'est donc la lecture du *Globe* qui amène Gœthe à s'intéresser plus activement aux écrivains étrangers; c'est elle peut-être qui, indirectement, fera éclore sous sa plume le terme de « Weltliteratur ». Celui-ci reviendra dans un certain nombre de textes : vingt figurent dans l'appendice de cet ouvrage, et il y en a d'autres, notamment pour 1829. M. Strich analyse avec beaucoup de finesse la conception gœthéenne et, la serrant de plus en plus près, il aboutit à cette définition : « La littérature universelle est pour les peuples une littérature de liaison, l'espace spirituel, dans lequel ils se rencontrent pour échanger leurs biens spirituels ». Il ne s'agit pas de la poésie universelle, qui est, selon la conception de Herder, la poésie commune à tous les peuples et à tous les pays; il ne s'agit pas non plus de la littérature comparée, qui confronte les œuvres, les auteurs, les mouvements littéraires, recherche les sources, décèle les influences, établit des filiations, mais qui doit jouer son rôle, et M. Strich lui-même en donne l'exemple, puisque la plus grande partie de son ouvrage est consacrée aux influences subies par Gœthe et à son action hors d'Allemagne. Il faut que les peuples apprennent à comprendre et admettent les particularités des autres peuples et aussi qu'ils travaillent à développer en eux et dans leurs littératures ce qu'ils ont d'humainement commun; il faut ensuite que les écrivains de tous les pays se connaissent et se rencontrent; il faut enfin que les meilleures œuvres soient traduites dans les autres langues, et le traducteur, qui rend ce commerce spirituel possible, se voit promu par Gœthe à la dignité de « prophète ». Grâce à ces liaisons et traductions, auxquelles nous pouvons ajouter l'étude des langues étrangères, on constituera ce trésor d'humanisme qui, extrait de toutes les littératures, sera le miel de la littérature universelle : humanisme classique, et que l'on pourra même dire intégral, si aux œuvres des poètes et des écrivains, on ajoute celles des penseurs et les livres sacrés de toutes les religions du monde.

C'est précisément ce qu'a fait Hermann Hesse, dont le Prix

Nobel est venu consacrer le talent. La Suisse, pays où trois peuples, trois langues, trois littératures ont réalisé, sur une petite échelle, l'idée de Gœthe, se trouve naturellement orientée vers une littérature universelle, et H. Hesse, venu de la Souabe au Tessin, publia jadis dans la collection Reclam le catalogue d'une bibliothèque de « Weltliteratur »; ce petit livre vient de paraître dans une nouvelle édition bien présentée, chez un éditeur suisse, Werner Classen, à Zurich. L'auteur ne se dissimule pas le caractère impersonnel de son choix et nous ne le lui reprochons pas, au contraire, car cette volonté d'objectivité fait son mérite, mais nous regrettons entre autres et en nous cantonnant dans la littérature française qu'il ne mentionne pas un seul nom de notre romantisme, comme si Chénier et Nerval, les *Destinées* de Vigny et le théâtre de Musset, un choix de Hugo et de Lamartine ne méritaient pas de figurer dans le Panthéon littéraire de l'humanité.

Quel est l'avenir de cette « Weltliteratur » dont rêvait Gœthe? Le 31 janvier 1827, il disait à Eckermann : « Littérature nationale, cela ne veut pas dire grand chose aujourd'hui; le temps de la littérature universelle est venu et chacun doit maintenant agir pour hâter l'avènement de cette époque nouvelle. » H. Hesse la voit en danger, menacée par la guerre et ses suites. Mais M. Strich, qui ne se contente pas d'être un savant éprouvé, publie son livre avec l'espoir que, à une époque où tout semble perdu et où tout peut être gagné, Gœthe, grand Européen et citoyen du monde, inspirera cette œuvre de compréhension, de concorde et de paix.

Nous rêvons d'un organisme international capable de constituer dans les principales langues humaines la bibliothèque idéale de H. Hesse, de fournir aux « honnêtes gens » du xxe siècle le trésor de la littérature universelle. Mais, au fait, cet organisme est une réalité; il existe et s'appelle U. N. E. S. C. O.; s'il le veut, demain, dans le monde entier, les traducteurs deviendront des prophètes de paix.

J.-F. Angelloz.

DEUX COLLECTIONS SUISSES semblent s'inspirer de l'idée qui animait Gœthe : sous la forme de petits volumes joliment présentés elles offrent au lecteur la substance durable d'œuvres anciennes ou récentes; elles ont même adopté pour leurs collections deux titres voisins : la maison Werner Classen (Zürich) celui de « Vom Dauernden in der Zeit », la maison Scientia (Zürich) celui de « Bleibendes Gut ».

La première vient de publier des extraits du célèbre *Pélerin chérubinique* d'Angelus Silesius, choisis par M. Erich Brock, qui a eu l'excellente idée de les faire précéder d'un choix des *Monodisticha* de Daniel Czepko von Reigersfeld. Dans une postface documentée et substantielle, il caractérise la vie religieuse de la Silésie, le talent de Czepko et d'Angelus Silesius, disciple qui surpassa le maître. Le Scientia Verlag semble plus orienté vers les littératures étrangères, puisqu'il publie des poèmes romantiques anglais et des contes arabes, Baudelaire et Alarcon. Signalons dans cette collection, du même Erich Brock, un choix de *moralistes français*, traduits et présentés par lui, et des *Aphorismen* de G. Chr. Lichtenberger, pour lesquels M. H. Rutter a écrit une préface importante. D'autre part, Ernst Wiechert a publié trois contes : *Demetrius*

suivi de *Joneleit* et *Das Fenster der Andromeda*. Tous ces petits volumes seront pour le lecteur des compagnons fidèles et, sous ce titre *(Von den treuen Begleitern)*, E. Wieckert a publié lui-même quatre poésies de Claudius, Gœthe, Hölderlin et Mörike, en justifiant son choix par une émouvante confession, où il nous dit quel rôle elles jouèrent dans sa vie.

Jean-Paul, AUSERWÄHLTE WERKE (Scientia Verlag. 311 p.).

H. Hesse ne se contente pas de dresser le catalogue de la « Weltliteratur »; il prépare sa réalisation en publiant les plus belles œuvres d'un écrivain qu'il aime entre tous : le *Wuz* et le *Quintus Fixlein* de Jean-Paul. Pour initier le lecteur, il lui conte en de belles pages la vie de son cher Jean-Paul, appelé, pense-t-il, à un nouveau rayonnement.

Ernst Wiechert. DIE FLÖTE DES PAN (Scientia Verlag. 259 p., 10 frs. 20).

Belle édition suisse d'un recueil de sept nouvelles, publié en 1930 chez Grote : der Hauptmann von Kapernaum; das Männlein; der Mann von 40 Jahren; Pan im Dorfe; die Hässlihe; Schnitter im Mond; Niels, der Schlangentöter.

Reinhard Buchwald. DAS VERMAECHTNIS DER DEUTSCHEN KLASSIKER, 191 p. Insel-Verlag, 1946.

Un des premiers ouvrages publiés par l'Insel-Verlag représente avec netteté une des tendances de l'Allemagne actuelle en quête d'une spiritualité : en attendant que des penseurs et des poètes nouveaux apportent de nouvelles raisons de vivre, il faut s'adresser aux grands anciens, exploiter « le legs des classiques allemands ». C'est le titre même de l'ouvrage qu'a publié le professeur Buchwald, connu déjà par sa grande monographie de Schiller (Insel-Verlag, 1937). Alors qu'en 1916-1917 Paul Ernst écrivait un livre sur « l'effondrement de l'idéalisme allemand », R. Buchwald se propose, au contraire, de rechercher dans cet idéalisme même les possibilités d'un relèvement spirituel; il voudrait établir « une espèce de catéchisme de la foi des classiques en la vie et de leurs commandements moraux »; il ne leur demande pas une jouissance esthétique, mais une élévation qu'il appelle lui-même religieuse. C'est ce qu'il fait au cours de cinq études fort intéressantes consacrées aux questions suivantes : le monde spirituel des classiques et leur message moral; le tournant italien de Gœthe; la contribution de Schiller au classicisme allemand; Gœthe et l'histoire; le Faust de Gœthe, mythe allemand de l'homme.

Eduard Spranger : GŒTHES WELTANSCHAUUNG, 256 p. Insel-Verlag, 1946.

Sans exprimer la même intention, le professeur Spranger tend vers le même but; il veut transmettre à ses compatriotes l'héritage spirituel de Gœthe, qui eut le triple mérite de vivre les questions que se pose l'homme moderne, d'en faire la substance de ses œuvres poétiques et aussi le sujet de ses réflexions. Il a réuni huit études qui s'échelonnent de 1924 à 1941, la première étant l'important travail sur la « Weltanschauung » de Gœthe paru jadis dans la précieuse « Insel-Bücherei ». Ces vues perspectives représentent donc l'effort d'une vie entière consacrée au géant de la littérature allemande; elles rattachent le présent et sa détresse au passé le plus glorieux, le plus capable de recréer la foi en l'avenir.

Rudolf Hagelstange. VENEZIANISCHES CREDO, 42 p. Insel-Verlag, 1946.

Avec le petit recueil de poèmes de Rudolf Hagelstange, c'est une autre tendance de l'Allemagne qui se manifeste. La résistance spirituelle au national-socialisme avait inspiré ces 35 sonnets, dont la plupart furent composés à Venise pendant la dernière période de la guerre et circulèrent en secret; ils parurent dès le mois d'avril 1945 dans une édition à tirage limité. Ce *Credo vénitien*, dont le titre est un acte de foi, pourra maintenant toucher le grand public, et le poète, conscient de sa mission, va souvent de ville en ville porter à ceux qui cherchent le secours de ses poèmes, où la pureté formelle est mise au service d'une pensée purifiée. S'il évoque l'état d'abaissement spirituel dans lequel ils sont tombés, c'est pour leur rappeler que l'homme a le devoir d'accroître sans cesse son humanité et que le plus pauvre est encore riche de ce trésor divin : « l'esprit qui médite et le cœur qui peut aimer ».

Reinhold Schneider : GEDANKEN DES FRIEDENS, 152 p. Herder Verlag, 1946.

C'est la résistance catholique qui s'exprime par la bouche de Reinhold Schneider, le poète au cœur pur, dont les sonnets, clandestinement colportés, circulaient également avant la chute du régime national-socialiste. Pour des hommes comme lui la guerre avait un caractère particulièrement tragique : ils savaient que si l'Allemagne hitlérienne était victorieuse, ils de-

vraient engager le combat pour leur foi, parce qu'ils n'avaient pas eu la force de lutter contre le nazisme. La défaite de leur pays signifiait pour eux la victoire de leur religion et la libération de l'esprit, dont la puissance, écrit R. Schneider, l'emporte toujours sur les puissances du monde. Mais elle signifie également pour eux une responsabilité nouvelle : héritiers d'une faillite qui n'est pas la leur, ils ont pour mission de créer à l'Allemagne une âme nouvelle; conscients d'une culpabilité qui n'est pas la leur, ils l'acceptent et veulent en faire la base même de la régénération de leur peuple. C'est la pensée qui guide actuellement Reinhold Schneider et qu'il a exprimée surtout dans ses *Pensées de paix*, appel à la jeunesse allemande, espoir d'une nouvelle grandeur de l'esprit allemand.

J. F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LA GRANDE EPOQUE DE HENRY JAMES. — Justice est loin d'être encore rendue à Henry James, malgré le recul qui nous permet de plus en plus de mesurer la grandeur de son œuvre. Au cours des dernières décades, il a trouvé de sévères détracteurs en la personne des critiques Van Wyck Brooks et Parrington. D'après eux, son expatriation et son cosmopolitisme ont fait tort à la vie dans ses livres. James, écrivain au talent vigoureux et original dans ses débuts, aurait sacrifié en quittant l'Amérique ses vraies sources d'inspiration; il aurait perdu sa fraîcheur et laissé évanouir de son œuvre « la vitalité, la profondeur et la variété du contenu » par un divorce toujours amplifié de la forme et du fond.

On trouve réponse à ces reproches chez trois critiques plus récents. Dans un volume d'essais consacrés à différents auteurs, *Explorations* (Londres, Chatto et Windus, 1946), L.-C. Knights appuie sa démonstration sur plusieurs romans et nouvelles écrits par James dans sa seconde période, notamment le *Portrait d'une dame*, *Dans la cage* et *La bête dans la jungle.* Gorley Putt, dans la dernière livraison de la revue *Cornhill*, n° 969 (Londres, John Murray), prend pour texte de sa défense la *Princesse Casamassima*, qui date de la même époque. F.-O. Matthiessen, dans une étude fouillée, *Henry James : the Major Phase* (Londres, Oxford University Press, 1946), établit qu'avec ces tout derniers romans que sont *Les ambassadeurs*, *Les ailes de la colombe* et *La coupe d'or*, jamais l'écrivain n'a « fait preuve de plus de richesse et de plus de profondeur ». A l'aide des carnets de James, il nie le déclin, la fuite devant la vie, la stérilité. Considérant l'artiste dans sa totalité, le fond en même temps que la forme, il dénonce l'erreur qui consiste à séparer du premier la seconde.

Dans la biographie et dans le caractère de James, plusieurs éléments pouvaient faire craindre un détachement funeste, un goût fatal de l'évasion. Il a vécu dans l'insécurité et la crainte de ne pas s'accomplir, dans un état de « révulsion devant la vie ». Il a été contraint par une activité physique diminuée de

vivre beaucoup intérieurement, mais non jusqu'à la morbidité que A. Huxley relevait un jour chez Proust. Dans le bâti de son œuvre, il n'y a ni incohérences, ni invraisemblances. A partir de 1895 environ, fixé définitivement en Angleterre, il est pris d'un renouveau de fièvre créatrice et conçoit son œuvre à venir sous un jour original. Si le dépaysement que lui reproche Van Wyck Brooks n'est pas cause de cette renaissance, du moins coïncide-t-il avec elle.

Pour ses personnages américains, eux aussi, l'Europe représente un enrichissement, une libération, une prise de conscience de soi que le déracinement rend plus aiguë et plus complète, alors que chez lui l'Américain non transplanté vit d'une vie passive et rétrécie. Sans doute ces Américains, du fait qu'ils habitent l'Europe, sont menacés par la défaite et la renonciation. Mais ils vivent, c'est là le grand point, qu'ils soient riches, distingués, délicats, ou, comme Roderick Hudson, débordants d'une vigueur naïve, mal gouvernée, finalement désorientée jusqu'à la catastrophe. Bien plus, leur histoire, loin de n'avoir qu'un sens étroitement individuel, est engagée dans celle de la société. Le monde du capitalisme industriel et financier, qu'exploitera un Dreiser, est évidemment fermé à James. Cependant la prédominance dans ses livres de personnages féminins et de thèmes élégiaques (privation fréquente d'une vie développée dans toutes les directions, insuffisant accomplissement de soi, liberté en conflit avec des forces extérieures écrasantes, mais aussi conscience de cette liberté, bonheur trouvé dans « un acte joyeux de pur sacrifice ») est, si l'on en croit l'Américain Matthiessen, « un produit caractéristique de son milieu »; et James a représenté « une phase socialement, presque nationalement typique de l'histoire d'Amérique ».

La formule de Charles du Bos : « son sens prodigieux du concret », demanderait à être discutée et nuancée. Contentons-nous de rappeler après Putt qu'il sait créer une atmosphère et réussir une description puissamment réaliste. On a trop insisté sur son horreur de la vulgarité et de « l'énorme pied plat du public », sur son « incapacité presque morbide d'être vulgaire », sur le caractère passif de victimes qu'il donne le plus souvent à ses personnages. Il sait peindre en pleine pâte et apprécier, pour sa vitalité, une nature vulgaire comme la Millicent de la *Princesse Casamassima*. Dans *Les ailes de la colombe*, en face de la malade Milly Theale, Densher et Kate, la « panthère », vivent d'une vie physique intense. Gide a tort de déplorer, chez lui, l'absence du poids de la chair. Matthiessen a relevé avec raison le progrès de son style vers une peinture de plus en plus concrète. Il est devenu toujours plus maître d'un art « réaliste », s'il a souvent remplacé la prise directe par la « projection imaginative » et si le détail réaliste n'a été pour lui, comme pour un Flaubert, que le dehors d'un contenu et le support d'une idée.

Après tout, l'essentiel d'une tragédie, sans pouvoir se passer du temps et du lieu, n'y réside pas : il est « dans l'urgence avec laquelle on nous fait éprouver la vie et la mort ». James n'y a pas manqué. Son intense vitalité intérieure et celle de ses créatures se mesure à leur sensibilité, à leur victoire intime sur l'échec dans le siècle. S'il vise toujours au delà de la vie brute (encore qu'elle ne soit pas absente de son œuvre), le mode de vie qui l'intéresse est aussi réel que d'autres, donc aussi légitime. L'important est qu'il ait su l'exprimer et qu'il n'ait pas oublié de vivre. On peut le préférer, ou le tolérer, ou ne pas s'en soucier.

Loin que, vers la fin de sa carrière, Henry James, artiste de plus en plus conscient, se soit enlisé dans le raffinement illimité, les hésitations et les scrupules d'un débile, il a voulu expliquer clairement et exactement ce qu'il avait à dire et qui était en général neuf et compliqué. Loin qu'il s'évadât de la vie, elle l'a retenu à « son plus haut point de création : celui où se forment les jugements moraux » (H. Read). A mesure qu'il creusait, plus loin que nul autre en son temps, la complexité des mobiles humains, son univers prenait un air moins familier. Plus l'homme pénètre des régions peu fréquentées de la terre ou de l'esprit, moins il est suivi et compris : c'est l'histoire des grands pionniers et des grands précurseurs, de ceux qui renouvellent nos façons d'exister et nous frayent des habitudes pour l'avenir.

Jacques Vallette.

Revues

HORIZON, n°s 83 et 84. — Une nouvelle série d'examens critiques (intitulée « The Best and the Worst ») d'écrivains contemporains de langue anglaise. Les deux premiers, celui de Virginia Woolf par Ph. Toynbee et celui de Evelyn Waugh par Rose Macaulay, satisfont par leur franchise et leur impartialité. N° 83 : deux études nourries de B. Wall et de T. del Renzio sur l'état actuel de la littérature et de la pensée italiennes. Dans « Magic Icons », illustré, N. Calas analyse les rapports du surréalisme avec l'esprit de notre époque. N° 84 : un long article sur un sujet neuf et d'un grand avenir pour la connaissance de l'homme : la méthode typologique de l'Américain Sheldon. Un poème de C. D. Lewis sur Emily Brontë. Un article de J. Cassou sur le sculpteur Lipchitz (illustré).

OUR TIME. — December 1946 : à signaler surtout des études sur la presse en Tchécoslovaquie, sur le théâtre yiddish, et sur l' « impérialisme de Hollywood » (cri d'alarme en faveur du film français et britannique). January 1947 : un article documentaire sur les premiers pas de l'Unesco, un autre sur l'éducation des adultes à la campagne, en Angleterre; six colonnes d'information critique sur l'exposition des collections royales de tableaux à Burlington House, et une présentation du musicien M. Tippett dans la série « Composers of To-day ». Cette revue est abondamment illustrée. Chaque numéro contient des commentaires sur l'actualité politique, sociale, littéraire et artistique, des revues des livres, des films, des arts plastiques et des disques, et un courrier des lecteurs, qui tous sont d'un grand intérêt.

THE MODERN QUARTERLY. — Si *Horizon*, en plus de son intérêt littéraire, artistique et scientifique, se fait volontiers le champion du libéralisme occidental traditionnel, la *Modern Quarterly* représente en Angleterre, dans les mêmes domaines, le point de vue marxiste. La qualité de ses articles la signale à l'attention de tout lecteur non prévenu, quelles que soient ses opinions. Dans la livraison d'automne 1946, le directeur, J. Lewis, apporte beaucoup de flamme, de mordant et de logique à dénoncer ce qu'il

appelle la confusion morale des défenseurs du libéralisme dans les débats de la B. B. C. (sportivement il publie dans le numéro suivant une dure réponse du directeur du *New Statesman* mis en cause). Un article de G. Teissier sur le « Mécanisme de l'évolution », et une discussion sur les origines de la vie. Une étude sur la philosophie de A. N. Whitehead, une autre sur le poète du XVIIe siècle Marvell en rapport avec son temps. J. B. S. Haldane, professeur de biométrie à l'Université de Londres, un des esprits les plus clairs, cultivés et dramatiques de notre âge, affirme son humanisme rationaliste en réponse aux livres d'un écrivain de grand talent, C. S. Lewis, qui a cependant le tort de diffamer les savants. A relever dans le numéro d'hiver 1946-47 : un essai sur l'absolutisme et la morale, un autre sur la vieillesse et la mort naturelle (qui prône la nécessité d'une « gérontologie » bien entendue), un autre sur le marxisme et le christianisme (« si le marxisme doit rejeter l'idéologie chrétienne, il ne s'ensuit pas qu'il regarde tous les chrétiens comme des ennemis du socialisme »). Le gros morceau de ce numéro consiste, dans un éditorial et dans un article, en un exposé et une justification de la politique russe en matière artistique et littéraire. Il faut les lire pour connaître, par ses partisans, le point de vue soviétique, lequel semble décidément ignorer la véritable liberté intellectuelle.

THE POETRY REVIEW, Jan.-Feb. 1947. — Entre autres, deux essais sur le poète grec Drossinis et sur Sidney Keyes, le plus distingué des poètes anglais tués à la guerre. Dans une revue de livres, un exposé de « How I See Apocalypse », par H. Treece, examen de la poésie en général appuyé sur quelques exemples.

THE CORNHILL, *Winter* 1946. — « Ruskin and Effie Gray » : extraits d'une correspondance inédite qui retrace le drame domestique de l'écrivain. Un article sur H. James signalé d'autre part dans la chronique. « Il n'est ni Anglais, ni romancier », ni guère sympathique comme écrivain, dit R. Mortimer dans une étude consacrée à Koestler. Deux belles pages d'André Gide sur « Le dialogue français ». Un article de R. Fedden, illustré d'excellentes photographies, sur les monastères du désert égyptien.

Livres

LE SOLEIL ENTRE LES MAINS, par *G. Garrett*, préf. de Dorothy Sayers, trad. de Sarbois. Paris, Domat, 1946, 268 p., 125 fr. — Selon l'auteur, les deux dernières guerres mondiales marquent le point critique du cycle infernal où l'homme a été entraîné en s'asservissant à la machine. Le livre retrace cette évolution, sous la forme d'une histoire à vol d'oiseau de l'humanité, avec précision dans le détail et imprévu dans les rapprochements. Espérons avec Garrett que les progrès de la chimie synthétique permettront aux nations de vivre sur elles-mêmes et de ne plus s'entre-détruire en se disputant des marchés. Sinon ce serait la fin du globe. Hélas! nous sommes libres de choisir.

FIVE RIVERS, by *Norman Nicholson*. London, Faber, 1944, 86 p., 6 s. — Ce volume de poèmes commençait, vers le premier quart, à nous tomber des mains, quand il s'est mis à nous plaire. Il renferme une partie caduque de paysages prolixement et prosaïquement décrits et de fausse ingéniosité, comme qui dirait quelque Hugh Walpole égaré dans les vers. Avant la 20e page, cependant, les poèmes deviennent cohérents, équilibrés, construits; l'idée jaillit de l'objet sans artifice et sans effort; le paysage, dont l'auteur ordonne fortement le détail, devient le support d'une méditation philosophique ou religieuse pleine d'un enthousiasme révérentiel; un symbolisme aisé s'affirme, et dans les derniers poèmes règnent le souffle et la vision.

ISLES OF SCILLY, by *Geoffrey Grigson*. London, Routledge, 1946, 45 p., 5 s. — Iles « de l'espoir mort », « du sévère adieu » : voilà comme G. Grigson entend la nature. De sites volontiers sauvages, évoqués dans leur rudesse et leur délicatesse, il extrait une émotion poignante par son retour sur l'homme et spécialement sur l'artiste. La mélancolie du lyrisme crépusculaire où l'esprit étire dans l'espace le lien qui l'attache aux corps, est compensée par le peu de choix de soi-même et de croissance volontaire que conserve la semence tombée dans le sol au hasard du vent.

CITIES, PLAINS AND PEOPLE, by *Lawrence Durrell*. London, Faber, 1946, 72 p., 6 s. — On reparlera plus à loisir de ce poète, l'un des plus fermes et des plus originaux de la jeune école. Sous une forme

précisément rythmée, cernée, colorée, sous un style dense parfois jusqu'à l'obscurité, veille une pensée souvent aiguë et profonde. Il y court une veine d'humeur complexe, tantôt émue, tantôt âprement ironique. Ses paysages baignent dans une lumière méditerranéenne (il ne se sent chez lui qu'à Corfou). Curieux et cultivé, il a composé plusieurs portraits de « passants du passé », types d'esprit mais aussi projections de ses propres incertitudes et de sa multiplicité. Byron : « Entravé par cette ombre, ma propre invention de moi-même, je vais sous le vent, la pluie, les étoiles... » Horace figure un triste cœur qui « épuise la mort dans l'art ». La mort, et comment la déjouer, voilà qui hante ces vers. Le mouvement fondamental du long poème qui a donné son titre au recueil est une suite de défaites surmontées. Dans cette autobiographie intellectuelle et morale, valable pour tout esprit humain, on voit en lutte la sagesse (triste) et l'instinct; le multiple et le néant, reflets inférieurs de l'Un; le double et le discontinu résolus en une identité permanente par l'amour, l'art et le « beau comportement », sous l'affirmation du soleil. Cette poésie à tendance intellectuelle, analytique, où le récit, le drame et le symbole portent toujours l'idée, ne conduit pas à l'intellectualisme : la vérité, paradoxalement, « enseigne à qui la cherche que nul saint, nul voyant n'ouvre les puits de vérité, qu'il n'ait vaincu de vérité sa soif ».

FORTUNATE HAMLET. London, Fortune Press, s. d., 52 p. — CRUSADE. New-York, Macmillan, 1946, VIII-51 p., $ 2.00. — THE MERRY GHOSTS. London, Poetry London, 1946, 53 p., 6 s. — By *John Waller*. — « Nous sommes vécus par des puissances que nous feignons de comprendre » : elles dirigent ce qui nous semble être des accidents extérieurs et nos propres mouvements. D'où le monde de fantômes dont Waller est tour à tour le créateur, l'acteur et le spectateur : souvenirs, fatalités, et notre présence parmi des étrangers. Partout, dans ces vers élégiaques, s'obstine le désir d'échapper au vieillissement; la conscience de la jeunesse quittée dans une expérience amère y met une note poignante. Il y a aussi le tourment du désaccord entre les « moi » divers du poète. Plus il va, plus sa vision gagne en ampleur et en altruisme. *Crusade*, son poème le plus significatif depuis *The Confessions of Peter Pan*, clôt son dernier recueil sur une note de mélancolie clairvoyante, mais aussi de résolution et d'espoir. Ses vers, dont la texture n'est pas toujours absolument serrée, valent en revanche sans réserve par une noble intention constructive.

AEGEAN ISLANDS, by *Bernard Spencer*. London, Poetry London, 1946, 47 p., 6 s. — Amoureux de tous les spectacles offerts par la vie, ce poète sait les décrire en un langage honnête, c'est-à-dire sans fausse éloquence, mais avec délice et en termes précis, simples et singuliers, bien à lui pour peindre un monde bien à lui. Objets, êtres, paysages (de la banlieue à la Méditerranée où l'a promené la guerre) servent de centre à des ondes de méditation sur l'homme et sa condition. Point de spectacle gratuit, point de repliement sur soi-même; Spencer dit : ils, nous. Il intéresse et retient par sa sensibilité à tout ce qui choque la justice, la fraternité, l'amour. En refermant son livre, comme les marins qu'il montre quittant un port antique, la dernière vision qu'on en garde est peut-être celle d'une grande statue de la Paix.

CIVILISATION AMÉRICAINE, par *G. Roger* et *G. Fontanet*. Paris, Didier, 1947, 282 p. — Destiné aux classes supérieures de nos lycées, ce choix de textes retiendra l'attention de tout honnête homme curieux de se faire, sur pièces, une idée non de la littérature, mais de la civilisation des Etats-Unis. Les auteurs choisis vont du XVIIIe siècle à nos jours. Le plan du livre nous conduit, en quatre chapitres, des débuts à la Révolution libératrice. Puis c'est la conquête du continent, la ruée vers l'or (ici s'intercalent des portraits des grands artisans de la nation), la révolution industrielle. Les problèmes urbains et sociaux, la littérature et l'éducation, les rapports des Etats-Unis et du monde sont, eux aussi, illustrés de plus de 40 extraits. Un chapitre sur le Canada termine ce recueil utile et attrayant.

J. V.

PORTUGAL

A maintes reprises me fut posée la question : D'où vous est venu l'amour des choses portugaises? La réponse est simple. Le hasard fit tomber sous mes yeux certains passages des *Lusiades*, notamment l'épisode d'Inès de Castro et les imprécations du vieillard maudissant le départ des flottes. Je sentis que la sensibilité lyrique qui s'y exprime s'appariait à mon propre tempérament, et je résolus d'aller plus avant. Je devais découvrir plus tard, en Camoens, le parfait interprète de sa race, un poète complet, ayant su réaliser la fusion de deux éléments opposés : le sentiment vital et le rationnel constructif. Tel fut également, à plusieurs siècles de distance, un grand mort d'hier, Eugenio de Castro, doyen honoraire de l'Université de Coimbre, sa ville natale. Initié de bonne heure, à la suite de quelques voyages, aux modes littéraires de France, il arbora dès 1892 la bannière symboliste au Portugal. En 1895 il fonda la revue internationale *Arte*, où collabora l'élite européenne. En 1896, sous la présidence de Catulle-Mendès, lui fut offert un grand banquet auquel je me fis devoir de prendre part. Présenté par Eugenio de Castro au *Mercure de France*, je fus chargé, peu après, de la chronique des Lettres portugaises.

Le succès avait couronné l'audace du poète. Emporté par l'élan de ce néo-romantisme, qui se voulait musical avant toute chose, et les œuvres succédant aux œuvres, il crut même avoir dépassé le but. Epris de vie, mais aussi d'ordre et de tradition, il revint peu à peu, à la façon d'Henri de Régnier, vers un classicisme épuré, qui lui dicta de purs chefs-d'œuvre. Il a donné toute sa mesure en son dernier livre, un choix d'*Eglogues*, où il égale Virgile et dépasse les meilleurs bucoliastes de sa race. Peut-être les *Simples* de Junqueiro lui avaient-ils montré la voie. Car la poésie portugaise ne cesse d'osciller entre deux pôles, et c'est là son originalité. Marqués pour l'aventure par la position même de leur pays, qui tourne le dos à l'Europe et qui regarde l'Océan, les Portugais gardent la nostalgie du foyer natal, tout en se laissant emporter vers l'inconnu des rivages lointains. L'imagination les entraîne vers la désillusion; la raison les ramène dans l'étroite et douce patrie. Le secret de cette influence française, que le génie portugais aspire à subir en la redoutant, réside en ce fait que notre culture, depuis la Renaissance, est appuyée sur le rationnel. De là les limitations qu'elle impose, et qui n'expriment pourtant pas tout notre tempérament. Le Moyen Age est là pour le prouver. La pléiade des poètes, qu'influença plus ou moins le Symbolisme, obéirent les uns plus docilement à l'appel des flots, les autres à l'attirance du terroir. Teixeira de Pascoaes, par exemple, tira toute une métaphysique à la fois païenne et chrétienne de méditations passionnées dans l'ombre

de ses montagnes natales. Antonio Corrêa d'Oliveira ferma toutes les issues de sa demeure rustique du côté du vent de mer, et s'engagea dans la voie ouverte par Manoel da Silva-Gayo. Affonso Lopes-Vieira, au contraire, bâtit sa villa d'été au bord de l'Océan et se voua à la découverte de l'*ethos* portugais à travers les vestiges du passé. Alberto Osorio de Castro glana la matière de ses poèmes au long des routes maritimes portugaises, tandis que Camilo Pessanha, exilé à Macao, versait dans *Clepsydre* toute la nostalgie de son âme douloureuse. Tout autre est Joâo de Barros, dont l'inspiration dynamique s'apparie à Verhaeren, et qui, dans *Vida Vitoriosa* (1943), a rassemblé les meilleurs fragments de son œuvre tout entière consacrée à l'exaltation du risque et de l'aventure. Son *Chant de Prométhée*, paru en 1944, est tout animé d'un souffle eschyléen à la gloire de l'Homme.

Et voilà pour les grands aînés. Ils sont de haute classe et leurs disciples furent nombreux. Parmi ceux qui les suivent, il en est, comme Augusto Casimiro, qui ont fait la guerre en France et que l'Afrique a gardés par la suite. Il en est d'autres plus jeunes, tels ceux que groupa la revue *Presença*, et qui découvrirent le grand poète Fernando Pessoa. Les événements d'Europe ont imprégné d'angoisse, tour à tour traditionnellement ou librement, selon de longues laisses, leurs chants modernistes. Parue en 1945, *Europe*, d'Adolfo Casais Monteiro, est un cri de douleur devant l'horreur des temps.

Parallèlement à la poésie s'est développée la prose. Ce sont des disciplines d'origine française qui ont fourni la plupart du temps les cadres, dirigé l'évolution des genres, sans entamer toutefois l'apport vivant de la sensibilité raciale, qui dès Camilo Castelo Branco faisait du roman tantôt une élégie, tantôt une satire. Chez Eça de Queiroz, l'influence française s'était fait sentir jusque dans le style. Il y eut, chez ses successeurs, en particulier chez les romanciers de terroir ou de mœurs, tel Aquilino Ribeiro ou Raoul Brandâo, voire même Antero de Figueiredo, réaction dans le sens d'une langue mieux nourrie d'éléments autochtones. Le génie portugais se plaît dans la nouvelle, dans les impressions cueillies à même la vie, dans la prose travaillée avec art de conteurs comme Antonio Patricio, dans les variations plus ou moins épistolaires d'un M. Teixeira Gomes, en qui la postérité aura le devoir de saluer un maître incomparable. Mort au début de la récente guerre, en Algérie, où il s'était volontairement exilé en quittant la Présidence de la République, je lui dois autant qu'à Eugenio de Castro un hommage particulier. Sa dernière œuvre, une longue nouvelle : *Maria Adelaïde*, d'allure autobiographique, qui se passe en Algarve, dans un village de pêcheurs, met en scène avec un impayable humour qui fait songer à la *Flor de Santitad* de Ramon de Valle-Inclan, l'intrigue amoureuse d'un jeune bourgeois et d'une jolie fille du peuple, qu'il emprunte

à sa famille pour en faire sa maîtresse, sans autre but que le plaisir. L'adolescente, que son amant promène à droite et à gauche comme une fleur rare et sauvage, s'enfièvre à ce jeu, devient folle d'amour et, dans sa fierté farouche, finit par mourir de jalousie, au grand soulagement de l'amant. Il y a là une étude de figures et de psychologie très poussée, qui force l'intérêt. Le jeune étudiant, que nous présente J. Osorio de Castro dans sa nouvelle intitulée *Aventure*, et qu'un atavisme plébéien pousse vers la mer, à l'encontre des préférences maternelles, met l'accent sur la recherche fiévreuse du plaisir sensuel, à travers une multiplicité d'aventures courues au long des côtes d'Afrique et du Brésil, sans que l'âme soit intéressée un seul instant. Il faut que cette gourme soit jetée, avant que la tendresse puisse se faire jour. L'auteur a nourri son récit de savoureuses impressions de voyage, qui désignent une mine littéraire à exploiter. Pourquoi le Portugal n'aurait-il pas, lui aussi, une littérature coloniale ou exotique? Wenceslau de Moraes, qui a pénétré plus avant que tout autre dans l'âme japonaise, n'a-t-il pas ouvert la voie et Ferreira de Castro n'a-t-il pas évoqué la dure vie des émigrants portugais en Amazonie, durant que le propre frère de Teixeira de Pascoaes nous contait ses impressions d'un chasseur d'éléphants? Mais les méandres de la psychologie requerront toujours maintes curiosités. Ainsi Adolfo Casais Monteiro, dans *Adolescents*, analyse avec finesse le trouble amoureux d'un jeune étudiant, que l'initiation chez la prostituée pousse à chercher ailleurs un amour d'âme et de cœur, et que sa timidité fait échouer près de celle qu'il aime. C'est là une œuvre maîtresse, que seul un poète doublé d'un critique de la valeur de Casais Monteiro pouvait mener à bien, pour nous révéler les secrets de la sensibilité portugaise.

Philéas Lebesgue.

NOTES : Eugenio de Castro : *Eclogas*, Ed. Lumen, Coimbre. — João de Barros : *Vida Vitoriosa;* Livraria Bertrand, Lisbonne. — J. de Barros : *Canto de Prometheo;* Seara Nova, Lisbonne. — T. de Pascoaes : *O homem universal :* Ed. Europa, Lisbonne (En ce livre le poète donne la clef de son œuvre). — Ad. Casais Monteiro : *Europa;* Confluencia. — Augusto Casimiro : *Momento na Eternidade;* Scara Nova, Lisbonne (Ode grandiose où s'exalte la gestation d'un monde).—Mario Beirao : *Novas Estrellas;* Portugalia, Lisbonne (Mario Beirão est le poète de l'absence). — Campos de Figueiredo : *O Reino de Deus;* Atlantida, Lisbonne. — (Un souffle biblique anime ces prières angoissées.) — Amorim de Carvalho : *Il Poverello;* Ed Claridade, Porto (Ample poème, où passe toute la douleur du monde). — M. Teixeira Gomes : *Maria Adelaïde;* Seara Nova, Lisbonne. — J. Osorio de Oliveira : *Aventura;* Parceria Pereira, Lisbonne. — Ad. Casais Monteiro : *Adolescentes;* Iberica, Porto. — Julio Brandão : *Desfolhar dos Crisantemos;* (*Souvenirs et impressions* critiques sur les hommes et les choses de la littérature), Lib. Civilisaçao, Porto. — Mario Portocarrero Casimiro : *Tripeiros da Gema;* Ed. Latina, Porto (Figures contemporaines de la littérature portugaise). — Sous la direction de Camara Reys, la revue *Seara Nova* poursuit à Lisbonne une vigoureuse action doctrinale. A Porto, sous la direction de Pina de Morais, *Portucale* est plus spécialement philologique, folklorique et littéraire; *Actualidades Literarias* donnent d'excellents résumés bio-bibliographiques. — PH. L.

ETHNOGRAPHIE; FOLKLORE

F.-M. Luzel : *Veillées bretonnes*, Librairie celtique, 1944, in-18 carré, 250 p.; ill. de Maryvonne Méheut. — Anatole Le Braz : *La Légende de la Mort;* H. Champion et Libr. celtique, 1945, 2 vol. in-18 carré, 347 et 455 p. — G. Millour : *Les saints guérisseurs et protecteurs du bétail en Bretagne*. Libr. celtique, 1946, in-18 carré, 126 p. et XVI pl. h. t. — François Cadic : *Contes bretons sur douze métiers*. Libr. celtique, 1943, gr. in-18, 280 p., ill. de N. Gérard. — Claude Seignolle : *Contes populaires de Guyenne*. G.-P. Maisonneuve, 1946, in-18, 2 vol., 204 et 211 p. — Sylvain Gagnière : *Catalogue de l'Imagerie populaire religieuse avignonnaise* et M. H. Chobaut : *Introduction sur les graveurs, marchands d'estampes et lithographes avignonnais*. Avignon, Rullière, in-18 carré, 180 p., 45 reprod. pleine page. — Pierre-Louis Duchartre et René Saulnier : *L'Imagerie parisienne de la rue Saint-Jacques*, Gründ, 1944, in-4, 249 p., 180 ill. et XVI pl. h. t. coul. — René Saulnier : *L'Imagerie populaire du Val de Loire (Anjou, Maine, Orléanais et Touraine)*. Angers, Jacques-Petit, in-4°, 157 p., nombr. reproductions d. t. noir et coul. et 35 pl. h. t. noir et coul.; cartonnage en dominoterie du Mans.

La Librairie Celtique s'est donné entre autres buts de remettre à la disposition des savants des ouvrages de folklore breton fondamentaux devenus introuvables. Son choix s'est d'abord porté sur les *Veillées bretonnes* de Luzel, petit chef-d'œuvre de psychologie populaire, où l'auteur situe dans leur atmosphère rurale les récits qui ont ensuite paru seuls dans ses recueils pour spécialistes et comparateurs. Beaucoup d'auteurs ont écrit sur nos veillées, en répétant surtout le banal et le passe-partout; au lieu que Luzel a su mettre en valeur les nuances locales. Il conviendrait, je crois, de publier aussi de nouveau de ce savant ses *Petites légendes chrétiennes*, qu'on ne trouve plus en librairie, et qui furent le point de départ de recueils semblables dans d'autres provinces.

De même, l'ouvrage d'Anatole Le Braz est indispensable, non seulement à cause des textes qui forment la *Légende de la Mort* en Bretagne, mais surtout parce qu'avec ces textes et les commentaires explicatifs, auxquels s'ajoutent ceux, comparatifs (Ecosse, Irlande, Cornouaille anglaise, etc.) du regretté celtisant Dottin, cet ouvrage est en somme un traité d'eschatologie populaire. Certes, depuis ont paru de nombreux compléments, de Paul Sébillot, de Le Diberder, de l'abbé Duine, etc., mais pour renforcer, non pour éliminer les observations de Le Braz.

Nouveaux sont les deux ouvrages suivants. M. G. Millour, vétérinaire sorti de l'Ecole d'Alfort, était bien placé pour étudier de près le culte populaire des *saints guérisseurs et protecteurs du bétail en Bretagne*. Pour chacun d'eux il n'ajoute certes pas grand'chose à ce que nous savions par les Sébillot, Duine, Frison et autres folkloristes proprement dits en ce qui concerne les spécialités attribuées à chacun des saints passés en revue; et d'ailleurs, l'auteur montre par sa biographie sommaire, p. 121-124, qu'il connaît et a utilisé ses devanciers. Mais ce qu'il y a de commode, c'est que ces saints sont ici groupés selon les animaux

qu'ils guérissent ou protègent : chevaux, bovins, porcs, moutons. Pas les volailles? A mon sens, trop d'importance a été accordée aux légendes hagiographiques, qui sont pour la plupart savantes conventuelles; et pas assez aux rites de détail ni aux prières et incantations. D'un autre point de vue, utiles et suggestives sont les belles photos de M. Le Doaré (à Chateaulin) que l'éditeur a tenu à donner, non pas réduites, mais en 13,5 sur 19,5, ce qui permet d'apprécier les détails techniques de ces œuvres d'un art populaire supérieur et les expressions étonnamment variées de ces saints, semblables par leur fonction mais divers d'origine, de costume et d'attitudes. Je les suppose tous en bois; encore aurait-on dû nous le dire; car l'étonnant moine cavalier face à la p. 48 semblerait en pierre; à la table des illustrations manquent les renvois aux pages.

Feu l'abbé Cadic avait publié plusieurs recueils de contes et de légendes dont la collection complète est devenue rare. On peut leur reprocher d'avoir été en maints endroits remaniés de façon à plaire à un public étendu. Il en est de même des *Contes sur douze métiers :* le fond, en est sûrement authentique et, le plus souvent, localisé d'une manière suffisante. Car encore ne faudrait-il pas croire que dans tous les villages bretons sans exception circulent des contes et légendes populaires. Il suffit de reporter sur carte les précisions données par Luzel, Le Braz, Sébillot, Orain, etc., pour constater des disproportions très nettes de région à région quant à la richesse narrative. Grâce à la biographie en guise de préface (on aurait voulu trouver à la suite aussi une bibliographie) de l'abbé Cadic par J. Le Moing, on connaît les lieux où il séjourna et d'où peuvent être originaires plusieurs de ses textes. Mais on apprend aussi qu'un bâton à la main, il parcourut pendant ses vacances (étant au collège Sainte-Anne) « toute la Bretagne de paroisse en paroisse, observant, interrogeant et notant ». Ce qui donnera du fil à retordre aux folkloristes quand ils voudront cartographier les faits publiés par Cadic. Les douze métiers sont : le recteur; le sacristain; le mendiant; le tailleur; le meunier; le sabotier; le berger; le valet de ferme; la servante de ferme; le journalier; le paysan, et le marin. La plupart des thèmes sont facétieux et se retrouvent dans les recueils non seulement bretons ou français mais même internationaux.

Strictement conformes, au contraire, aux exigences du folklore scientifique sont les deux volumes de *Contes de la Guyenne* publiés par Claude Seignolle. Il donne le nom de ses témoins et indique le lieu où ils vivent, ou bien d'où ils ont tiré leur texte. Et il a eu soin de publier ces textes sous leur forme vraie, sans additions ni interpolations. Quand un même thème, comme celui de Jean de l'Ours, a été raconté plusieurs fois, il a donné les diverses versions de manière à permettre de les comparer entre elles et avec celles des autres recueils de France et d'ailleurs.

Pour le classement international de la plupart des thèmes selon les catalogues de Antti Aarne et de Stith Thompson, je renvoie à ma Préface (t. I, p. 7-17). Les textes sont classés ainsi : Contes merveilleux et romanesques; contes animaux; contes facétieux; récits divers. Le territoire exploré n'englobe pas toute la Guyenne, loin de là; la plupart des contes viennent du Périgord; ce sont les plus typiques. D'autres du Lot, du Tarn-et-Garonne, etc. Claude Seignolle voudrait bien en obtenir aussi d'autres régions en Guyenne : si donc parmi mes lecteurs il s'en trouve qui en connaissent, ou pourraient en récolter, ils feraient œuvre de bons folkloristes en les lui communiquant par son éditeur.

●

Dans un domaine tout différent ont paru récemment des ouvrages qui feront époque. D'abord, l'excellent Catalogue, avec illustrations nombreuses, de Sylvain Gagnière, précédé d'une notice technique de M. H. Chobaut, sur l'*Imagerie avignonnaise*. Qu'elle soit avant tout religieuse n'est pas pour étonner. Aussi le classement s'imposait-il de lui-même : images se rapportant à Notre-Seigneur; à la Sainte Vierge; aux Anges (chapitre très intéressant); aux Saints et aux Bienheureux; aux Saintes et aux Bienheureuses. Puis viennent des images religieuses diverses, très curieuses aussi et bien caractéristiques. Elles concernent les confréries de Pénitents de diverses couleurs (blancs, gris, noirs); la Congrégation des Pauvres d'Avignon, des deux sexes; des missions prêchées aux XVIIIe et XIXe siècles; des croix et des reliques à pèlerinages. Le n° 402 (il y en a tout 452) est l'image de la Tarasque; elle est très bien comme art populaire. M. Chobaut insiste avec raison (p. 6) sur la persistance des types et analyse diverses filiations depuis les premiers, sans doute empruntés à des rétables, jusqu'aux plus récents, par légères modifications successives pour se maintenir au « goût du jour ».

C'est d'ailleurs ce qui se constate aussi en étudiant de près l'énorme production de la rue Saint-Jacques, centre de l'*Imagerie parisienne*, étudiée par les savants compétents que sont Duchartre et Saulnier. Ici, la variété des sujets est grande : religieux pour commencer, puis de plus en plus mondains (amusements, jeux). Conservés par l'image ont été aussi des thèmes folkloriques relatifs au mariage (p. 93), aux cérémonies (p. 99), et, comme de juste, ainsi qu'à Epinal, Metz, etc., de contes populaires. Très intéressantes sont les juxtapositions de prototypes dits d'un art supérieur et de leurs démarquages ou arrangements par les imagiers; les auteurs en donnent, avec photos à l'appui, plusieurs exemples bien caractérisés (pages 2 à 7). En étudiant de près les nombreuses reproductions en noir et en couleurs de cette imagerie, on finit par se demander dans quelle mesure elle est vraiment

folklorique. Populaire, elle l'a été, certes, par le public auquel elle était destinée et dont les goûts devaient forcément réagir sur les artistes eux-mêmes et leurs éditeurs. Certaines images sont folkloriques par leur thème, mais ne le sont pas par leur facture; pour d'autres, c'est le contraire, telles certaines images de l'Empereur, de l'Impératrice et de la famille Impériale « à pied, à cheval et de toutes façons » que vendait sous le Premier Empire le libraire Lecrêne-Labbey.

Ce problème ne se pose pas, ou bien moins, quand on étudie l'*Imagerie du Val de Loire* dans le très beau volume que lui a consacré René Saulnier et qu'a si bien mis en valeur l'imprimeur-éditeur d'Angers, Jacques Petit, avec le souci de reproduire très exactement les coloris originaux. Ici aussi, les débuts ont été religieux; puis les éditeurs répartis dans les villes de cette région ont laïcisé leurs sujets. Certains d'entre eux ont conservé très longtemps une gravure sur bois simple et évocatrice, brutale même, parce qu'ils avaient une clientèle importante en Espagne. Les sujets comiques, les scènes galantes, les personnages historiques ont à Chartres comme à Orléans et au Mans, en Touraine comme en Anjou, une simplicité de taille et de coloris qui, bien que très souvent les artistes soient connus et aient même formé des dynasties, se situent esthétiquement dans un plan propre, carrément folklorique. On sera sur ce point entièrement d'accord avec René Saulnier (p. 133 et 139), à qui l'on souhaite ici d'enrichir encore notre science d'ouvrages aussi bien documentés et aussi flatteurs pour nos artisans de jadis et de maintenant.

A. van Gennep.

LA NATURE

EUPALINOS AU CONCOURS LEPINE. — Ils furent beaucoup de Parisiens à aller voir, il y a quelques semaines, les « œuvres » de M. Alexandre Calder, exposées dans une galerie d'art.

M. Calder, qui a eu, paraît-il, une formation scientifique comme ingénieur, a évolué vers l'art, et appartient à cette école de... mettons d'architectes décorateurs, qui emploient le fil de fer, la tôle ou le zinc à fabriquer des ensembles dont certains ne représentent, de propos délibéré, que de simples vues de l'esprit, mais dont d'autres prétendent figurer des productions naturelles.

Sur le premier point M. Calder et ses émules ne m'appartiennent pas, et je laisse à mon confrère André Chamson et aux autres critiques d'art le soin d'en tirer justice, s'ils en jugent ainsi; mais sur le second, quand Eupalinos m'annonce un arbre, un oiseau, un pied de vigne ou un rameau de fleurs, j'estime qu'il relève de ma juridiction.

Comme l'Espagnol Miro, qui utilise le fil de fer, comme Fernand Léger et ses disques polychromes, comme beaucoup d'autres artistes et littérateurs qui ont entrepris d'intégrer la matière dans l'esprit, en lui imposant des formes sans forme, nous ne célerons pas à l'Américain Calder qu'il nous irrite et nous chagrine tout à la fois. On éprouve devant ces conceptions un immense regret de voir gâcher à du néant avoué, affiché, d'indéniables dons d'exécution. On se dit que, si tout est loisible à l'artiste quand il interprète le côté humain du Monde, fût-ce de rêve ou de cauchemar — car une œuvre littéraire, graphique ou plastique peut aussi bien s'apparenter à la Musique, en ne recherchant d'autre but que de créer des climats d'âme — du moins, lorsqu'il s'avise de toucher aux productions de la Nature, sommes-nous en droit, je parle des naturalistes, d'exiger de lui un minimum de traduction fidèle, d'honnêteté en somme.

Nous le regrettons, mais c'est le propre de ces objets et de ces phénomènes de porter avec eux, comme la tunique de Nessus, une fatalité de concret dont il est impossible de les dépouiller. Interprétez, soit : faites-en une synthèse, d'accord, mais respectez ce qu'en style spécial on appelle « les caractères morphologiques ». Du respect? dira-t-on. Mais oui... pourquoi pas? Une mère est toujours respectable.

Combien nous applaudirions, pour notre part, l'Eupalinos qui nous construirait, voire en fil de fer ou en tôle vernie, des figures inspirées de la toile de l'Araignée, de la spire dextre ou sénestre de l'Escargot, du plan de cristallisation d'une solution saline, du sens giratoire d'une tige de volubilis, de l'accroissement cellulaire d'un tissu vivant, mais à condition qu'un signe nous prouvât le souci d'exactitude technique de l'auteur!

Or voilà le grand écueil. Les trois quarts du temps, la Nature, pour un artiste ultra-moderniste, n'est qu'un prétexte et non une fin; il ne la considère qu'à travers la buée d'une vague songerie, comme ces pays lointains dont on a entendu le nom dans le drame de Materlinck et qui n'existent probablement sur aucune carte. Un ami très cher, mais gagné par le prurit à la mode, et à qui je confiais mes exigences, bondissait en me criant :

— Alors, nous retombons dans Redouté, « le Raphaël des fleurs! » ce bon élève soigneux, appliqué qui, tirant la langue, copia durant vingt ans des roses et apprit à plusieurs reines et impératrices de France et à un boisseau de princesses à les pourlécher comme lui, sans négliger une nervure ni une épine!

Hé oui, nous sommes ainsi faits, nous autres inhumains, impurs que rejette le Saint des Saints des petites chapelles! Pourquoi n'aurions-nous pas aussi notre conception particulière d'une esthétique, mais fondée sur un réel vrai et non faux? Derrière cette ire de mon ami très cher et à la base de quantité de ces « œuvres d'art » où Eupalinos l'architecte rejoint le concours

Lépine par le truchement des modèles réduits d'avions, des moulins à sauce mayonnaise et des tringles à rideaux perfectionnées, se cache, nous le savons, l'ignorance de la Nature, quand ce n'en est pas le mépris... La Nature, pouah! Un complexe de misérables tares! Oyez plutôt : simple, directe, saine, elle agit et ne pense point! Inhumaine en un mot, elle aussi. Et pour une machine à penser, c'est évidemment déchoir que de lui donner quelque attention, si ce n'est le temps d'une caricature!

D'où cette fureur d'abstraction qui sévit à tous les étages de notre vie intellectuelle, passe pour le fin du fin de la résistance humaine à l'incontrôlable, et humecte de ravissement les paupières des vieilles demoiselles sevrées de nourritures terrestres.

Ce n'est pas d'hier, au surplus, qu'on assiste à ce conflit. « L'insipide chose que la campagne, et le peu de compagnie qu'elle tient à une pensée militante! écrivent les Goncourt dans leur journal, le 23 mai 1857. Ce calme, ce silence, cette immobilité, ces grands arbres avec leurs feuilles repliées dans la chaleur comme des pattes de palmipèdes, cela met en gaîté les femmes, les enfants, les clercs de notaire. Mais l'homme de pensée ne s'y trouve-t-il pas mal à l'aise comme devant l'ennemi, comme devant l'œuvre de Dieu, qui le mangera et fera de l'engrais et de la verdure de sa cervelle de philosophe? Vous échappez à ces idées dans la pierre des grandes villes. »

A rapprocher de Paul Valéry disant que partout où il voyage on lui montre le même paysage, et de sa boutade, alors qu'il était depuis un peu de temps dans un jardin : « Maintenant rentrons, allons penser! »

Pourtant il faut accorder à Flaubert qu'il sut réagir contre cette répugnance du cerveau humain à ce qui le déroute et lui impose une obscure domination. J'ai noté dans sa *Correspondance* (2e série) cette phrase consolante : « Comme les moutons qui broutent du thym parmi les prés ont ensuite la chair plus savoureuse, quelque chose des saveurs de la Nature doit pénétrer notre esprit s'il s'est bien roulé sur elle. »

Voilà qui rachète le dédain des autres « penseurs » — ou leur sottise. Dans la terreur où ils sont que, s'ils se roulent sur la Nature, quelque chose en reste collé à leur peau, ils la fuient ou la désaxent au travers d'un prisme à leur usage. C'est l'aventure de Calder et toute la gent superartiste qui prend le contrefait ou l'embryonnaire pour la création. A force de vouloir être humain, trop humain... on franchit la limite non seulement de la mesure, ce qui serait sans gravité, au contraire! mais même de la simple correspondance à l'entendement le plus élémentaire. Après tout, n'est-ce pas ce qu'ils cherchent? Reconnaissons qu'ils y parviennent : appliquer le forceps à l'intelligence ne donne souvent que des avortements.

Marcel Roland.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **17 janv.** — *L. Cappiello*, par Denys Chevalier; à propos de l'exposition du Pavillon de Marsan : « Jusqu'à lui l'affiche telle que nous la concevons actuellement n'existait pour ainsi dire pas. Une affiche n'était généralement qu'un tableau peint sur papier accompagné d'un texte explicatif et commercial. Les modifications que Cappiello apporta à la plastique de l'affiche déterminèrent dans les textes la création d'une nouvelle forme impérative de slogan sans commentaire dont le célèbre *Buvez du lait* demeure le magnifique exemple (...).

« A travers de multiples aquarelles, encres de Chine, ou pastels de Capiello, c'est toute la société d'un siècle finissant qui défile devant nos yeux; société fixée avec une familiarité moqueuse et sans méchanceté. »

LA BATAILLE, **25 déc.** — *Canada, terre de la promesse*, par Georges Ros.

Il n'y a plus de problème franco-anglais au Canada.

L'effort de guerre : « Peuplé seulement de 11 millions et demi d'habitants, ce pays a mobilisé plus d'un million d'hommes dans les forces armées et un autre million d'hommes et de femmes dans ses industries de guerre. Sa flotte, devenue la troisième du monde, a convoyé plus de la moitié des transports traversant l'Atlantique. Son aviation a fourni ou entraîné plus de 130.000 équipages, sans compter les quarante-cinq groupes qui opéraient en Europe à la fin de la guerre. Non content de ravitailler pour une large part ses alliés en vivres et munitions, le Canada leur a, de plus, prêté — ou donné — près de 4 milliards de dollars. Et ceci sans contracter la moindre dette extérieure, et sans que l'augmentation du coût de la vie dépassât 20 %. »

Les travaux de l'avenir : « Géologues, aviateurs, colons, prospecteurs, tous travaillent à explorer des territoires plus grands que la France, dans une aventure qui n'a peut-être plus d'égale dans le monde. Rien qu'en 1945, 263 compagnies de mines se sont formées sur le seul territoire du Nord-Ouest, qui sépare les vieilles provinces du Pôle. Et dans l'Est comme dans l'Ouest c'est une même poussée vers le Grand Nord dont le climat rigoureux et l'éloignement ne suffisent plus à arrêter les pionniers. Mais la main-d'œuvre sera-t-elle suffisante pour mener à bien pareille entreprise et les 11 millions et demi de Canadiens viendront-ils à bout d'un pays grand dix fois comme la France? »

8 janv. — Edmond Tranin, qui en 1930 participa comme cartographe à l'une des expéditions soviétiques dans la région polaire, raconte et décrit *(L'Arctique rouge)* quelques traits de ce voyage de recherches; les nouvelles routes stratégiques et les nouveaux métaux stratégiques donnent un sens particulier à l'avance prise par la science russe dans ces domaines.

De souvenirs d'André Billy *(Ma première visite au* « Mercure de France »), détachons ce portrait : « En 1911 Adolphe Van Bever avait quarante ans. D'une chétivité qui ne devait être égalée, à mes yeux, que par celle de Louis Mandin, lui aussi secrétaire au « Mercure », mais beaucoup plus tard, Van Bever frappait d'abord par la vivacité de ses yeux bruns et leur réelle beauté. Pâle, les traits d'une finesse quasi féminine, portant la moustache à la royale et la longue mèche de cheveux sur le front, il ressemblait tout à fait à un héros de roman romantique. Cette impression s'atténuait quand, par un souci de politesse qui lui faisait beaucoup d'honneur, mais qui tenait peut-être à un besoin maladif qu'il avait de marcher, affligé qu'il était du tabès et de souffrances atroces dans les jambes, il se levait pour vous reconduire cérémonieusement jusqu'à la porte : on s'apercevait alors à quel point ce beau ténébreux de 1830, à la barbiche de mousquetaire, était petit. Et non seulement petit, mais mince, mais gracile. Ce corps de fillette, et ce fut aussi le cas de Louis Mandin, était habité par une âme indomptable. Quelle énergie particulière se cache donc dans le corps des homme petits? Chez Van Bever, elle se traduit par une étonnante faculté de travail et un goût du voyage, du déplacement, qui faisait frémir quand on le savait si cruellement atteint. »

15 janv. — Deuxième article d'Edmond Tranin sur l'Arctique : *Se battra-t-on parce que la terre est ronde?* « Est-ce pour se protéger contre une invasion éventuelle ou pour préparer un éventuel terrain de départ que se crée une sorte de front arctique? Bases, aérodromes, dépôts immenses sont protégés par des moyens de défense puissants, si puissants et si perfectionnés qu'on se demande si le froid pourrait faire obstacle à des opérations polaires. Ainsi, en mai dernier, le plus puissant porte-avions américains, le

Midway, aventura ses 45.000 tonnes dans l'Arctique pour essaimer soixante-dix avions spécialement équipés opérant en liaison, à des milliers de kilomètres de distance, avec les chars polaires, les snowmobiles, que le colonel Baird, commandant les manœuvres militaires dites du « Musk Ox Trall », a menées bien au delà des régions minières que colonnes blindées et troupes aéroportées auraient à protéger si...

« Deux grandes puissances « colonisent » actuellement le désert blanc : l'U. R. S. S. borde la banquise sur 6.500 kilomètres de la Norvège au détroit de Béring; l'Amérique est installée sur le rivage opposé de l'océan Polaire.

« De cet « Ice Water Imperialism » comme disent les Anglais, que peut-il résulter de bon? »

CARREFOUR. **9 janv.** — Balli : *Shanghaï, champ clos où s'affrontent les grandes puissances*, « Que le duel essentiel soit demain entre les Américains et les Russes ou entre les blancs et les jaunes, Shanghaï sera certainement l'un de ces champs clos.

« L'emprise américaine sur cet entrepôt géant, si imparfaite soit-elle, si « hopeless » à certains égards, ne diminuera pas de sitôt. Celle des Soviets est plus lente à s'établir, beaucoup moins visible, mais sérieuse. D'une part, les Russes blancs émigrés là depuis vingt-cinq ans, repris par la vieille patrie et moins hostiles à son régime politique depuis Stalingrad, vont s'inscrire au Consulat de l'U. R. S. S. pour reprendre leur nationalité perdue. Si, comme il est probable, on les laisse sur place, ils seront bientôt des agents actifs au service de Moscou. D'autre part, la masse des coolies se syndique avec une sûreté technique qu'elle n'a pu acquérir seule, ses sympathies vont aux dirigeants communistes qui — cela se sait — gouvernent plus honnêtement dans le Nord que le Kuomintang dans le Sud et l'Ouest. Avec quelques grèves encore, l'appareil révolutionnaire sera prêt et la Troisième Internationale disposera, à nouveau, dans le delta du Yang-Tsé, d'un levier puissant. »

16 janv. — *Une nouvelle phase de la paix stratégique : 86 % du pétrole mondial aux Anglo-Américains*, à propos du récent accord sur les pétroles du Proche-Orient. « Les Russes ont des besoins très supérieurs à leurs ressources nationales. Quand le plan quinquennal sera réalisé, à une dépense de 60 millions de tonnes de pétrole correspondra une extraction de 35 millions de tonnes. Or, ce déficit de 25 millions de tonnes les puits du Proche-Orient pourraient le combler entièrement, puisque d'ici 1950 leur production atteindra 47 millions de tonnes. C'est pourquoi on peut être sûr que la Russie ne se contentera pas de contrôler seulement 9 % des réserves pétrolières. »

LA GAZETTE DES LETTRES (bimensuel). **18 janv.** — De l'éditorial, *Le bec de la Plume*, sur la poésie : « Elle, qui fit fureur (cette expression commerciale n'est pas de trop) pendant l'occupation, nous l'avons vu décliner avec la réapparition de la liberté. Comme si, le but atteint, la main lâchait l'outil. (.....).

« Nous avons connu une période, la seule peut-être de notre histoire littéraire, où la poésie ait été à la mode, elle est passée — plus vite, hélas! que le faux café — et nous ne la regrettons pas. Comme certains souverains, elle doit régner mais non gouverner. Or, son royaume à elle est celui du silence. Elle doit laisser les kiosques, à livres et à musique, aux orphéons municipaux. »

LES LETTRES FRANÇAISES. **17 janv.** — *Un peuple démocratique* — les Tchécoslovaques — par Julien Benda, qui vient d'être reçu par eux. Deux traits de leur comportement politique : « D'abord la quasi-unanimité de toutes leurs classes à accepter la démocratie. Une bourgeoisie comme la nôtre, avec sa haine pour ce régime, pour son essence, non pour ses déviations comme elle l'affirme hypocritement, et sa tendresse pour le fascisme, y est une chose inconnue, du moins dénuée de toute influence. Un Six Février y est inconcevable. D'où un libéralisme total — semblable à celui qu'on voit chez les Anglais, chez qui personne non plus ne songe à torpiller le régime — mais dont les démocrates français, toujours menacés, ne peuvent s'offrir le luxe.

Puis la volonté, apparemment très sincère, de leurs communistes, du moins ceux qui ont le pouvoir, d'adapter la doctrine à leur nation, à son esprit, à ses traditions, à sa personnalité. Nationaliser une idéologie qui, d'essence, transcende la nation, est évidemment chose délicate.

Tout ce que je signale est qu'ils l'essayent et surtout que la partie de la nation non communiste leur fait confiance. Tandis que chez nous, le communisme est tenu par ses non-adhérents, d'avance et quoi qu'il fasse, pour ennemi de la nation; ce qui, étant donné l'importance du parti, entretient notre malheureux pays dans un état de guerre civile endémique dont on peut se demander s'il ne fait pas que commencer.

Un aspect de cette thèse des communistes tchécoslovaques a été de signifier au gouvernement soviétique

qu'ils souscrivaient à l'esprit de son système, mais en le modelant selon les désirences historiques de leur peuple; qu'en conséquence, ils n'acceptaient pas de servir servilement son emprise. C'est ce que celui-ci parait avoir admis si l'on en juge par son souci, m'assurent les gouvernants de Prague, de non-immixtion dans leurs affaires. Le fait est que, pendant les trois semaines que dura mon séjour, j'eus le sentiment que le « rideau de fer » n'était qu'une image, d'ailleurs bien venue. M. Churchill n'est-il pas homme de lettres? »

LE LITTERAIRE. **28 déc.** — Paul Guth, au Collège de France, écoute cette fois. puis interroge Étienne Gilson, lequel, évoquant tour à tour Duns Scot et la vendange à Vermenton (Yonne), se tient en humeur joyeuse. C'est Lévy-Bruhl qui a fait lire Saint Thomas à Étienne Gilson, selon qui « le thomisme éclate de vie ». Pour Étienne Gilson, « la philosophie universitaire idéaliste, représentée par Brunschwig et Alain, est morte ». Et il précise, l'imprudent : « Elle spéculait sur un plan purement intellectuel, à la recherche d'une vérité désincarnée. » Ces grands hommes ne seront donc jamais sérieux?

4 janv. — Boris de Schloezer : *A Moscou, la musique constitue, elle aussi, un secteur contrôlé.* « Quel est donc ce « bien », cet idéal? Avant tout, la musique russe doit être russe, le compositeur doit créer une œuvre qui ait un caractère national : il lui faut pour cela ne pas perdre contact avec la grande tradition dont la source est Glunka, dont les représentants sont d'une part les Cinq, d'autre part Tchaïkovsky. On ne négligera pas pour autant les grands maitres occidentaux, classiques et romantiques, principalement Beethoven. Il faut être clair, aisément compréhensible et concret, c'est-à-dire chercher à évoquer des images, des émotions précises. Le métier est très important, mais les subtilités techniques, les recherches et expériences d'ordre formel sont à éviter. Il faut être expressif; mais il ne s'agit pas d'exprimer n'importe quoi : on ne fait de la bonne musique qu'avec de bons sentiments et des idées saines. Aussi les critiques et commentateurs insistent-ils toujours sur l' « idéologie » de l'œuvre, sur son aspect philosophique, sur sa valeur psychologique, et c'est là-dessus que portent la plupart des discussions. Les sentiments pessimistes, le désespoir, les émotions négatives ne sont admis que s'ils aboutissent à une solution et la tragédie doit déboucher sur l'affirmation de la vie.

Les partitions soviétiques que nous avons entendues ne répondent-elles pas très exactement à ce programme? D'après leur vocabulaire, leur syntaxe, ne croirait-on pas que l'évolution de la musique russe s'est arrêtée il y a une quarantaine d'années? »

NOIR ET BLANC. **25 déc.** — De Jean Palaiseul, une présentation de *Picasso*, avec une photo très perçante (celui que Cocteau appelait « le charmeur d'objets » a maintenant 65 ans). Un mot de Picasso : « Mes tableaux sont une somme de destruction. » Un autre, à propos de son portrait de Gertrude Stein : « Tout le monde dit qu'elle n'est pas ainsi, mais cela n'a pas d'importance, elle le deviendra. » Et, enfin, un mot de son fils : « L'artiste lui avait donné un cheval de bois et l'enfant ne paraissait pas le trouver à son goût. Picasso entreprit donc de repeindre le jouet. Quant il eût fini, son fils contempla le cheval et conclut: — Je l'aimais mieux avant... »

OPÉRA, **25 déc.** — Un *entretien avec Rachilde* de Dominique Arban plein de vie et de relief.

8 janv. — Saint-Georges de Bouhélier : *La tragédie de Falconetti*, qui vient de mourir à Buénos-Aires. « Elle se jugeait inférieure à ses ambitions et ne se réalisait dans une comédie que pour souhaiter tenter autre chose dans un drame ou s'illustrer dans la danse ou dans la musique. La Jeanne d'Arc de Dreyer où elle a atteint au sublime est restée une date. Elle n'en a pas renouvelé l'expérience. Éternellement insatisfaite, et beaucoup moins des autres que d'elle-même, elle portait donc en elle une soif d'idéal qui eût suffi à lui créer une vie de malheur. Elle était de ces créatures à qui rien ne convient, en effet, de leur condition ni de l'univers et de cette nature elle tirait à la fois son génie et son infortune. Pour le surplus, d'une bonté adorable et d'une grande simplicité. »

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **2 janv.** — *Le roman d'un roman*, reportage ramassé et dense de Simone Ratel; de plusieurs romans plutôt, ceux de Pierre Lescure et de Célia Bertin, conçus dans les marges de l'étonnante activité clandestine que l'on sait, alors que la fondation clandestine des Éditions de Minuit et des *Lettres françaises* masquait pour Pierre de Lescure une activité plus clandestine encore, une clandestinité du second degré, toute militaire celle-là.

16 janv. — A propos de la rumeur qui continue à courir, malgré les démentis, des 40.000 vers inédits de

Rimbaud qui auraient été découverts à Addis-Abeba, voici une lettre inédite de M. Savouré, négociant à Grasse et correspondant d'affaires de Rimbaud l'Africain, à M. Georges Maurevert : « ...J'ai, en effet, beaucoup connu et fréquenté cet extraordinaire original, avec sa dégaine étrange, toujours l'épaule gauche en avant de la droite. C'était un des plus forts arabisants qui aient existé. Vers 1886-1887, il est parti prêchant le Coran comme moyen de pénétrer en des régions alors inconnues de l'Afrique. Puis, après bien des avatars, il est rentré à Harrar où il a surtout habité et fort longtemps. Il n'a fait qu'un seul voyage en Abyssinie proprement dite, après la conquête de cette ville (Harrar) par Ménélick en 1886-89 et a été le premier Européen qui ait franchi les lignes abyssines (...).

« Nous ne nous étions jamais douté qu'il fût poète de talent *(sic)*. Une de mes caravanes étant arrivée au Harrar au début du Ramadan, nous avons dû en attendre la fin. Il m'a donné l'hospitalité pendant le mois. Assez bonne maison sans meubles. Je n'ai pu coucher que sur mon lit de camp de route et pendant ce mois je n'ai jamais pu savoir où il couchait, le voyant jour et nuit écrire sur une mauvaise table... ».

Correspondance d'affaires? Rapports? Ou poésie?

RÉFORME. **14 janv.** — Jacques Combe : *Le sentiment de l'inquiétude chez Jérôme Bosch* : « Le fantastique de Jérôme Bosch est, entre bien d'autres manifestations éclatantes, l'expression de l'inquiétude propre au Moyen Age finissant, inquiétude essentiellement théologique et métaphysique. Une grande défiance du monde des sens, les contacts mal établis et comme perdus entre vie physique, vie de l'esprit et vie de l'âme; une sorte de terreur des dangers que cette dernière affronte perpétuellement du fait des deux autres.

Le XVe siècle a eu l'obsession du Démon et des démons qui en sont la monnaie, les manifestations multiformes et quasi-omni présentes. Partout ils dressent leurs embûches : la vie des sens comme la vie de l'esprit en sont harcelées. La tentation, ce thème qui, s'exprimant surtout par le personnage de saint Antoine, le déborde et envahit presque toute l'œuvre de Bosch, c'est bien là la forme que revêt l'inquiétude du XVe siècle finissant. (...).

« Dans ce monde hostile où le Démon rôde, l'homme passe comme inconscient, comme endormi, absorbé en des soins absurdes et mesquins, insoucieux du sort de ce qui est l'essentiel de lui-même. »

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **28 déc.** — Jean Caillez : *Raidissement du régime franquiste. Divisée, la Résistance espagnole ne peut réussir sans une aide étrangère.* Portrait de Franco : « Il se sent plus sûr de lui que jamais. Entouré de quelques familiers, il vit à quelques kilomètres de Madrid, au château du Pardo. Il sort peu, sauf pour quelques grandes tournées de propagande soigneusement préparées — et qui pourtant n'ont pas toujours le résultat escompté, comme ce fut le cas au printemps dernier en Andalousie. On le dit imperméable aux critiques, obstiné dans ses idées, persuadé de sa mission providentielle, nouveau Moïse chargé de conduire son peuple, bon gré, mal gré, vers une nouvelle terre promise. Il incarne à ses propres yeux les destinées éternelles de l'Espagne.

« Profondément croyant, il ne prend ses plus graves décisions qu'après s'être agenouillé de longues heures dans son oratoire. Quand il se relève, éclairé, sa décision est irrévocable (...).

« Cette accointance redoutable avec les puissances supérieures n'empêche pas le Caudillo d'être un politique avisé. Son accession, son maintien au pouvoir sont dus sans doute à la désunion de ses adversaires, mais aussi à son intelligence rusée. Il est Galicien, et les Galiciens sont un peu les Auvergnats de l'Espagne. »

4 janv. — Jacques Maritain : *La rééducation de l'Allemagne exige celle de l'Europe.* — *La communauté des destins rapproche la Norvège de la France*, par Marc Blancpain : « L'occupation, aussi impitoyable et odieuse qu'en France, aussi âprement combattue et avec le même héroïsme, a ruiné et sali la Norvège comme elle a ruiné et sali notre pays. On me dit que, dans le Nord, sur des lieues et des lieues, les Allemands ont brûlé les villages. L'hiver est proche, et des millions de familles quittent leurs logis provisoires pour venir s'abriter à Tromdhjem, à Bergen et à Oslo; il faut se serrer et leur faire de la place en attendant la reconstruction. (...).

« Un puissant courant d'intérêt et de sympathie pousse les Norvégiens vers la langue française, l'esprit de la France, et, plus simplement, la France. Depuis bientôt deux ans, l'activité et la vigilance de notre ambassade, avec des moyens modestes, ont merveilleusement entretenu et alimenté cet intérêt et cette sympathie. La France est présente en Norvège et sous son meilleur jour. Elle n'a pas, comme dans certains pays, commis l'erreur de vouloir enrégimenter, éduquer ou même payer ses amis. Le peuple norvégien, qui a subi avec dégoût la propagande allemande, sait gré à la France de cette

discrétion et de cette mesure; il vient à elle par de libres chemins d'amitié spontanée et d'estime. »

SPECTATEUR. **24 déc.** — Un *Hommage à Léon-Paul Fargue*. De Claudel, *Nascuntur poetae :* « S'il y eut jamais un poète-né, c'est-à-dire non pas un spectateur, mais un faiseur de vie, non pas un copiste, mais un associé et un collaborateur de la création, quelqu'un à qui la Fée a remis un grain de sel et une étincelle de feu, pour qui tout ce qu'on lui montre est à la fois du délicieusement connu et du tout frais, et qui, haut le pied, dans le remue-ménage universel connaît juste le moment d'intervenir dans un jet de cocasserie splendide, c'est notre ami Léon-Paul Fargue. Quand on se penche sur un texte de Fargue, la ligne ne reste pas comme une passementerie inanimée, c'est tout le carré de la page qui se met à marcher et à bouillir, agitée d'une espèce de mouvement colloïdal, comme une place un samedi de marché et la rue devant l'hôtel de ville un jour de tirage au sort ».

Fac-similé d'une mélodie inédite de Honegger sur un poème de Ronsard.

Revues.

REVUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE. **Décembre.** — Louis Jouvet : *Beaumarchais vu par un comédien.* D'un texte bref mais plein, détachons quelques remarques de l'homme du métier :

« Dans cet art où les moyens d'expression dépassent le besoin d'exprimer, je compris que trop de métier nuit et, comme dit Montaigne, que *l'archer qui outrepasse le but fault comme celui qui n'y atteint point.* »

« Il n'y a qu'un moyen d'éprouver ou de contrôler la nature d'un comédien : c'est de lui confier un grand rôle. Lorsqu'on lui impose Hamlet, Alceste ou Tartufe, quels que soient ses dons, l'élève a une façon particulière d'exproprier, ou de s'approprier le personnage. En lui faisant incarner un héros, on pratique sur l'élève une sorte d'exorcisme qui permet de le classer. Il n'a encore aucune des qualités suffisantes pour jouer Hamlet, Alceste ou Tartufe, mais la manière dont il réagit dans ses rôles permet de déceler celles qu'il possède et d'orienter sa vocation. »

« Lorsqu'on joue un personnage de Molière, on est nourri par lui. On peut incarner un personnage de Beaumarchais sans subir moralement d'augmentation de poids. »

« L'horloger Augustin Caron a fait faire à Beaumarchais des personnages d'horlogerie. »

L'ARCHE. N° 21. **(novembre.)** — Pierre Reverdy : *Circonstances de la poésie.* Valéry et Alain ont jeté de puissants jets de lumière sur la forme classique de la poésie, sur la poésie dans ses rapports avec la technique classique (le classisme étant en poésie une forme déterminée par la technique). La poésie dite « moderne » est aujourd'hui en France dans son printemps, pleine de sève; mais les essais sur ce qu'elle est sont des plus rares. En voici un, simplement écrit dans un style tout exotérique, et qui est fort important.

Francis Ponge : *Lieu de la salicoque*; une « physique de la crevette »; essai ou poème? Brillante en tout cas, de bon aloi, de belle langue.

ARTS ET LETTRES. **Décembre.** — *Edgar Degas, sonnettiste*, par Y. Gérard Le Dantec. *Deux poèmes* de Charles Vildrac.

LE COURRIER GRAPHIQUE. **Novembre-décembre.** — Un excellent numéro; des illustrations belles, intéressantes et variées, des articles qu'il faudrait citer tous, sur l'art du livre actuel et passé, sur la presse, et les livres pendant la guerre, etc., justifient l'ambition du sous-titre, « revue des arts graphiques ».

LE DIVAN. **Octobre-décembre.** — Eugène Marsan : *Pages retrouvées*, élégantes et fines, comme de juste. V. del Litto : *Le bataillon de l'espérance*; il s'agit d'un de ces « mouvements de jeunesse » qu'on avait créé en 1794 à Grenoble, et auquel Stendhal, à onze ans, brûlait d'appartenir *(Vie de Henri Brulard)*. M. del Litto, entre autres documents, a retrouvé et publié le règlement du Bataillon. — *Petites notes stendhaliennes :* F(rançois) M(ichel) identifie le *Néron* des écrits intimes avec M. de Latour-Maubourg, notre ambassadeur à Rome.

EAUX VIVES. Cette « revue littéraire, scientifique, artistique, organe de l'association amicale des finances au service de la continuité française », consacre à un *Hommage à Paul Valéry* son numéro de **septembre-décembre.**

EPITRES. — Est une toute petite mais sympathique revue qui paraît chaque mois à Gand. L'éditorial du numéro de décembre annonce que le *Mercure* « tire son deux-millième numéro » : c'est lui faire bien de l'honneur. Signalons quelques mots parfois durs d'André Thierry sur *La Poésie de la Résistance :* « La poésie de la Résistance a produit du bon et du mauvais, et, comme toujours, le mauvais l'a évidemment emporté — en quantité

— sur le bon : c'est le sort de toute activité humaine.

« Et, bien entendu, c'est en général le mauvais qui a connu le succès. Je pense à Aragon. Car si ce dernier se montre bon poète parfois, comme dans les Lilas et les Roses, Elsa au miroir, ou la Ballade de celui qui chante dans les supplices, en général, il abuse de la virtuosité des « trucs » de la versification, et ses « poèmes » ressemblent plus, bien souvent, à de la jonglerie qu'à la véritable poésie.

« Par contre, d'autres poètes résistants ont produit de fort belles choses : Jean Cassou, Pierre Emmanuel, Pierre Seghers et surtout Paul Eluard, toujours égal à lui-même et dont les « Sept poèmes d'amour en guerre », par exemple, sont presque autant de petits chefs-d'œuvre.

« Mais là encore, ce qui devait arriver arriva : c'est ce qu'Eluard a produit de moins bon, de moins poétique, qui connut le plus grand succès. »

ETUDES. **Décembre.** — Paul Cangelieu : *Nouveaux aspects de la vie parlementaire en France.* Anonyme : *Au pays des héros du travail*; à Moscou; le pour et le contre. — Henri Mogenet : *Mariage et virginité*; depuis vingt ans, dit l'auteur, les catholiques paraissent découvrir la grandeur humaine, la noblesse et la sainteté du mariage : un coup de barre, pour parer à ce que le R. P. Boigelot appelle « une dévaluation de la virginité ». — Bernard Nicole : *Dilemme Américain.* — Mgr Jean Calvet : *Une thèse* (de l'abbé Richard) *sur Louis Le Cardonnel.*

Janvier. — Wilfrid Parsons : *Tableau politique des Etats-Unis.* — X. : *Une éducation brusquée. Le soldat nord-africain et les campagnes d'Europe.* — *Jean de Pange : L'œuvre intellectuelle de la France sur le Rhin.*

FONTAINE. **Novembre.** — Ce numéro paraît tard, mais donne un sommaire de classe où l'on remarque particulièrement des inédits de Mallarmé présentés par Eileen Souffrin *(De l'Orient passé des Temps)* une note de Jean Wahl sur Bernard Groethuysen et, de Groethuysen, *Montesquieu et l'art de rendre les hommes libres*, des maximes de René Char *(A la Santé du Serpent)*, et le début d'un roman de Maurice Toesca *(Les Coeurs mal placés).*

FRANCE-ASIE, revue mensuelle de culture franco-asiatique (Saïgon). **15 octobre.** — Le van Dam : *Vingt années de littérature annamite.* — *Poèmes chinois* (de Tou-Fou, Tsoei Tou, Tsin Koan, Tchou chou Tchen et Tchang-Yen), traduits par Pierre Daudin et adaptés par René de Berval. — Georges Coedès : *L'ancienne civilisation khmère.*

HOMMES ET MONDES. **Janvier.** — L'inconnue atomique, par Maurice de Broglie. — *Correspondance inédite* de Léon Bloy avec Henri de Groux. — *Un musicien chez Lyautey*, par Jacques Thibaud, ou plutôt par J.-P. Dorian, qui a recueilli les récits de Thibaud en y mêlant une bonne dose de littérature.

LA REVUE DES LECTURES, l'illustre création de l'abbé Bethléem, reparaît trimestriellement, à Langres. Son fondateur est mort en 1940; l'abbé Donot lui succède. Le numéro de **décembre** complète l'année 1939, dont il donne la table alphabétique.

LES LETTRES, revue trimestrielle, poursuivent dans ce **n° 7** leurs efforts et leurs recherches consacrés à la poésie moderne; inégalement heureux, mais sympathiques. Signalons les poèmes de Pierre Jean Jouve, de Robert Guiette, de Yanette Delétang-Tardif; chez ces derniers se montre presque à visage découvert cette influence de Laforgue qui est en train, insidieusement, de regagner plus de terrain qu'on ne croit.

MARSYAS continue vaillamment à paraître à Aigues-Mortes. Son numéro de **décembre** porte le n° 250 : c'est un titre.

LA MAISON FRANÇAISE. — Bien présentée, bien illustrée (photos un peu grisespeut-être), cette revue mensuelle publie en **décembre** son n° 3. On y trouve à la fois des articles d'ordre très général — sur l'urbanisme, l'architecture, la décoration, etc. — et des études d'ordre pratique fort précises. Par exemple, dans ce numéro-ci : *Où en est la Reconstruction?* — étude documentée et nette, avec chiffres et cartes; — *La chambre à coucher et ses meubles*; *Le blanchissage familial.* Études entrelardées de fantaisies ou de variétés agréables.

LE MONDE FRANÇAIS. **Janvier.** — On chercherait vainement de la gaudriole dans cette revue, mais on y trouve des articles solides et de haute tenue; somme toute, ce qu'il y avait de meilleur dans feu la *Revue des Deux Mondes.* Énumérons : *Genèse du Commonwealth britannique* par Jacques Chastenet; *Frédéric II propagandiste*, par Jean de La Roberie; *En Cabriolet vers l'Académie*, par Louis Guimbaud (les visites académiques de Victor Hugo; inédits de Hugo et de Juliette Drouet); *Ferdinand de Lesseps et les Saint-Simoniens*; par Georges Edgar-Bonnet; etc.

LA NEF. **Janvier.** — Denis de Rougemont : *La guerre des sexes en Amérique*; « entre les moralistes puritains qui tentaient follement de faire « comme si » l'instinct sexuel pouvait être passé sous silence ou nié; les sexologues qui tenteront follement de faire « comme si » ce même instinct souffrait des mesures rationnelles; les producers de Hollywood qui tentent follement de l'exciter tout en le contenant dans de « justes » limites, fixées par le Comité Havs, — le jeune Américain, s'il trouve une voie saine et quelques disciplines praticables, sera vraiment le génie du siècle et l'objet d'une grâce spéciale. Or c'est bien ce qu'il pense être, étant Américain. »

Vuillard et Mallarmé, par André Chastel. — *La maison des hommes*, poème d'Audiberti. — *Le socialisme chez Karl Marx*, par Robert Aron : texte d'une communication faite le 18 novembre au Congrès international de philosophie de Rome. — *Un homme d'état de la troisième république :* Poincaré présenté par Emmanuel Berl, F. Beau de Loménie et par lui-même (extrait de son journal de la dix-septième année, commenté par Maurice Pouchet).

REVUE DE PARIS. **Janvier.** — André Siegfried : *le développement économique de l'Amérique latine.* Le fait nouveau est la formation de capitaux locaux et la constitution d'entreprises industrielles proprement dites. Le besoin de capitaux et de techniciens étrangers continuera à se faire sentir. L'influence latine, qui est d'ordre culturel, ne saurait contrebalancer la prédominance économique anglo-saxonne, qui elle-même impose à son tour, peu à peu, sa propre langue.

Lettres de Tahiti de Gauguin. — Julien Benda : *De la dialectique matérialiste et autres rationalismes « modernes »*.

POLYEDRE (Monaco). **Novembre-décembre.** — *Trois poèmes* de J. Prévert. — *Poèmes* de G. Ribemont-Dessaignes.

SAISONS. *Almanach des Lettres et des Arts.* **Hiver 1946-1947.** Quel plaisir de manier cette publication! Non seulement luxueuse, mais (si l'on ose dire) du meilleur ton. Quant aux textes, c'est leur qualité et leur tenue qui en fait l'unité. Ils sont de Malraux, de Braque, de Paulhan, de Supervielle, de Rouault, de Lucien Becher, de Limbour, d'Arland, d'André Masson, d'Ilias Venezis, corsés de pages anciennes de D. Pernette du Guillet, Scarron et Nodier; les illustrations, de Maillol, Matisse, Braque encore, Rouault, Gustave Moreau, Raoul Dufy, Masson encore, Jean Le Moal. C'est Marcel Arland qui dirige, Aulard qui imprime et le Pavois qui édite (à 1.500 exemplaires sur Rives) cet ensemble si heureux.

LES TEMPS MODERNES. **Novembre.** — Simone de Beauvoir : *Pour une morale de l'ambiguïté* (première partie). — Benjamin Goriély : *Science des lettres soviétiques.* — Karl Loewith : *Les implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger.* — Etiemble : *Deux ou trois noms de Dieu d'intellectuels*, mordant.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Décembre.** — *Sacerdoce et Laïcat dans l'Eglise* par Y. Congar. — De P. Reuter, Y. Pagniez et X., un ensemble d'études et de méditations sur le procès de Nuremberg; à rapprocher de celles d'*Esprit.*

Janvier — *L'Eglise missionnaire et la culture occidentale*, par A. Cras. — *Perspectives chrétiennes en Afrique noire dans le désarroi du moment*, par L. Anjoulat. — *Peut-on éviter encore l'étatisme?* par A. Detœuf; à verser au dossier du plan Monnet.

VARIÉTÉS

LE VOYAGE DE PARIS A JAVA OU M. DE BALZAC MYSTIFIE. — Au mois d'octobre 1831, lors d'un bref séjour qu'il fit à la Poudrerie d'Angoulême, M. de Balzac rencontra chez ses amis Carraud un homme qui l'étonna prodigieusement et l'émerveilla par le récit de sa vie à Java.

Il n'eût jamais soupçonné qu'il pût exister de par le monde une île comme celle-ci, une île de miracles, vrai paradis en miniature, au printemps éternel et parfumé, où tout se trouvait réuni pour la satisfaction des sens et de l'âme, où on trouvait du café,

du thé, de l'opium à profusion, et, au milieu d'une végétation luxuriante, des femmes belles et ingénument luxurieuses, ne pensant qu'à l'amour et à la volupté, à quoi les incitaient les senteurs enivrantes des fleurs et le chant divinement mélodieux des oiseaux.

Sept nuits de suite, calé dans un bon fauteuil, au coin du feu, M. de Balzac avait, sans se lasser, les yeux brillants d'envie ou de convoitise, écouté M. Grand-Besançon évoquer l'heureux temps où, dans son palais de Batavia, tout tapissé de soie et de cachemires écarlates il coulait des jours fortunés, bercé par le mélodieux concert des bengalis voletant autour de lui qui, nonchalamment étendu sur des coussins de satins chinois, passait une main demi-morte dans la chevelure noire d'une blanche et lascive javanaise.

Ce voyage enchanteur, qu'il lui semblait avoir réellement fait lui-même, M. de Balzac, dans le premier feu de l'enthousiasme, s'empressa d'en conserver par écrit le souvenir, se proposant d'insérer sa relation dans le recueil intitulé *Conversations entre onze heures et minuit* qu'il comptait publier bientôt.

Le lendemain de la septième nuit, quand il eut pris congé de ses hôtes et repris le chemin de Paris, certaines singularités du récit de M. Grand-Besançon, qui lui était apparu comme un moderne Sindbad-le-marin, semblèrent si extraordinaires à M. de Balzac qu'un doute lui vint de leur authenticité. C'était trop beau pour être vrai, et si c'était vrai, il avait quelque peine à concevoir que l'excellent M. Grand-Besançon eût été assez fou pour quitter son éden océanien, où il vivait dans la félicité, tel un sultan, et venir s'enterrer dans une petite ville de province et dans la situation subalterne d'un commissaire de Poudrerie. Il eût pu confronter ses souvenirs avec les relations d'autres voyageurs, que ce commissaire avait pris en grippe et même en haine, notamment avec les deux in-quartos ornés de planches de Sir Stamford Raffles, chez qui, par ailleurs, il eût trouvé ce qu'il souhaitait, des détails sur la littérature, la poésie, la musique des Javanais, mais le temps lui manquait pour se procurer ces ouvrages et pour se livrer à cette enquête. Il en toucha un mot au peintre Auguste Borget qui, ayant pris des informations, confirma ses soupçons : les renseignements qu'on lui avait fournis étaient apocryphes.

Ce que le commissaire de la Poudrerie d'Angoulême avait raconté de l'Upas à M. de Balzac pouvait servir de pierre de touche. Cet arbre à poison, planté au cœur d'un volcan éteint, cet arbre unique au monde, inobservé, sauf par M. Grand-Besançon qui l'avait regardé de très loin, à l'aide d'une longue-vue, avait, en réalité, été déjà découvert, ou plus exactement inventé, en 1774, par un nommé N. P. ou J. N. Fœrsch, soi-disant chirurgien au service de la Compagnie hollandaise des Indes, qui en avait publié une description circonstanciée dans la livraison de décembre 1783 du *London Magazine.* Aussitôt reproduite et traduite

en plusieurs langues, elle avait fait frissonner d'horreur l'Europe entière. Le naturaliste Erasme Darwin, en des vers renouvelés de Pope, avait célébré, au chant III[e] de ses *Amours des fleurs*, les horribles méfaits du « cruel Upas, l'hydre du règne végétal », et contribué ainsi à sa sinistre vogue. Bien que, peu après la publication de l'article du sieur Foersch, MM. Van Rhym et Palm, mandatés par la Société scientifique de Batavia pour enquêter sur ses allégations, en eussent démontré l'absolue fausseté, la légende n'en avait pas moins fait son chemin et obtenu autant de créance qu'au temps jadis les exploits fabuleux de l'Hydre de Lerne, de la Chimère et autres mythes de l'antiquité. Battue en brèche par les voyageurs et les savants, elle avait, à la longue, fini par s'effriter. Depuis le début de ce siècle, l' « extravagante imposture » de Foersch avait éclaté à tous les yeux, et le terrible Upas, dépouillé de son prestige à telles enseignes qu'un médecin anglais, Charles Campbell, était venu s'asseoir à l'ombre de son feuillage prétendûment mortifère où pépiaient des oiseaux, avait été rendu à la botanique sous le nom barbare d'*Antiaris Toxicaria*, que lui avait donné Rumphino, le premier qui, scientifiquement, l'avait décrit.

Selon toute apparence, M. Grand-Besançon avait déniché le récit de Foersch dans le tome I[er] des *Mélanges de littérature étrangère* et se l'était approprié sans scrupule aucun. Les autres assertions, puisées à on ne savait quelles sources, méritaient-elles plus de crédit? Le bengali, cette « fleur de l'air » au chant passionné, le volcamerias aux capiteuses senteurs, l'arbre-fougère, cette « plante sublime », nul voyageur ne les avait jugés dignes d'une mention. La coutume de jeter aux tigres les condamnés à mort était depuis longtemps abolie. Quant aux javanaises, ces « houris voluptueuses », moins belles que les hommes de leur race, elles n'avaient guère d'attraits pour des yeux européens. Vite flétries, elles devenaient hideusement laides. Presque toutes mariées cinq ou six fois, non point pour avoir fait périr de volupté leurs époux, mais parce qu'elles avaient divorcé d'avec chacun d'eux, les malheureuses femmes n'étaient nullement réputées pour leur tempérament dévorant, mais sans doute M. Grand-Besançon avait confondu ces honnêtes dames, qui n'étaient point belles, avec les *rong-gong*, ces almées de Java, dont la tenue était si dépravée que leur nom était devenu synonyme de prostituée. Tout le reste, le pape des crocodiles, le grand prêtre des singes, et ces bisons qui veillaient avec tant de sollicitude sur le sommeil d'un jeune pâtre après avoir, d'un coup de corne, éventré le tigre qui avait bondi pour le dévorer, était à l'avenant.

Ce n'est pas sans regret que M. de Balzac apprit que son enchanteur n'était qu'un imposteur. Plutôt que du Doubs, en dépit de son nom, M. Grand-Besançon était peut-être du Midi, et même de Tarascon. L'auteur d'*Une Passion dans le Désert* eût pu trouver

dans sa déconvenue le sujet d'une scène de la vie de province où il eût campé le type encore inédit de l'homme casanier dont l'imagination a rêvé en marge des livres de voyage qu'il a broutés, et qui, au fur et à mesure qu'il les improvise pour l'ébahissement de ses amis et connaissances, finit lui-même par croire à la réalité de ses mensonges. Chose singulière, loin de lui en vouloir, M. de Balzac sut gré à M. Grand-Besançon de lui avoir fait entrevoir une sorte de paradis terrestre. Tel naguère Erasme Darwin, bien que convaincu de la fausseté de ces prémices, le poète en lui l'emporta sur le philosophe. Lui non plus, il ne put se résoudre à laisser perdre le souvenir de ce voyage qu'il lui semblait avoir réellement fait, ayant intensément vécu, ainsi que dans un rêve provoqué par l'opium, les particularités les plus singulières, et à détruire ces feuillets presque lyriques de sensualité, où il avait mis beaucoup de lui-même et où, incidemment, il avait allongé un coup de griffe à des principes et à des hommes qui étaient de France et non de Java, et qu'il détestait cordialement. Il tenait trop à son illusion perdue pour la sacrifier tout à fait. Il reprit son manuscrit et l'emporta avec lui à Aix-les-Bains où il était allé rejoindre Mme de Castries.

Là, tout près de cette grande dame dont il était éperdument épris et qui le désolait par ses jolies manières prises aux dépens de l'âme, il rêvait encore aux délices de Java. Pour se venger des tourments que Mme de Castries prenait un secret plaisir à lui infliger, il avait préfiguré la duchesse de Langeais dans une anecdote qui se passait au théâtre italien et qu'il mettait sur le compte de M. Grand-Besançon. En modifiant la version originale de son texte, il s'arrangea pour ne pas courir le risque de passer pour dupe et faire rire de son ignorance et de sa crédulité. Il s'arrangea pour que M. Grand-Besançon portât l'entière responsabilité de ses souvenirs chimériques et de ses discours fantastiques, vrais ou faux, qui lui avaient inoculé toute la poésie indienne, et par le sous-titre qu'il y mit, laissa entendre qu'à l'exemple de son ami Nodier, quand la fantaisie lui en prenait, il pouvait voyager sans cheval ou bateau, dans tous les espaces que Dieu a ouverts à l'imagination de l'homme, ayant, lui aussi, à sa disposition, une voiture magique, et qu'il lui suffisait de faire claquer le pouce contre le médium, ou de frapper trois fois la langue contre le palais, pour la mener de Delhi à Tobolsk ou pour la renvoyer des Orcades à Chandernagor. Ayant, entre temps, renoncé à ses *Conversations entre onze heures et minuit*, il envoya à la *Revue de Paris*, qui l'inséra dans son numéro de décembre 1832, ce voyage de Paris à Java qui ne représentait pour lui qu'une nouvelle illusion perdue.

Auriant.

LES ETATS-UNIS EN QUETE D'HUMANISME CLASSIQUE ET CHRETIEN. — M. Alvan S. Ryan, professeur au Massachusetts State College, auteur d'un livre sur *La conception de la littérature chez Newman*, nous envoie le texte d'une conférence sur *L'humanisme classique et chrétien* qu'il a faite récemment à l'Université catholique Notre-Dame (Indiana). Nous en donnons ci-après l'analyse et quelques passages.

« Il nous faut d'abord essayer de saisir, dit M. Ryan, les caractères essentiels de l'éducation américaine dans les dernières décades. La meilleure époque à observer, c'est l'entre-deux guerres, car c'est alors que les collèges et universités eurent leur développement le plus rapide, c'est le temps où la typique philosophie moderne de l'éducation devint largement agissante.

Je laisse de côté pour l'instant les écoles catholiques. On peut dire que de 1920 à 1940, dans les collèges et universités non-catholiques, le fameux slogan du recteur Eliot (Harvard) : *Education en vue de l'aptitude sociale et du service social* — devint la philosophie courante de l'éducation. Le développement des universités durant cette période alla s'éloignant de plus en plus de l'idée des *arts libéraux*. La confiance dans la spécialisation, dans la formation technique, professionnelle, utilitaire, devint l'attitude d'esprit acceptée et régnante. Hormis le cours d'anglais, il n'y eut plus de matière exigée de tous les étudiants.

Bien entendu, les cours d'arts libéraux continuèrent d'exister, mais ils devinrent matières secondaires, tout comme la physique, la psychologie, les langues vivantes... En un certain sens ce développement était nécessaire et utile; il ne faut pas minimiser le progrès des sciences spéciales, la formation d'ingénieurs, docteurs, avocats, chimistes, etc.

Où donc était l'erreur? Une telle éducation ne s'occupait guère des *premiers principes*, des *fins dernières*. Elle laissait *l'humanité totale* telle qu'elle était lorsque l'étudiant était entré à l'université, hormis peut-être que l'étudiant, par désillusion ou scepticisme, pouvait avoir perdu la curiosité intellectuelle générale avec laquelle il avait commencé ses études.

En de telles circonstances ce n'était que par accident que l'étudiant pouvait entrevoir ce que pouvait être une éducation universitaire. S'il avait de la chance, il pouvait se trouver dans la classe d'un professeur qui refusait d'adorer les idoles courantes. Peut-être un professeur de botanique ou de chimie mêlait-il à son enseignement des faits, une critique du savoir scientifique, peut-être ce professeur discutait-il la méthode de la science et ses limites; peut-être examinait-il les fausses présomptions du mécanisme du XIXe siècle, peut-être distinguait-il entre la vraie science et le scientisme. Peut-être un professeur d'anglais ou d'histoire, par ses préoccupations philosophiques ou bien en mettant aux mains de l'étudiant des livres traitant de questions reli-

gieuses, philosophiques ou culturelles, lui montrait-il le moyen d'acquérir lui-même une culture générale. Mais tout cela n'était qu'accidentel.

Les collèges et universités catholiques étaient plus rebelles à suivre cette transformation; toutefois ils n'étaient aucunement au-dessus de tout reproche. Bien sûr, l'instruction religieuse n'était pas abandonnée, mais le traditionnel programme des *arts libéraux* perdait sa vitalité, et les sciences spéciales envahissaient les programmes comme dans les écoles non-catholiques. La philosophie tendait à devenir une branche spéciale sans relation avec la structure totale de l'université. »

M. Alvan Ryan montre ensuite que cette spécialisation prématurée n'a pas manqué d'inquiéter les dirigeants des universités officielles : New-York, Chicago, Stanford, Yale, Harvard. Il rappelle que Newman, il y a un siècle, dans son livre *L'idée d'une Université*, avait prévu ce déclin de la culture générale et synthétique.

Newman avait proposé comme remèdes : l'étude de la théologie et de la philosophie, qui apprend à coordonner et à classer les branches partielles du savoir scientifique : l'étude des *arts libéraux*, qui apprend à situer les choses dans le savoir universel, à voir leur valeur respective et à déterminer leur dépendance mutuelle : « Il nous faut généraliser, disait Newman, découvrir la méthode, saisir les principes, et d'après les principes grouper notre savoir, lui donner forme. » Et il concluait : « Si la foi catholique est vraie, une université ne peut exister en dehors de l'enceinte catholique, car elle ne peut enseigner le savoir universel si elle n'enseigne la théologie catholique. » Dans un autre livre, *Christianisme et investigation scientifique*, Newman ajoutait que l'étude de la littérature, c'est-à-dire de l'homme réel, est un des grands moyens d'adapter l'homme à l'univers. Donc la théologie doit être enseignée parce qu'elle garde l'*intégrité* du savoir, la philosophie doit être enseignée parce qu'elle est la forme de tout savoir, les *arts libéraux* doivent être enseignés parce qu'ils développent la personne humaine et vitalisent le savoir.

Un point de vue semblable est exposé par Jacques Maritain dans un livre publié, durant la guerre, à la Yale University Press (1942) : *L'Education à la croisée des chemins (Education at the Crossroads)*.

Maritain suggère que l'étudiant devrait achever ses humanités entre seize et dix-neuf ans, puis entreprendre ses études professionnelles et spécialisées.

Quel serait le programme de ces humanités? Maritain envisage un programme analogue à celui de nos lycées dans les classes de philosophie et de première supérieure : littérature, beaux-arts, langues vivantes, sciences physiques et naturelles, mathématiques et logique, philosophie sociale et politique, métaphysique et philo-

sophie de la nature, psychologie et théologie. Selon Maritain, le but de ces humanités serait avant tout de pénétrer dans les grandes conquêtes de l'esprit humain, de susciter chez l'étudiant un éveil humain. Il proclame qu'un cours de théologie d'une nature nettement intellectuelle et spéculative est nécessaire même à l'étudiant laïque, « car ni Dante, ni Cervantès, ni Rabelais, ni Goethe, Nietzsche et même Karl Marx, ni Tolstoï et Dostoïevski ne peuvent être compris sans un sérieux fonds de connaissances théologiques... » Les humanités nourrissent l'esprit du sens du savoir et des vertus naturelles, de l'honneur et de la pitié, de la dignité de l'homme et de l'esprit, de la grandeur de la destinée humaine, de l'enchevêtrement du bien et du mal, de la *caritas generis humani.*

M. Alvan Ryan se demande ce qu'on peut faire pour revivifier l'éducation libérale dans les collèges et universités. D'abord enseigner la théologie, de façon à aider l'étudiant à faire lui-même quelque intégration du christianisme et des questions culturelles. Puis, enseigner la philosophie, l'histoire de la science et de ses méthodes, l'histoire de la civilisation. Enfin, réintroduire les grands livres, les grandes œuvres dans les programmes d'études. « Un tel retour aux textes originaux aiderait beaucoup à rendre vivante, courante et utilisable la pensée classique et chrétienne du passé. Certainement l'idée même d'un collège ou d'une université catholique réclame qu'on y transmette et continue la vie intellectuelle des siècles chrétiens. » Notre tâche est de recréer, dans une ère marquée par la barbarie et l'inhumanité, une éducation correspondant vraiment au nom d'humanisme chrétien.

Pierre Messiaen.

STENDHALIENS. — Dans le *Choix de Pages* qu'il vient de donner de Paul Léautaud, André Rouveyre n'a repris aucune des études que notre auteur a publiées sur d'autres écrivains. Puisqu'il fallait choisir, il a écarté les œuvres qui prennent appui sur d'autres œuvres. On ne trouve donc pas dans son *Choix* la notice que Léautaud a mise en tête des *Plus belles pages de Stendhal.* Quatre pages; en 1908. Je doute qu'on ait rien écrit sur Stendhal qui en si peu de mots ait tant de justesse, de pénétration, de fermeté, de *sympathie.* Stendhal est, de nos écrivains, l'un de ceux sur qui l'on dit communément le plus de sottises. Quels autres? Montaigne, par exemple, ou Descartes. Toutes gens d'accès facile; on croit les avoir à portée de la main; et leur esprit, sans faire mine de rien, va si agilement et si loin qu'en pensant les suivre on perd vite le souffle. Mais Léautaud, avec Stendhal, ne paraît guère s'essouffler. Cela le conduit à écrire des vérités qui ne doivent pas plaire à certains de nos stendhaliens.

Ceux-là trouvent plus confortable de s'arrêter à mi-route pour cueillir la fleurette. Ce sont des gens du monde. Ce sont les fins lettrés. Ils vous fabriquent un adorable petit Stendhal de salon pour dames et demoiselles. Une vignette romantique, mais d'un romantisme de bon ton, sans excès, sans emportement, tout tempéré par le flegme britannique (qu'il est délicieux de s'avouer à soi-même qu'on est du nombre des *happy few !*). Un dandy, mais facile à vivre; un garçon charmant.

Or Stendhal n'était pas un garçon charmant. Il était tranchant et sarcastique; et volontiers grossier; et cynique. L'homme des rêveries les plus tendres, oui; mais pour lui-même et pour quelques femmes. Un rêveur; mais rien de nuageux; la lucidité du cristal. Et la pointe du diamant; dure, infrangible, inflexible. Exactement à l'opposé de toutes les gentillesses dont on essaie de circonvenir son image pour faire de lui un homme de bonne compagnie. Il était l'homme le mieux fait pour dépister ces ruses, et pour les déjouer, et même pour les matraquer d'un coup brutal *(l'homme,* non *l'un des hommes) ;* par la clarté et la promptitude de son jugement, par sa fermeté réellement irréductible, par sa subtilité pour dénouer et sa rigueur pour trancher les mille liens lilliputiens que les gens bien assis ont l'art d'entortiller autour des esprits libres. N'en déplaise à nos buveurs d'eau, le Stendhal du *Rouge* et de la *Chartreuse* est aussi l'imbuvable Stendhal des écrits autobiographiques et des lettres : il ne sait pas vivre, celui-là. Le même; et l'un et l'autre à la fois. Et dans le même *Journal* où l'amour est traité si naturellement à la hussarde (un hussard pourtant singulièrement attentif aux mœurs du hussard), d'autres pages expriment une merveilleuse et brûlante tendresse, aussi délicates que telles lignes du *Rouge* qu'à dix-neuf ans, l'âge de toute l'exigence, on garde en soi comme l'un des chers secrets du cœur. Deux Stendhal? Non, bien sûr; quelle sottise! Un seul et même homme, à la fois et en même temps le hussard et celui qui inventa Mme de Rênal, laquelle évidemment était lui-même. Que ce vrai et complet Stendhal, qui a gardé jusqu'à nous tout le vif de ses arêtes — plus vives que jamais après un siècle d'épreuve, — que, ce Stendhal-là, nos gentils stendhaliens persistent à oser prononcer son nom, cela confond. Il faut qu'ils ne sachent pas lire; chaque page leur décoche un coup de pied au cul.

Ces bons jeunes gens tournent volontiers autour des érudits; autre classe de stendhaliens. C'est chez les érudits qu'ils font leur provision de bimbeloterie. Les pauvres érudits n'y sont pour rien; leur fonction n'est pas de défendre la pensée de Stendhal, mais de faire connaître des faits et des textes (le snobisme, d'ailleurs, ne les dessert pas; il diffuse; et ainsi, indirectement, il favorise leurs travaux). Ne rabaissons pas le rôle des érudits; ils ont éclairci mille points de la vie de Stendhal, c'est-à-dire mille points de son œuvre, car si même le document dément les confidences, l'écart

révèle un *coefficient sentimental* aussi parlant qu'un fait. Et c'est eux qui ont restitué les textes tripatouillés par les premiers éditeurs, eux qui ont révélé le vrai *Lucien Leuwen*, *Lamiel*, les écrits autobiographiques; en grande partie Stendhal est leur œuvre : rien de moins.

Stendhal parlait du beylisme et des beylistes. Certes il ne songeait pas à fonder une école. Ni une société secrète. Le propre des *happy few*, c'était qu'une affinité — don arbitraire de la nature — les rapprochait « en Dieu », sans qu'ils se connussent. Qu'est-ce donc que ce beylisme? Une précaution, peut-être, de Stendhal à l'égard de Stendhal. Une précaution du même ordre que les épitaphes, que *Dominique*, que les signatures fantaisistes des lettres, que les mille manières qu'il inventait de prendre du recul en face de lui-même et de se mettre à l'abri de ses propres entraînements. Passer de la première à la troisième personne, sans cesser de parler de soi, c'était se mettre soi-même au rang des objets, et se *désintéresser*. *Beylistes*, disait-il, et non *stendhaliens*. Stendhal n'était qu'un nom de guerre; c'est à Beyle que Beyle avait affaire. On comprend fort bien qu'il n'ait jamais songé aux stendhaliens; il aurait été le premier infidèle au beylisme. Les stendhaliens du premier genre, on en trouve dans tous ses romans les ancêtres, ces jeunes gens insignifiants et fats parce qu'uniquement définis par des rapports extérieurs. Quant aux stendhaliens du deuxième genre, a-t-il jamais pensé qu'ils dussent exister un jour? Quand il écrivait pour lui-même, quand il amoncelait ces manuscrits que nous ont restitués l'équipe des déchiffreurs, rêvait-il parfois, même dans la marge de son esprit, à la loupe et au regard aigu de l'érudit qui viendrait un jour le rejoindre sur le point de l'expression, sur cet étrange point d'interférence où sa pensée se faisait le trait d'une plume courant sur le blanc du papier, et, du même point par une démarche récurrente, redécouvrirait peu à peu le mouvement même de cette pensée si agile? S'il a pu lui arriver dans un moment d'abandon de former leur image, je ne crois pas qu'il ait jamais songé à eux avec quelque attention. Non par modestie. Non par fatalisme. Mais parce que dans son grand colloque avec soi cet homme si simple et si direct, et qui s'était si bien décapé de toute la crasse qui s'interpose entre nous et nous, avait dépassé de fort loin le moment où de telles questions peuvent se poser. A ces heures-là il habitait au cœur du mystère de l'*expression;* il s'y trouvait chez lui; c'était sa patrie (« bonheur d'avoir pour métier sa passion »); et l'on croit comprendre que lorsqu'un homme parvient jusqu'à cette solitude, les problèmes qui nous agitent à son sujet n'ont pour lui strictement pas de sens.

S. de Sacy.

GAZETTE

De Westport (Connecticut) nous recevons la lettre suivante :

Monsieur, j'ai reçu par le dernier courrier votre lettre circulaire. Je suis heureux et je vous félicite, Monsieur, de donner aux amis de la France, à l'étranger, le grand privilège de relire votre remarquable revue. Nous attendions ce plaisir depuis la Libération, et j'avais chargé un de mes amis de s'en informer. Ma surprise fut grande quand il m'informa que votre revue ne reparaîtrait plus. Je regrette de ne pas avoir conservé sa lettre. Nous en étions fort chagrins. D'autant plus que je savais qu'en tant que Revue, le Mercure de France *avait cessé de paraître avec le n° 998 du 1*er *juin 1940, que j'ai toujours eu sur ma table, depuis. Sentimentalité puérile! Peut-être. Mais c'est ainsi que nous aimons la France, nous, Américains d'origine française...*

...Et de Cringleford (Norwich) : *Monsieur le Directeur, j'étais enchanté de recevoir le* Mercure, *et je vous offre mes meilleurs vœux.*

Ma première connaissance avec le Mercure *date de l'année 1916 — j'avais pillé quelques numéros dans une maison détruite d'Albert-sur-l'Ancre. C'était un petit vol qui est resté secret et dont les suites ont été heureuses.*

Maintenant je salue la réapparition de la revue et je vous prie de bien vouloir m'abonner pour un an...

Février. — *Fifres de bise, pavois de gel, diamants et soleil d'or, les prés étincellent, la terre craque et se fend, d'invisibles hérauts, éclats de transparence dans l'air, annoncent les approches du printemps. Tout se prépare. Et l'hiver maître encore, implacablement froid sous le ciel pâle, attend sur ses terres désolées l'ouverture de la lice. Le tournoi va durer des semaines, vents et grêle, soleils clairs, mais nous savons la victoire du Printemps si certaine que nous fêterons la Mi-Carême avant la fin.*

L'hiver va persister en siennes offensives jusqu'en Mai, revenir à la charge avec des rancœurs de froid, se ressaisir au plein de

sa défaite et savamment intercaler des attaques de gel dans la douceur de certains jours pour nous glacer. Alternances de soleil et de givre, de douceur et de froideur, l'hiver se succède à lui-même, le printemps se précède, mais nous connaissons tous les signes et les intersignes, mieux que pour nos affaires d'homme. Il y a des bourgeons dans les buissons, des beaux jours, des matins neufs, un ciel haut et pur, la multiplication des branches, féerie des soleils nouveaux, des soirs presque bleus. Pour nous il faut toujours des preuves et des certitudes à n'en plus finir, mais les merles sifflent — les merles qui eux ne se trompent jamais — et le ciel est trop clair pour qu'on ne voie, c'est transparent, que le printemps est là derrière le gel. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Pour Noël. — *La plupart des hebdomadaires, sinon tous, ont publié pour Noël un numéro spécial. Plus ou moins heureux; mais l'intention y était. N'est-ce pas aux* Informations industrielles et commerciales *que revient la palme? Voici le texte complet de leur annonce :* Numéro spécial de Noël — « La concentration industrielle aux U. S. A. » d'après le rapport de la commission des petites et moyennes entreprises du sénat américain. *C'est tout. O Nativité!*

Académie des Inscriptions. — *En inaugurant sa présidence, l'année dernière, M. Louis Halphen, dans le discours d'usage, avait souhaité la reprise de toutes les publications savantes de l'Académie, qui sont nombreuses. Quittant le fauteuil présidentiel, il s'est félicité des résultats obtenus. Seul le* Glossaire latin de Du Cange *reste en détresse, parce qu'il s'agit là d'une publication requérant la collaboration des sociétés savantes de plusieurs pays, et que la coopération n'est pas encore au point.*

M. Edmond Faral, président pour l'année 1947, *a émis des vœux d'un autre genre. Il voudrait, comme on a pris l'initiative de le proposer à l'Académie de médecine, qu'une sorte d'honorariat créé pour les membres de l'Académie trop âgés, et ne venant plus aux séances publiques et à celles des commissions, libérât des sièges au profit de membres nouveaux réellement actifs, et susceptibles de participer efficacement aux travaux de la compagnie. C'est en somme la question du rajeunissement qui a été posée, sans trop de développements.*

Par contre, celle du recrutement a été traitée avec plus de netteté et d'insistance. Après la démission de M. Georges Duhamel de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française, il avait été question que celle-ci supprimât les candidatures et procédât par désignations après sondage des intéressés. Le projet n'eut pas de suite. C'est un système de ce genre que préconise M. Faral, qui a fait une critique des méthodes actuelles, et notamment du « coup

de chapeau » donné au premier tour de scrutin des élections académiques. Un candidat que l'on a la ferme intention d'ajourner, se trouve quelquefois être élu d'emblée, par l'effet du hasard et d'un excès de politesse. En tout cas le nombre des voix obtenues au premier tour crée des droits lors d'une prchaine élection. Or le régime de l'Académie des Inscriptions n'est pas celui de l'Académie française. Les disciplines représentées sont très diverses et ont besoin d'être constamment représentées. Quand deux sinologues comme Henri Maspero et Paul Pelliot disparaissent à un court intervalle, ce n'est pas l'élection d'un archéologue, d'un médiéviste ou d'un helléniste qui peut aider à la bonne marche des travaux de l'Académie.

L'esprit de réforme aura-t-il raison des habitudes anciennes, et M. Edmond Faral quittera-t-il la présidence à la fin de cette année aussi satisfait que M. Louis Halphen? — ROBERT LAULAN.

L'Ecole royale des Elèves protégés. — *S'il faut en croire M. Bonnaire, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, on se plaignait au XVIIIe siècle, comme aujourd'hui, du manque de culture générale des élèves de l'Académie de France à Rome, et de la médiocre qualité de leurs envois réglementaires, mais on faisait effort pour y remédier. Ces élèves avaient été formés à Paris, dans l'Ecole de l'Académie royale de peinture et de sculpture, qui comptait des professeurs illustres comme Largillière, Boucher, Natoire, Oudry, Restout, les Lemoyne et Coustou. Singulière pédagogie : chacun des douze professeurs n'enseignait qu'un mois par an, à tour de rôle, et certains d'entre eux, victimes de leur renom et des nombreuses commandes qu'elle leur valait, ne consacraient à leur enseignement que des leçons hâtives. En 1742, 1744, 1746, 1747, à cause de la faiblesse des concours, l'Académie n'avait pu décerner les grands prix de peinture et de sculpture, ce qui tarissait le recrutement des pensionnaires de Rome. Une réforme s'imposait. Charles Coypel en eut le mérite. Il proposa au roi, par le canal de Lenormant de Tournehem, directeur des Bâtiments, de faire bénéficier les lauréats des concours de Rome des six bourses de trois ans, qu'on accordait jusque-là à des artistes recommandés. On les réunirait dans une école particulière où ils recevraient pendant trois ans un enseignement supérieur, après quoi ils partiraient pour Rome dans de meilleures conditions. Cette suggestion ayant été appuyée par le tout-puissant Cochin, des lettres patentes du 8 décembre 1748 créèrent* l'Ecole royale des élèves protégés, *qui fut installée place du Louvre, dans une maison achetée par Henri IV pour y loger près de lui Gabrielle d'Estrées. Carle Van Loo en fut le premier gouverneur, avec pour adjoint Dandré-Bardon. L'Ecole ouvrit ses portes le 1er janvier 1749 : elle avait pour concierge le père du sculpteur Houdon.*

La vie y avait un caractère familial. Le matin, dès 7 h. 30, les élèves se réunissaient dans leur salle d'étude où Dandré-Bardon leur enseignait la géographie, l'histoire ancienne et l'histoire de France, en agrémentant ses leçons de lectures tirées des auteurs anciens et modernes. Puis, à 10 heures, ils montaient dans la galerie d'Apollon où de petites loges avaient été aménagées pour copier des tableaux de maîtres italiens ou faire œuvre personnelle. Carle Van Loo travaillant dans un atelier voisin, tout le monde pouvait s'initier aux secrets de facture d'un peintre considéré comme le premier du siècle, et qui corrigeait avec bienveillance les études. La table de famille réunissait le gouverneur, ses enfants et ses élèves, Après quelques instants de délassement, on remontait à la galerie d'Apollon, ou l'on allait visiter les collections des divers amateurs. A 5 heures, les Elèves protégés *rejoignaient pour le travail ceux de* l'Ecole de l'Académie royale. *La soirée se passait à entendre lire des pages d'Homère, d'Ovide ou de Virgile, à toucher du clavecin, à jouer au tric-trac. Aux beaux jours, on partait en berline pour les banlieues d'Auteuil, de Passy ou de Belleville.*

Ce régime dura dix années. A partir de 1759, Van Loo ne reçut plus pour faire vivre son Ecole que des acomptes. Il renonça à son traitement et consentit même des avances. Il fut imité à tous les échelons, personne ne voulant déserter le service du roi, et mourut à son poste le 15 juillet 1761, d'une attaque d'apoplexie, laissant vacante, avec la charge du gouverneur, celle de Premier peintre du roi et de Directeur de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture.

Son neveu Michel Van Loo, qui lui succéda, mourut en 1771, et eut à son tour comme successeur Vien, qui repose au Panthéon, et dont le meilleur titre à nos yeux est d'avoir formé Louis David. — R. L.

Les confiscations au temps de Charles VII. — *M. André Bossuat, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, a inauguré, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la série des communications de l'année 1947, avec une étude historico-juridique sur le* Règlement des confiscations sous le règne de Charles VII, *d'un vif intérêt rétrospectif — et même actuel sans qu'il l'ait voulu: Pendant la guerre de Cent Ans, dès 1413, le parti au pouvoir avait confisqué les biens de ses ennemis, qualifiés de rebelles. Les Armagnacs triomphants avaient disposé des biens des Bourguignons, mais en 1418, les Bourguignons maîtres du pouvoir avaient confisqué les biens des Armagnacs vaincus. Cette méthode avait été adoptée avec empressement par le gouvernement anglais, qui avait mis au pillage les biens des Français réputés rebelles en vertu du traité de Troyes, c'est-à-dire de ceux restés fidèles à leur roi légitime. De son côté, le gouvernement de Charles VII n'hésita pas à*

user de représailles. Dès 1419-1420, il mit la main sur les biens de ses adversaires et les distribua à ses partisans. Les deux partis voyaient là un procédé facile pour se procurer des ressources et recruter des partisans aux frais de l'adversaire. Le régime des confiscations finit par s'imposer ainsi à toute la France. Dans la seule ville de Paris, il ne fallut pas moins de trente-deux registres à la chambre des comptes, pour consigner les confiscations opérées « au temps des Anglais ». Mais il ne s'agissait pas seulement des biens des nationaux français. En 1436, après la réduction de Paris, Charles VII ordonna la mise sous séquestre et la saisie à son profit de tous les biens qui appartenaient aux Anglais. Il y eut donc deux séries de confiscations : celles qui portaient sur les biens des nationaux, et celles qui frappaient les biens ennemis, nationalisés sous des prétextes spécieux.

Au nom de quels principes ces confiscations pouvaient-elles être opérées? Au XVe siècle, comme aux époques antérieures, la confiscation était la sanction du crime de lèse-majesté, et il était naturel qu'elle s'appliquât aux sujets rebelles qui violaient leur serment de fidélité. Or, la France se trouvait partagée entre deux obédiences, tous les Français pouvaient être considérés comme rebelles par celui des deux gouvernements auquel il n'obéissait pas. Ainsi, la confiscation, utilisée comme une arme politique par les différents partis qui se disputaient la France, connut au XVe siècle un très grand développement, et l'on imagine le gâchis qui en résultait.

Dès 1429, le gouvernement de Charles VII s'efforça de rétablir la paix et la concorde entre ses sujets si longtemps divisés par la guerre civile et par l'occupation étrangère. L'une des nécessités les plus urgentes lui parut de mettre fin au régime des confiscations qui, largement pratiquées par les Anglo-Bourguignons et par les Français, avait profondément modifié l'état des personnes et la situation de leurs biens. Cela n'alla pas sans provoquer les résistances des détenteurs qui, naturellement, n'abandonnaient point sans protestations les biens dont ils s'étaient crus investis pour toujours. L'acte législatif essentiel fut, à cet égard, l'édit rendu à Compiègne le 22 août 1429 par Charles VII, en faveur de ceux qui lui étaient restés fidèles. Toutefois, les circonstances politiques, en particulier la nécessité de ménager les partisans bourguignons dont on escomptait la soumission, obligèrent le gouvernement à laisser fléchir les principes qu'il avait posés. Les tribunaux, spécialement le Parlement de Paris, jouèrent un rôle prépondérant dans cette œuvre d'apaisement. — R. L.

Le Corbusier et le Français moyen. — *Dans le* Littéraire (28 *décembre) M. Bernard Champigneulle — qu'il nous pardonne une véhémence qu'il a su lui-même éviter — s'en prend à Le Corbusier. Soyons justes : il n'invoque ni le bon sens, ni la mesure, ni le*

goût, ni la grâce, ni les vertus traditionnelles du génie français. Mais on sent bien que c'est au nom de ces sacrés principes qu'il juge; le bout de l'oreille apparaît : il avoue que l'idée de Le Corbusier qu'une seule porte puisse servir à 2.300 personnes lui « donne le frisson ». Et voici paraître — on l'attendait — le Français individualiste qui ne rêve que d'une maison à un étage ouvrant sur un jardin, et d'un logement qui ne contrarie pas trop sa manière de vivre, etc.

On demande la permission de placer ici deux remarques.

La première est que le Français demande d'abord à être logé, et dans une maison digne de ce nom plutôt que dans une bauge. Le reste — quelques paroles et quelques pensées qu'on lui prête — il s'en fout un peu, sauf votre respect.

La seconde est que nous ne sortirons jamais de la mélasse où nous sommes si nous nous obstinons à répondre par des arguments de cet ordre à toute idée un peu constructive. Notre équipement industriel retarde, paraît-il, de vingt ans : notre genre de vie a bien un demi-siècle de retard. Persister à tirer argument d'un genre de vie arriéré pour barrer toute idée nouvelle, voilà certes un puissant moteur de progrès.

M. Champigneulle rappelle l'histoire du « plan Voisin » : Le Corbusier proposait de détruire le centre de Paris et d'y bâtir des immeubles hauts comme la Tour Eiffel, hébergeant chacun 30.000 habitants. Paradoxe! s'écrie M. Champigneulle. Utopie! Chimère! Allons plus loin : c'est une idée complètement idiote. Oui; mais de haute vertu. Il ne faut pas moins que des idioties de ce calibre pour émouvoir nos bonnes petites habitudes confortables qui tout doucement nous emportugalisent. La masse est lourde à remuer. Le Corbusier lui-même, avec toute son incontinence et toute son incongruité, arrive à peine, après combien d'années, à l'ébranler imperceptiblement. Et nous allons lui reprocher d'avoir trop d'idées? Ce que sont au juste ses idées, on ne s'en soucie pas tellement. Ce qui compte, c'est la force de révolution qui s'y exprime. Je m'en excuse auprès de M. Champigneulle. — CASTOR.

Laforgue et Pouvourville. — A propos des deux textes de Laforgue intitulés *Guitare*, que le *Mercure* a donnés dans son n° 999-1000 (pages 111 et suivantes), nous recevons cette note :

Ayant lu dans votre Revue de décembre, heureusement reparue, l'article de M. G.-Jean Aubry sur un poème de Laforgue, je vous signale une curieuse relation à établir avec le poème suivant. Il s'en trouve évidemment beaucoup de cette sorte. Les thèmes de l'amour et de la mort, de la beauté vive et de la décomposition du corps ont inspiré foule de poètes comme de peintres, peut-être surtout

à l'époque **de Heine et de Baudelaire.** ***Celui-ci, je l'extrais de*** L'Heure Silencieuse ***d'Albert de Pouvourville, un des meilleurs,*** *sinon le* ***meilleur écrivain sur l'Indochine. Qu'il soit ou non apo-*** *cryphe,* ***il permet un rapprochement intéressant avec l'Asie, en dépit*** *du* ***« East never meets West » de Kipling.***

Il ***aurait, selon l'auteur, été trouvé « en Haute-Birmanie, au*** *seuil d'une* ***crypte éventrée, près d'un tombeau ouvert » :***

« Mains ***inertes dont les doigts entr'ouverts ont laissé échapper*** *« le beau* ***présent de la vie. — Pieds immobiles, dont le dernier*** *« pas s'est* ***heurté à la pierre de la sépulture, borne milliaire de*** *« l'éternité.* ***— Œil pour toujours aveugle, morne comme une eau*** *« glacée* ***qui regarde en dedans couler tes années et tes actes. —*** *« Bouche* ***pour toujours close, qui n'a pas su arrrêter le dernier*** *« souffle* ***quand il remontait vers le soleil. — Paupières pour*** *« toujours* ***baissées, que nul éclat de la terre ou du ciel ne réveil-*** *« lera de* ***leur froid sommeil. — Langue pour toujours muette,*** *« qui ne* ***frissonne plus sous le vol des paroles ailées. — Narines*** *« en conques* ***nacrées, qui ne frémissez plus à l'odeur des roses*** *« ni du cadavre.* ***— Oreilles pour toujours sourdes, oublieuses des*** *« discours* ***humains et indifférentes à la voix même des dieux. —*** *« Beaux* ***cheveux dont les ondes tressaient de la lumière. ». —***
F. CROSNIER.

Les belles dents de Balzac. — ***Balzac avait-il de belles dents? Il*** *est assez* ***difficile de se prononcer en présence de la diversité et de*** *la contradiction* ***des témoignages de ses contemporains.***

Laure de ***Surville, sa sœur, et Théophile Gautier dans les portraits*** *assurément* ***flattés qu'ils ont laissés de lui parlent, la première de*** sa bouche au contour sinueux où la bonhomie s'allie à la raillerie; *le second* de ses lèvres épaisses et sinueuses, ***mais ils gardent*** *l'un et* ***l'autre à l'égard de la denture un silence prudent. Alfred*** *de Vigny,* ***qui lui confia l'impression de*** Cinq-Mars ***au temps où il*** *était* ***imprimeur, a remarqué qu'il*** était brèche-dents. ***Mme de Pom-*** *mereul,* ***qui le reçut quelques mois plus tard dans son château de*** *Marigny,* ***à Fougères, où il était allé se documenter pour la compo-*** *sition de* ***son premier grand roman,*** Le Dernier Chouan, ***ne dissimule*** *pas qu'il* ***avait de vilaines dents. Le mémoire publié par Léger,*** *dans* Balzac mis à nu, ***parle de dents mal rangées, cariées et ver-*** *dâtres,* ***rarement brossées. Sophie Koslowska admire sa bouche mais*** *ajoute :* qu'elle est presque sans dents. ***Enfin Lamartine le repré-*** *sente avec* des dents inégales, ébréchées et noicies ***par la fumée des*** *cigares.*

A quoi ***Monselet répond que Lamartine n'est pas sérieux, qu'il*** *parle de* ***ce qu'il n'a jamais vu, car tous ceux qui ont approché*** *Balzac* ***savent qu'il ne fume pas et qu'il est aussi fier de ses dents*** *blanches* ***que de ses mains blanches.***

A peu près à la même époque, Champfleury admire les dents de Balzac solides comme des crocs. *Qui croire? Quelques mois plus tard, le 9 février 1849, Balzac écrit de Wierschownia à sa sœur Laure : « Hélas! ma chère sœur, mes deux dents de devant en bas sont perdues. L'une est tombée comme un fruit mûr; l'autre sera tombée quand tu auras cette lettre, ainsi* nous ne pourrons pas nous mordre *dans nos grandes petites querelles.* »

Ces contradictions seraient difficilement explicables, si on ne se rappelait qu'en 1837 un dentiste anglais, Ash, aidé de deux Français, Dubois et Chemant, fabriqua les premières dents artificielles composées avec des matières minérales. A la suite de cette invention la prothèse ne tarda pas à faire de remarquables progrès.

Si donc Balzac en 1849 *montrait des dents blanches, après avoir été brèche-dents en 1828, s'il était fier de ses dents, c'est tout simplement parce qu'elles étaient neuves.* — BERNARD BARBERY.

Le pavé de l'Arche. — *Le* Complexe de César, *de M. Jean Dutourd, est, à ce qu'on dit, un des rares livres de début récents qui révèlent un talent véritable. Mais que M. Dutourd se défie de ses amis ou de ses admirateurs trop zélés!*

« Ce qui empêche que l'on confonde Jean Dutourd à (curieux langage) Descartes écrivant le Discours *ou à Valéry écrivant* Monsieur Teste, *c'est qu'il n'est pas parvenu à se situer (lui et sa conscience) à cette place exceptionnelle et solitaire où la vérité n'appartient plus à tout le monde, mais à un seul. » Et peut-être aussi pour quelques autres raisons? « S'il aime, lui, se confondre à Stendhal, dont il admire le journal par-dessus tout, etc. » Excusez du peu.*

*L'auteur de ces fortes pensées si délicatement exprimées signe modestement G. D., dans l'*Arche *de novembre (n° 21).*

C'est dans le numéro de juillet, sauf erreur, de la même revue, que M. Raymond Guérin, à propos de trois poètes bordelais, parlait de « cette région vouée au négoce et qui semble, aujourd'hui, trop profondément enfoncée dans la matière pour se souvenir qu'elle vit naître Montaigne, Montesquieu et Mauriac, ses trois grands M ».

*« Le pavé de l'*Arche *», murmurait un de nos amis, que les mots de Paul Léautaud piquent d'émulation — mais qui, avouons-le, a encore grand besoin de s'exercer.*

Descartes est Descartes. — *Fontenelle : un petit bougre tout à fait estimable. On vient de rééditer les* Entretiens sur la Pluralité des Mondes. *Je pense que le* Mercure *les signalera. Avec une préface de Thierry Maulnier, qui est un homme intelligent, et fin, et cultivé,*

et qui ne fait pas un trop mauvais usage de la culture (pourvu seulement qu'il ne tourne pas au Barrès). Mais il faut bien relever ce qu'à propos de Fontenelle il écrit de Descartes :

« ...sans se laisser aller jusqu'à ces hautes tensions du voltage humain qui donnent à Descartes, à Pascal, des victoires et des morts également précoces (...). Mais les vies brèves de Descartes et de Pascal ont été autrement comblées, autrement prodigues, et il y avait plus d'usure pour leurs nerfs et leurs artères, plus de sujets proposés à l'angoisse humaine, à l'orgueil humain dans quelques heures de leurs insomnies que dans une année de Fontenelle. »

Passe pour Pascal. Mais Descartes, ce n'est pas cela. Pas du tout cela. Il est facile de le savoir. Une simple erreur? Ne faisons pas à M. Thierry Maulnier l'injure de le croire si naïf : il est bien trop instruit. Si d'aventure il y avait de l'arrière-pensée là-dessous, on ne voit que trop où elle tendrait. Barrès, vous dis-je. Je n'en fais pas un éloge. — C.

Les avenues de la vieillesse. — *« Il a quarante-huit ans et l'instant est pour lui décisif : il entre dans ce que Montaigne appelle les faubourgs de la vieillesse. » C'est d'Anatole France qu'il s'agit, et la phrase est tirée du solide ouvrage que M. Jacques Suffel a donné récemment sur lui. Mais M. Jacques Suffel est trop charitable; car ce n'est pas, hélas! de la cinquantaine que parle Montaigne, mais bien de la quarantaine.*

Voici : « J'estois tel, car je ne me considère pas à cette heure que je suis engagé dans les avenuës de la vieillesse, ayant pieça franchi les quarante ans » (II XVII, *éd. Pléiade,* p. 623). *Cela est clair : c'est à quarante ans que l'on s'engage dans les avenues de la vieillesse. Ne nous laissons pas égarer par le mot* pieça. *La phrase se trouve déjà dans l'édition de* 1580 — *Montaigne n'avait encore que quarante-sept ans — et il a écrit le chapitre, sauf erreur, aux environs de la quarante-cinquième année. Et il insiste, le cruel : « Ce que je seray doresenavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy. Je m'eschape tous les jours et me desrobe à moy. »*

L'erreur de M. Suffel est significative. Si sa mémoire l'a trompé, c'est qu'il nous est plus naturel aujourd'hui de considérer que la vieillesse commence dix ans, vingt ans plus tard. Mais en France ce sont les hommes de soixante ans qui font l'opinion. Et allez donc chercher Montaigne, maintenant, pour lui présenter vos objections; tandis que son livre est toujours là, qui parle et qui n'écoute pas. Et ce traître de Jerphanion (ou Jallez), qui est bien de notre siècle, lui, est allé crier sur les toits que la sclérose du cristallin commence à vingt-cinq ans.

Un seul espoir pour vous, hommes de quarante ans : c'est qu'il existe dans la brousse des Essais, *où l'on trouve tout (mais on n'y*

retrouve jamais ce que l'on cherche), un autre passage qui parle en effet de « faubourgs » et non plus d' « avenues », et qui vous confirme les dix ans de répit que vous octroie la générosité de M. Suffel. — C.

Du côté de chez Proust. — *Un arrêté du ministre de l'Education nationale en date du 12 décembre dernier a classé comme site littéraire le jardin dit « Le Pré Catelan » à Illiers* (Eure-et-Loir).

*Ce jardin qui fut le lieu de prédilection de Marcel Proust au temps de son adolescence lorsqu'il venait passer ses vacances chez son oncle Amiot fait partie intégrante de son œuvre. Il en a donné de nombreuses descriptions soit dans le premier volume d'*A la recherche du temps perdu, *soit dans la préface de sa traduction de* Sésame et les Lys (*v. P.-L. Larcher,* Le Parfum de Combray, *p.* 60 *et s.*).

Une association va être constituée sous le nom de « Société *de Combray » pour veiller à la conservation et à l'entretien de ce lieu et pour y organiser des visites.*

Sottisier. — « *La contrebande fut, de tout temps, un métier « intéressant ». Non seulement pour les romanciers et les metteurs en scène, qui exploitent à fond ce sujet dans leurs films, leurs opéras ou leurs romans, mais aussi pour ceux-là mêmes qui vivent de ce trafic.* » (Quatre et Trois, 2 *janvier* 1947, *p.* 1, 3e *col.*)

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5366.
Dépôt légal : 1er trimestre 1947.

MERCVRE DE FRANCE

N° 1000

EXTRAITS DE PRESSE (III)

Le *Mercure* n'était pas seulement un incomparable instrument de vulgari-
on et de culture, il était une école de tolérance, il donnait à ceux qui le
ent un exemple de ce que devait être la haute vie de l'esprit.

Puisse le nouveau *Mercure* se maintenir dans cette tradition! Son échec
rait contre l'époque présente un témoignage accablant.

ANDRÉ BILLY, *Le Littéraire*, 19-10-46.

(Le *Mercure*) a toujours défendu pied à pied sa totale liberté, qui fut au fond
seul programme.

Opéra, 30-10-46.

e *Mercure*, ce fut son originalité, se montrait accueillant aux talents inconnus
qu'à tous les non-conformismes... Au *Mercure*, on avait en horreur tout ce
pouvait ressembler à du sectarisme, on détestait le fanatisme, tous les fana-
es. L'extrême liberté s'accompagnait tout naturellement d'une tolérance
ême... Si la réapparition de la vieille revue doit avoir une signification, c'est
-ci : opposer l'esprit de libre examen aux menaces, déclarées ou sournoises,
totalitarismes.

PIERRE LANGERS, *Paysage*, 31-10-46.

e *Mercure de France* est une force de l'esprit. Aujourd'hui encore, la seule
nce de la reparution de la revue est déjà une révolution dans le monde
lettres.

PIERRE BERGER, *Spectateur*, 26-11-46.

(La nouvelle direction) des éditions et de la revue tiendra à honneur, nous
ous permettrions pas d'en douter, de conserver au *Mercure* le caractère indé-
ant, particulier, autonome, qui fut toujours celui de la revue chère aux
s, aux novateurs.

GASTON PICARD, *La Gazette des Lettres*, 7-12-46.

La parution du millième numéro du *Mercure de France*, qui est en même
s le premier à renaître, après un silence de six ans, marque une date dans
oire de la Presse et des Lettres.

- *La Voix du Nord* (Lille), 22-12-46.

Un sommaire d'une richesse, sinon d'une qualité exceptionnelle. Tous les
ds noms, toutes les grandes figures qui, au long d'un demi-siècle, ont illustré
ages du *Mercure* y figurent ou y sont évoqués.

Les dernières Dépêches (Dijon), 24-12-46.

Qui n'attendrait avec un plaisir impatient cette revue, dont la large tolérance,
berté de penser étaient l'honneur des lettres françaises.

Le Progrès (Lyon), 25-12-46.

Il n'est pas exagéré de dire que cette résurrection et ce « millénaire », si
peut dire, sont un événement.

Nord-Éclair (Lille), 28-12-46.

On nous annonce entre autres la réapparition toute prochaine du vieux
ure de France qui, avant la guerre, fut si représentatif du meilleur esprit
ais.

La Liberté du Morbihan (Vannes), 28-12-46.

Une imposante collection qui porte en ses flancs quarante ans d'histoire
aire.

La Wallonie (Liège), 31-12-46.

e *Mercure de France* publie un numéro mille qui rassemble et résume un
-siècle de vie littéraire. L'événement, en soi, est d'importance. Ce n'est pas
ouvent qu'une revue, créée en dehors de toute considération commerciale,
ient à s'inscrire aussi profondément dans la durée... Il faut croire que le
ure répondait à un besoin réel des esprits, puisqu'il a si brillamment
ppé au sort commun.

...Tout cela grouillant de vie et d'une richesse qu'il faut renoncer à décrire.
ref, une livraison qui constitue à soi seule une manière d'histoire des lettres
aises depuis la fin du XIXe siècle.

...Ce qui suscite la tendresse et le respect, c'est le courage et le tranquille
r de cette vaste équipe, créant de toute sa foi, sans jactance, une maison
compte aujourd'hui parmi les plus solides et les plus célèbres, par les seuls
ns de la patience et de l'esprit. Voilà un héritage dont notre temps a le
d'être fier.

FRANCIS AMBRIÈRE, *La Bataille*, 1-1-47.